

Azur

HARLEQUIN

JENNIFER HAYWARD

Une brûlante étreinte

JENNIFER HAYWARD

Une brûlante étreinte

Traduction française de
FABRICE CANEPA

Azur

 HARLEQUIN

1.

Coburn Grant avait toujours considéré l'existence avec un certain détachement. Si tel n'avait pas été le cas, il n'aurait probablement pas passé le plus clair de son temps libre à défier la mort en s'adonnant à tous les sports extrêmes inventés par l'Homme.

Mais son sens de l'ironie n'allait pas tarder à être mis à rude épreuve. Son ami Tony l'avait choisi comme témoin et comptait sur lui pour prononcer un discours mémorable à l'occasion de son mariage avec la charmante Annabelle, même si Coburn était sans conteste l'un des plus mal placés pour s'acquitter d'une telle mission.

— Tout va bien, Grant ? lui demanda Rory Delaney.

Rory était l'autre témoin de Tony. Tous trois s'étaient rencontrés sur les bancs de la prestigieuse université de Yale. Ils étaient alors inséparables et, en dépit de leurs vies très différentes, étaient toujours restés en contact.

— Très bien, lui assura Coburn d'un ton qui manquait cruellement de conviction.

Il n'avait pourtant aucune raison de se plaindre. En ce moment, la vie lui souriait à pleines dents. Après tout, il venait de devenir le P-DG de l'une des entreprises les plus puissantes des Etats-Unis. Son frère, quant à lui, venait d'annoncer sa candidature à la Maison Blanche et était parfaitement capable de l'emporter.

Au cours de ces dernières semaines, en grande partie grâce à l'intercession de Francesca, la fiancée de son frère, ses relations avec Harrison avaient connu un véritable renouveau, passant de l'indifférence polie à la complicité retrouvée.

Evidemment, sur le plan amoureux, la situation n'était pas aussi florissante. Il n'avait pas encore vraiment digéré l'échec de son mariage

avec Diana, même s'il commençait à penser qu'en réalité leur relation n'avait jamais eu la moindre chance de durer.

Il s'était marié bien trop vite, sous le coup d'une passion dévorante à laquelle il s'était abandonné corps et âme dans l'espoir qu'elle lui ferait oublier la mort de son père et la dislocation de sa famille.

Malheureusement, la réalité l'avait subitement rattrapé. Diana et lui se connaissaient à peine et ils n'avaient pas tardé à découvrir qu'ils avaient des modes de vie et des attentes bien trop différents pour vivre ensemble.

Même s'il avait rapidement pris conscience de cela, cette clairvoyance ne suffisait pas à dissiper le mélange de frustration, de colère et de rancœur que lui avait inspiré le départ de son épouse. Il s'était senti trahi par cet abandon et il lui faudrait sans doute encore du temps pour s'en remettre.

— Ça alors, s'exclama soudain Rory. Je ne pensais pas que ton ex était invitée...

Suivant des yeux le regard de son ami, Coburn se figea. Un frisson parcourut son corps lorsqu'il avisa celle qui venait de pénétrer dans l'immense salle de réception qui accueillait la soirée de mariage.

Il ne s'était pas attendu à la revoir avant le lendemain, jour qu'ils avaient fixé pour signer les papiers qui devaient entériner leur divorce.

Cette seule pensée le déprimait déjà bien assez, mais c'était encore pire de la retrouver ici, à l'occasion d'un mariage. Ironie du sort, il était sur le point de livrer une allocution vantant les joies et les mérites de la vie à deux. Elle aurait pourtant dû se douter qu'il serait présent...

Il se rappela alors que, si le marié était un ancien camarade de promotion, Annabelle était une amie de Diana. C'était même chez eux que le couple s'était rencontré. Le souvenir de cette joyeuse soirée éveilla en lui une sourde amertume.

Prenant une profonde inspiration, il s'efforça de chasser cette désagréable sensation. Il n'était plus l'homme à la dérive qui était tombé amoureux de Diana. Depuis qu'elle l'avait quitté, il avait repris sa vie en main et s'était reconstruit.

Même si elle lui paraissait encore plus séduisante qu'avant, il était certain qu'il ne se laisserait pas déstabiliser. Il ne ressentait plus rien pour elle. Strictement rien.

* * *

En croisant le regard noir que lui lançait Coburn, Diana ne put s'empêcher de sursauter. Lorsqu'elle avait accepté l'invitation d'Annabelle, elle savait qu'elle le croiserait ce soir-là et ne s'attendait pas à ce qu'il se montre cordial. Mais de là à imaginer qu'il puisse la haïr à ce point...

Elle s'efforça de se convaincre que cela n'avait plus aucune importance. Ils étaient deux étrangers l'un pour l'autre, à présent. Demain, ils signeraient les documents qui officialiseraient définitivement leur rupture puis elle s'envolerait pour l'Afrique où elle pourrait commencer une nouvelle vie.

Peut-être parviendrait-elle alors à l'oublier complètement...

Détournant les yeux, Diana constata que leur petit échange de regards n'était pas passé inaperçu. De nombreux invités les considéraient avec une curiosité à peine dissimulée, et pour cause...

La chronique de leur mariage avait été largement relatée dans les pages des journaux à scandale et seuls quelques ermites devaient encore ignorer que Coburn et elle ne s'étaient plus adressés la parole depuis un an.

Elle avait vaguement espéré que ce laps de temps lui permettrait de prendre de la distance, mais la douleur qu'elle ressentait en cet instant prouvait qu'il n'en était rien. Coburn avait toujours eu le don de la faire réagir, pour le meilleur comme pour le pire.

Ce n'était pas uniquement parce qu'il était l'homme le plus séduisant qu'elle ait jamais rencontré. Il dégageait quelque chose qui éveillait en elle des sensations qu'elle n'avait jamais ressenties au contact des autres hommes. A l'instant même où elle l'avait rencontré, elle s'était dit qu'il était celui qu'elle avait toujours attendu sans même en avoir conscience.

Cela s'était passé à Chelsea, au cours d'une réception. Ses amis, qui trouvaient qu'elle ne sortait pas assez, avaient dû insister pour que Diana accepte de s'y rendre. Ses études de médecine ne lui laissaient que peu de temps libre et elle n'avait jamais eu de véritable relation sérieuse avant de rencontrer Coburn.

Tout s'était passé très vite, et avant même de comprendre ce qui lui arrivait, elle l'avait embrassé, s'était installée dans son appartement et avait accepté sa demande en mariage.

Sans doute aurait-elle mieux fait d'écouter les mises en garde de ses proches qui s'inquiétaient de la rapidité de cette décision. Même son père lui avait conseillé de prendre son temps et de ne rien brusquer. Hypnotisée par l'amour, elle n'avait rien voulu entendre.

Rétrospectivement, elle s'étonnait de la naïveté dont elle avait fait preuve. Elle se considérait pourtant comme une personne cartésienne, quelqu'un qui avait la tête sur les épaules. Elle ne croyait plus depuis longtemps aux contes de fées et savait qu'il fallait se méfier de ce qui paraissait trop beau pour être vrai.

Mais face à Coburn, elle s'était trouvée totalement démunie. Une fois l'euphorie des premiers mois retombée, leur relation avait commencé à se détériorer, jusqu'à atteindre le point de non-retour. Elle était tombée de haut.

Elle avait d'abord cherché refuge dans le travail, accumulant les heures supplémentaires pour ne pas avoir à se confronter à la réalité. Cette fuite n'avait fait qu'aggraver les choses et la situation était devenue insupportable. Sa seule solution était de s'en aller, de fuir ce quotidien qu'elle ne supportait plus. Alors elle était partie.

Depuis, elle s'était efforcée de se reconstruire, de renouer les fils de son existence en faisant abstraction de cette parenthèse enchantée qui avait viré au cauchemar... en vain.

Elle avait donc décidé de quitter cette ville à laquelle se rattachait inexorablement le souvenir de Coburn et d'écrire un nouveau chapitre de son existence.

Cette décision avait soulevé une nouvelle vague de critiques de la part de son entourage et de son père. Ils ne comprenaient pas qu'elle puisse renoncer à un poste grassement rémunéré dans l'un des plus prestigieux hôpitaux de la ville pour un emploi sous-payé dans un pays en guerre.

Mais lorsque Diana avait décidé de se consacrer à la chirurgie, ce n'était pas par appât du gain. Elle voulait se rendre utile, aider les autres. C'était précisément ce qu'elle comptait faire.

Et qui sait ? En suivant ainsi ce que lui dictait son cœur, elle finirait peut-être par découvrir qui elle était vraiment...

* * *

A plusieurs reprises durant le repas, Coburn ne put s'empêcher de jeter de furtifs coups d'œil en direction de Diana. Il aurait pourtant préféré pouvoir l'ignorer, lui faire comprendre qu'elle ne méritait pas même l'aumône d'un regard. Mais c'était plus fort que lui.

Elle était toujours aussi belle, peut-être même plus encore que dans son souvenir. Certains détails ne le laissaient pas indifférent, comme par exemple cette nouvelle coupe de cheveux.

Ils étaient autrefois très longs, lui tombant jusqu'au milieu du dos. Il adorait passer les doigts dans ses douces boucles brunes lorsqu'ils faisaient l'amour. Le carré court qu'elle portait à présent lui donnait une apparence plus mature, comme si elle avait gagné en assurance.

Mais peut-être n'était-ce qu'une illusion... Depuis leur séparation, il ne pouvait cesser de l'imaginer comme une personne extrêmement dure. Lorsqu'il l'avait rencontrée, il avait été séduit par sa franchise, son naturel et surtout sa grande candeur. Impossible de trouver une quelconque trace de cette naïveté à présent. Il y avait au contraire dans son regard une sorte de dédain qui ne lui ressemblait pas.

Ce constat éveilla en Coburn une pointe de culpabilité. N'était-ce pas lui qui était responsable de cette transformation ? Il préférerait ne pas y penser.

Il avait peut-être commis certaines erreurs, mais ce n'était pas lui qui avait décidé de quitter le domicile conjugal.

— Cob ?

Se sentant pris en faute, Coburn s'arracha à la contemplation de Diana et se tourna vers Rory qui le considérait d'un air mi-amusé, mi-compassant.

— C'est à toi, ajouta-t-il.

Coburn comprit brusquement que le moment était venu pour lui de prononcer son discours. Troublé, il se leva et s'éclaircit la voix, tentant de se rappeler les plates banalités qu'il avait prévu de réciter à l'intention des jeunes mariés.

Mais lorsqu'il parla, les paroles qui sortirent de sa bouche le prirent au dépourvu.

— Le mariage est une chose difficile, déclara-t-il.

Les rares conversations qui se faisaient encore entendre çà et là moururent et tous les regards convergèrent dans sa direction.

— Le mariage est une chose difficile, répéta Coburn pour gagner un peu de temps. Car tomber amoureux est une chose, mais *rester* amoureux en est une autre...

Le silence qui planait dans la vaste salle de réception était presque palpable.

— Durant des siècles, les dramaturges, les poètes, les romanciers et les chanteurs n'ont cessé de nous répéter que l'amour était plus fort que tout, que rien ne pouvait lui résister, reprit-il d'une voix plus assurée. La vérité, c'est qu'il est fragile, terriblement fragile...

Coburn marqua une pause, luttant contre l'envie qu'il avait de se tourner vers Diana, mais il craignait que sa vue n'ajoute à l'amertume qui filtrait déjà dans sa voix.

— La vie est emplie d'épreuves qui mettent en péril les couples les plus unis. L'attraction des débuts ne suffit pas. Il faut bien plus que cela. Pour aimer vraiment, il faut être capable d'accepter pleinement l'autre, avec ses défauts et ses différences...

L'expression qui se lisait à présent sur le visage de Tony trahissait un mélange de stupéfaction et de colère à peine contenue. S'il avait choisi Coburn comme témoin, ce n'était pas pour l'entendre débâter de la sorte sur les incertitudes du mariage. A présent, il était trop tard pour faire marche arrière, impossible de le stopper devant tout le monde.

— Tony et Annabelle, j'espère que vous trouverez la force de surmonter toutes les épreuves que la vie placera sur votre route. J'espère que vous saurez vous soutenir mutuellement pour être plus forts ensemble que séparément. Et j'espère que dans dix, vingt et cinquante ans, nous nous retrouverons tous pour célébrer ensemble la victoire de votre amour sur les incertitudes de l'existence.

Sur ces mots, Coburn leva son verre en direction des mariés avant de le porter à ses lèvres. Au bout de quelques secondes, les autres convives firent de même. A voir leur visage, nul doute que nombre d'entre eux se demandaient quelle mouche avait bien pu le piquer.

— Ton discours a au moins le mérite de l'originalité, lui souffla Rory d'un ton amusé lorsqu'il se rassit.

Coburn se garda de tout commentaire et écouta d'une oreille distraite les interventions nettement plus enjouées des autres témoins. Dès que l'orchestre attaqua la traditionnelle première valse et que les mariés s'avancèrent sur la piste, il quitta sa chaise et se dirigea vers la terrasse.

L'air frais de la nuit lui fit du bien. Il dénoua légèrement sa cravate, fit sauter le premier bouton de sa chemise et alla s'accouder à la balustrade.

— Ce n'était pas très malin, fit une voix sur sa droite.

Il ne put s'empêcher de sursauter et se tourna vers Diana dont il n'avait pas remarqué la présence. L'espace de quelques instants, il demeura figé,

comme paralysé par cette apparition soudaine. Curieusement, il ne s'était pas attendu à ce qu'elle lui adresse la parole.

— Les journaux ne manqueront pas de retranscrire minutieusement ton discours, poursuivit-elle.

— Je sais, répondit-il d'une voix légèrement tremblante. Qu'est-ce que tu fais là ? ajouta-t-il.

— Sur la terrasse ?

— A ce mariage. Tu savais que j'y assisterais, n'est-ce pas ?

Il trouva enfin la force de croiser son regard et y lut autant d'étonnement que de colère.

— Je te rappelle qu'Annabelle est mon amie, répliqua-t-elle sèchement.

— Cela fait des mois que tu m'évites. Je suis certain que tu aurais pu trouver une bonne raison pour décliner. Une obligation professionnelle, par exemple, dit-il d'un ton narquois. N'est-ce pas ton prétexte favori ?

— Il me semble plutôt que c'est toi qui aurais dû t'abstenir de venir, objecta-t-elle. Cela t'aurait évité de te rendre ridicule en prononçant un discours absurde sur le mariage, sujet qui t'est pourtant parfaitement étranger.

Coburn prit cette réflexion en pleine face. La dureté de ses paroles n'avait d'égale que la froideur de sa voix. Il ne put s'empêcher de se demander comment ils avaient bien pu en arriver là. Où était passée la passion qui les animait autrefois ? Comment leur parfaite complicité avait-elle pu se muer en une telle défiance ?

— J'essayais juste d'éviter à d'autres les déconvenues auxquelles j'ai moi-même été confronté, répondit-il d'un ton aussi glacial. Je suis désolé que cela n'ait pas été à ton goût.

Diana se contenta de hausser les épaules.

— Je me moque de ce que tu peux bien penser du mariage aujourd'hui, lui assura-t-elle. Tout ce qui m'importe, en fait, c'est que tu signes les papiers qui mettront fin au nôtre. Ensuite, tu n'auras plus à t'inquiéter à l'idée de me croiser à une soirée.

— Qu'est-ce que tu insinues ? demanda Coburn d'un ton irrité.

— Que d'ici trois semaines je serai partie pour l'Afrique où je travaillerai pour Médecins Sans Frontières.

Cette révélation le prit totalement au dépourvu.

— Tu vas travailler pour MSF ? s'exclama-t-il d'un ton ouvertement dubitatif. Toi ?

— Je ne vois pas ce que ça a de si surprenant.

Coburn en eut le souffle coupé.

— Tu ne vois pas ce que ça a de surprenant ? répéta-t-il. Toi qui passais le plus clair de ton temps à l'hôpital ? Toi qui as sacrifié ta vie privée pour satisfaire tes ambitions personnelles ?

Diana ne put laisser passer cette remarque.

— Ce n'était pas par ambition personnelle ! protesta-t-elle vivement.

— Si tu le dis..., répliqua-t-il en haussant les épaules.

Elle se ressaisit aussitôt.

— Je n'ai pas à me justifier devant toi, déclara-t-elle. De toute façon, ma décision de quitter l'hôpital parle pour moi.

— Et que comptes-tu trouver en Afrique ? lui demanda Coburn d'un ton moqueur. La rédemption ? L'illumination ? La paix intérieure ?

— Quelque chose comme cela, oui.

Coburn ne répondit pas immédiatement. Curieusement, loin de le réjouir, l'idée de la voir partir à l'autre bout du monde le mettait mal à l'aise. Peut-être était-ce parce que, même après tout ce temps, leur histoire avait toujours pour lui un goût d'inachevé.

— Nous devrions peut-être en discuter, déclara-t-il alors.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire, objecta-t-elle.

— Au contraire, il me semble que nous avons des tas de choses à nous dire. Nous aurions probablement dû le faire il y a des mois de cela, mais il n'est pas trop tard.

— Que suggères-tu ? lui demanda-t-elle, légèrement méfiante.

— Allons chez moi.

Elle secoua la tête.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Aurais-tu peur, Diana ? lui demanda-t-il d'un air de défi.

— De toi ?

— De toi-même, répliqua Coburn. De ne pas être aussi sûre de toi que tu veux bien le paraître.

— C'est ridicule, rétorqua-t-elle. Crois-moi, j'ai eu tout le temps d'y réfléchir et je sais parfaitement ce que je fais.

— Peut-être, concéda-t-il. Mais sais-tu pourquoi tu le fais ? Pour ton père ? Pour moi ?

Elle avait du mal à comprendre où Coburn voulait en venir.

— Vous n’avez rien à voir là-dedans, répondit-elle d’une voix qui manquait légèrement de conviction. C’est une décision personnelle.

— Dans ce cas, tu n’as pas de raison d’avoir peur, conclut Coburn. Nous pouvons en discuter calmement, comme deux adultes raisonnables. Mais je persiste à penser que l’endroit est mal choisi pour cela.

Diana parut hésiter quelques instants. Elle ne savait plus vraiment où elle en était... Elle finit par hocher la tête.

— D’accord, soupira-t-elle. Je suppose que je te dois bien cela...

OceanofPDF.com

2.

Se retrouver là, dans son appartement, après tout ce temps, emplissait Diana d'un mélange déchirant de nostalgie, d'amertume et de regrets.

Lorsqu'elle s'était installée chez lui, elle avait essayé de rendre cet appartement luxueux un peu plus intimiste en accrochant aux murs quelques affiches qu'elle adorait. Elles avaient désormais toutes disparu, de même que les livres et les CD qu'elle avait laissés derrière elle en partant.

Coburn avait délibérément effacé toute trace de son passage. Cela n'aurait sans doute pas dû la surprendre, mais ce n'en était pas moins blessant.

C'était comme si leur mariage n'avait eu strictement aucune conséquence sur sa vie, comme si elle n'avait été qu'une maîtresse parmi d'autres sur la longue liste de celles qui l'avaient précédée — et probablement suivie.

Pour elle, au contraire, leur union avait été l'un des moments les plus importants de son existence. Elle l'avait transformée en profondeur et avait donné un souffle nouveau à sa vie.

Ne pouvant supporter la vue de ce salon qui lui semblait à la fois si familier et si étranger, elle s'avança sur la terrasse de l'appartement. Elle remarqua alors qu'une fête avait lieu sur le toit de l'immeuble voisin.

Des dizaines de convives très chic se pressaient autour de la piscine, un verre à la main. Le brouhaha de leurs conversations entrecoupées de rires flottait jusqu'à elle.

Un bruit sec la fit se retourner brusquement : Coburn venait de déboucher une bouteille de champagne.

— C'est en quel honneur ? lui demanda-t-elle d'une voix méfiante.

— Disons que nous fêtons notre rupture, répondit-il avec un sourire faussement cordial. Et ton prochain départ, si j'ai bien compris.

Il s'avança vers la table de fer forgé qui trônait au centre de la terrasse et y déposa les deux flûtes qu'il avait apportées. Il les remplit et en tendit une à Diana qui, ne sachant pas comment réagir, se résigna à l'accepter.

Elle connaissait suffisamment Coburn pour ne pas être dupe de tant de manières. S'il l'avait fait venir ici, ce n'était certainement pas pour trinquer à leur divorce. Coburn leva son verre pour porter un toast, mettant un terme aux pensées négatives de sa future ex-femme.

— A notre liberté retrouvée ! s'exclama-t-il.

Diana se contenta de hocher la tête et tous deux avalèrent en silence quelques gorgées de champagne. Il était pétillant, léger, délicieux et probablement hors de prix. Et elle ne put s'empêcher de songer que cela symbolisait à merveille Coburn Grant.

— J'ai appris que ton frère allait se présenter, finalement, déclara-t-elle pour dissiper le silence pesant qui menaçait de s'éterniser. Je suis sûre qu'il fera un excellent président, s'il est élu.

— Probablement, acquiesça Coburn. C'est le genre d'homme dont notre pays a besoin en ce moment.

— Et toi, te voilà président-directeur général de Grant Automotive. Félicitations.

— Merci.

— Je n'aurais jamais pensé que tu voudrais d'une telle responsabilité, remarqua-t-elle.

— Pourquoi donc ?

— Tu m'as toujours répété qu'il fallait travailler pour vivre et non l'inverse, répondit-elle.

— Ce n'est pas comme si tu m'avais écouté, lança-t-il ironiquement.

Elle préféra ne pas relever.

— Cela ne te laissera peut-être plus le temps de te consacrer à tes passions, ajouta-t-elle.

Et Coburn n'en manquait pas. Au fil des années, il avait relevé un nombre impressionnant de défis : traversées à la voile, ascension des plus hauts sommets, plongée sous-marine, surf... Il s'était essayé à tous les sports les plus risqués, comme s'il avait besoin de cela pour se sentir vraiment vivant.

— Il faut bien que quelqu'un reprenne les rênes de l'entreprise familiale maintenant que Harrison aspire à de plus hautes destinées, déclara Coburn en haussant les épaules. Et puis, l'avantage d'être célibataire, c'est que je pourrai consacrer toutes mes vacances au sport.

Elle eut un petit sourire narquois.

— J'en doute, rétorqua-t-elle. S'il faut en croire les magazines, tu n'as pas trop attendu avant de me remplacer.

— Serais-tu jalouse ? lui demanda Coburn, comme pour la défier.

Diana ne put s'empêcher de rougir. C'était une idée parfaitement absurde, évidemment. Pourtant, au cours de l'année qui venait de s'écouler, en dépit de ses bonnes résolutions, elle n'avait pu s'empêcher de lire tous les articles le concernant.

Nombre d'entre eux faisaient allusion à ses nombreuses conquêtes. Elle s'était sentie trahie à chaque fois, sans vraiment comprendre pourquoi. Après tout, c'était bel et bien fini entre eux...

— Je n'ai pas de raisons d'être jalouse, répondit-elle un peu sèchement. Nous ne sommes plus ensemble.

Si Coburn remarqua qu'elle n'avait pas vraiment répondu à sa question, il s'abstint de le lui faire remarquer.

— Combien de temps comptes-tu partir ? lui demanda-t-il.

— Trois mois, répondit-elle, soulagée de le voir changer de sujet. Peut-être plus, si cela me plaît vraiment.

— Je ne comprends pas, remarqua Coburn. Je croyais que tu tenais absolument à travailler avec Moritz ?

Frank Moritz était le responsable du département de chirurgie pédiatrique de l'hôpital. C'était la spécialité de prédilection de Diana et elle avait effectivement toujours eu l'ambition de travailler un jour avec lui.

— J'ai changé d'avis, avoua-t-elle.

— Pourquoi ? s'étonna Coburn. Tu t'es battue pendant des mois pour rejoindre son service !

— Cela aurait pu me prendre encore des années. Moritz est entouré d'une véritable cour d'adorateurs qui seraient prêts à tout pour travailler avec lui. Je veux être médecin, pas passer mon temps à faire de la politique.

— Alors, tu as décidé de renoncer à ta carrière ?

C'était presque mot pour mot ce que lui avait dit son père.

— Pas du tout ! s'exclama-t-elle. Je l'oriente juste dans une nouvelle direction.

— En partant pour l’Afrique ?

— Exactement.

Coburn fronça les sourcils.

— Je suis désolé mais j’ai du mal à voir en quoi il ne s’agit pas d’un renoncement. Si tu quittes New York, tu perdras le bénéfice de toutes ces années passées à travailler comme une folle. D’ici quelques mois, tout le monde t’aura oubliée. Et lorsque tu reviendras, il faudra rebâtir tout ton réseau...

— C’est peut-être précisément ce dont j’ai besoin, lança-t-elle.

— De te faire oublier ? ironisa-t-il.

— De prendre de la distance.

Il la considéra attentivement, comme s’il n’était plus très sûr de la reconnaître.

— Ne penses-tu pas que ta réaction est un peu excessive ? lui demanda-t-il enfin. Si tu ne veux pas travailler avec Moritz, tu n’as qu’à changer d’hôpital. Et si c’est moi que tu cherches à fuir, tu n’as pas besoin d’aller à l’autre bout du monde pour cela.

— Ce n’est pas à propos de toi, Coburn. Quoi que tu en penses, tout ne tourne pas toujours autour de ta personne. Il s’agit de moi : j’ai envie de me rendre vraiment utile, pas de passer mon temps à calculer mes moindres faits et gestes pour me hisser dans la hiérarchie d’un hôpital...

— Il y a des tas de gens qui ont besoin d’aide ici même, objecta Coburn. Puisque tu es prête à renoncer à ton salaire, travaille pour une association qui vient en aide aux personnes en difficulté.

— Je veux changer d’air.

— Et cela n’a aucun rapport avec moi ? Tu en es sûre ?

Incapable de supporter le regard pesant de Coburn, elle détourna les yeux.

— Je ne suis pas dupe, tu sais, reprit-il d’une voix plus calme. Je sais que tu cherches à m’éviter. Certains de nos amis communs m’ont avoué que tu ne venais à leurs soirées que si tu étais sûre de ne pas m’y croiser. Ce que j’aimerais comprendre, c’est pourquoi tu as fait une exception, ce soir.

Diana fut tentée de lui répéter ce qu’elle lui avait déjà dit : Annabelle était l’une de ses amies et elle s’était sentie obligée d’assister à son mariage. Mais si elle se montrait parfaitement honnête envers elle-même, elle devait bien s’avouer que ses raisons ne se limitaient pas à cela.

Elle aurait effectivement pu trouver une bonne excuse : dire qu'elle était de garde, ce soir-là, ou qu'elle devait préparer son prochain départ pour l'Afrique. Elle aurait pu se contenter d'aller présenter ses félicitations aux mariés demain ou après-demain.

Alors pourquoi était-elle venue ? N'avait-elle pas cherché à revoir Coburn une dernière fois avant de signer les papiers du divorce ? Et si tel était le cas, qu'avait-elle espéré de cette rencontre ?

Incapable de répondre à ces questions, elle préféra ne plus y penser.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ? répliqua-t-elle. Si j'ai bien compris, tu as tiré un trait sur notre histoire.

— Tu ne m'as pas précisément laissé le choix, lui rappela-t-il.

— Notre relation ne menait nulle part. Tu le sais aussi bien que moi. Nous nous disputions de plus en plus souvent, et toujours sur les mêmes sujets. Ça ne pouvait plus durer. Si ce n'était pas moi qui étais partie, ç'aurait été toi.

— Ça, nous ne le saurons jamais, objecta-t-il en levant sa flûte de champagne en un toast moqueur.

Il avala une longue gorgée avant de reposer son verre sur la table de la terrasse.

— Pourquoi es-tu venue ce soir, Diana ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle.

— La veille de notre divorce, insista-t-il, impitoyable. Alors que tu savais que je serais là, puisque j'étais le témoin...

Elle ne répondit pas.

— Est-ce parce que tu as été prise d'un doute ? Parce que tu voulais me revoir une dernière fois avant de signer ces papiers ?

Il la contemplait fixement sans ciller. Elle avait l'impression que son regard la transperçait de part en part, pénétrant au plus profond d'elle-même, scrutant chacun de ses gestes, chacune de ses réactions. Incapable de le supporter, elle détourna les yeux.

— Peut-être voulais-tu passer une dernière nuit en ma compagnie, suggéra-t-il d'une voix de velours.

Elle tressaillit.

— Comment peux-tu penser une chose pareille ?

— Il n'y a pas de honte à cela, lui assura-t-il sur le même ton. On a toujours réussi à atteindre le septième ciel tous les deux, même dans les moments les plus difficiles.

Coburn n'exagérait pas. Il avait toujours existé entre eux une forme d'alchimie, une complicité physique extraordinaire qui faisait de chacune de leurs étreintes un moment de pure extase. Le simple souvenir de ces instants magiques suffisait à éveiller en elle un désir lancinant.

Cela faisait un an qu'elle était célibataire, mais c'était la première fois qu'elle éprouvait une telle sensation. Avec une pointe d'angoisse, elle se demanda si Coburn n'avait pas vu juste.

— Qu'en dis-tu ? reprit-il d'un ton charmeur. Une dernière nuit torride avant de nous séparer définitivement ? Un dernier souvenir de tout le temps que nous avons passé ensemble ?

Il fit un pas en avant. Elle voulut reculer mais son corps refusa de lui obéir. Elle demeura tétanisée, les yeux rivés sur ce visage qu'elle connaissait si bien, le cœur battant à tout rompre. Dans les prunelles de Coburn, elle discernait une expression qui lui était familière : lui aussi la désirait en cet instant.

Elle comprit que si elle ne réagissait pas très rapidement ce serait trop tard. Dès que Coburn la toucherait, elle perdrait tout contrôle. Mais alors même que sa raison lui intimait de prendre la fuite au plus vite, son corps refusait obstinément de lui obéir.

Comme au ralenti, elle vit Coburn tendre la main vers son visage qu'il effleura du bout des doigts, lui arrachant un soupir d'extase.

— C'est bien ce que je pensais, murmura-t-il. Nos paroles peuvent travestir la vérité mais nos corps ne mentent jamais...

Ses doigts traçaient sur sa peau de délicieuses arabesques qui attisaient le désir qu'elle ressentait déjà. Il montait en elle comme une vague impétueuse, balayant toute résistance, l'immergeant presque totalement. Si elle avait cru se défaire de la fascination qu'il exerçait sur elle, elle découvrait en cet instant à quel point elle s'était leurrée à ce sujet.

Coburn se pencha alors vers elle et effleura sa gorge d'un baiser, la faisant frissonner de la tête aux pieds. S'enhardissant, il la mordilla doucement et elle poussa un gémissement sourd.

Sa main se posa sur son sein qu'il caressa à travers le fin tissu de la robe qu'elle portait. Diana était sur le point de s'abandonner totalement à Coburn. Renversant la tête en arrière, elle s'offrit à ses caresses, comme si plus rien n'existait autour d'eux.

Il fit glisser la fermeture Eclair de sa robe et écarta le haut du vêtement pour révéler ses seins dont la pointe se dressait déjà sous l'effet de

l'excitation. Les lèvres de Coburn se refermèrent sur l'un de ses mamelons qu'il caressa du bout de sa langue brûlante.

Elle gémit de nouveau, s'abandonnant corps et âme à cette grisante exploration. Jamais personne n'avait su faire naître en elle des réactions aussi intenses. Il jouait de son corps comme d'un instrument dont il tirait de délicieuses mélodies. Incapable d'y résister, elle succombait à ce charme, conquise et totalement envoûtée.

Comment avait-elle pu renoncer à cela ? Comment avait-elle pu quitter un homme qui connaissait les secrets les plus intimes de son corps et savait le faire vibrer de cette façon ?

Il lui semblait être dans un état second, une transe érotique qui faisait réagir chaque pore de sa peau. Entraînée toujours plus loin par les caresses de Coburn, elle dérivait, quelque part entre rêve et réalité.

Elle comprit soudain que c'était peut-être ce qu'elle était venue chercher ici, ce soir : la terrible confirmation de l'emprise absolue qu'aujourd'hui encore il exerçait sur ses sens.

* * *

Il avait toujours semblé à Coburn que faire l'amour avec Diana était une expérience unique, bien plus intense que tout ce qu'il avait pu connaître avant de la rencontrer.

Après son départ, pourtant, il en était venu à se demander s'il n'avait pas inconsciemment embelli les souvenirs qu'il gardait de leurs étreintes. Au fil des mois, il était presque parvenu à se convaincre qu'il avait grandement exagéré les choses.

Mais ce qui était en train de se passer lui démontrait qu'il n'en était rien. Au contraire, la réalité dépassait en intensité ses souvenirs les plus torrides.

Diana incarnait à ses yeux une forme de perfection. Il aimait jusqu'aux plus petits détails de son anatomie, de la forme du grain de beauté qui se dissimulait sous le lobe de son oreille gauche à la douce rondeur de ses genoux, des paillettes qui semblaient consteller l'iris de ses yeux au goût affolant de sa peau, de la courbe délicieuse de sa poitrine au galbe sensuel de ses cuisses...

Il n'aurait su l'expliquer. C'était comme si elle avait été tout spécialement créée pour lui plaire. Peut-être était-ce ce qui expliquait leur

incroyable complémentarité sur le plan physique.

La facilité avec laquelle il savait faire monter son désir n'avait d'égal que le pouvoir de fascination qu'elle exerçait sur lui. Entre ses bras, le temps et l'espace semblaient abolis. Il n'existait que cette force impétueuse qui les poussait l'un vers l'autre et les unissait l'un à l'autre.

Il aurait pu passer des heures à la guider lentement vers l'extase. Chaque soupir, chaque gémissement, chaque cri ajoutait à l'ivresse du moment. Il se laissait mener par ces signes qu'il connaissait de façon intime, guidé par le langage de ce corps fascinant.

Lorsqu'il comprit qu'elle en voulait plus, qu'elle voulait le sentir pénétrer en elle et la posséder tout entière, il la souleva de terre et l'emporta en direction de la chambre à coucher.

Depuis qu'elle était partie, cette pièce avait retrouvé sa sobriété initiale. Il n'y avait plus ni photos ni affiches, juste cet immense lit aux montants torsadés, tombeau du souvenir de leurs étreintes passées.

Là, il l'étendit précautionneusement et entreprit de lui ôter ses vêtements, la dénudant avec une lenteur presque religieuse. Il prenait tout le temps d'admirer ce corps qu'il connaissait si bien et dont il paraissait ne jamais devoir se lasser.

Elle était splendide et terriblement émouvante dans l'abandon de cet instant. Incapable de résister à la tentation, il parcourut du bout des doigts sa peau brûlante qui semblait vibrer doucement. Elle ferma les yeux, s'abandonnant à ces caresses aussi douces que légères.

Comment était-ce possible ? Comment pouvait-elle s'offrir à lui de cette façon, sans la moindre retenue, alors que tous deux s'apprêtaient à divorcer ?

Comment pouvait-il la désirer à ce point alors qu'il était sur le point de la perdre ?

Cela paraissait bien trop absurde.

— Coburn ? murmura-t-elle d'une voix incertaine.

Il comprit qu'il s'était laissé submerger par le flot de questions sans réponses qui s'était immiscé dans son esprit. Il ne pouvait se permettre ce genre de faiblesse. Cette nuit ne signifiait rien. Elle ne changerait pas le fait que Diana était partie et qu'ils devaient divorcer demain.

Ce n'était qu'un adieu, une étreinte en forme de point final qui marquait la conclusion définitive de la seule véritable relation amoureuse qu'il ait jamais eue.

Presque rageusement, il se défit de ses vêtements et les laissa tomber au pied du lit. Tandis qu'il enfilait un préservatif, il s'étonna du contraste qui existait entre l'intensité du désir qu'il avait de Diana et la colère mêlée de rancœur qu'elle lui inspirait simultanément.

S'allongeant sur elle, il la plaqua contre le matelas. Elle renversa légèrement la tête en arrière, lui offrant sa bouche, quémandant un baiser. Mais il l'ignora délibérément. A quoi servait-il de faire semblant ? De faire comme s'ils s'aimaient encore ? Comme s'ils étaient toujours mari et femme ?

Empoignant l'un de ses seins, il en caressa le mamelon du pouce et le sentit durcir sous son doigt. Diana gémit de plus belle et se cambra pour mieux s'offrir à ses caresses. C'est le moment qu'il choisit pour pénétrer en elle d'un mouvement lent et fluide.

Il s'enfonça au plus profond de sa chair, jusqu'à disparaître complètement au creux de son intimité qui ne lui opposait aucune résistance. Au contraire, Diana enroula les jambes autour de sa taille pour l'attirer encore plus loin.

La simple vision de la jeune femme étendue sous lui faillit lui faire perdre tous ses moyens. Ce ne fut qu'au prix d'un effort de volonté surhumain qu'il parvint à dominer l'extase qui menaçait d'avoir raison de lui.

Il attendit quelques instants, haletant, que le désir reflue légèrement. Alors seulement, il se mit à bouger en elle. Elle se mouvait pour accompagner chacune de ses impulsions et leurs gestes s'accordaient à la perfection.

L'année qui venait de s'écouler n'avait en rien altéré la parfaite harmonie qui régnait entre eux. Leurs corps se répondaient, reprenant avec une aisance déconcertante un dialogue trop longtemps interrompu.

Comme toujours lorsqu'il faisait l'amour avec elle, Coburn avait l'impression grisante et terrifiante à la fois que tous deux ne formaient qu'un seul être. Il n'aurait su dire où s'achevait son plaisir et où commençait celui de Diana. Il n'était même pas sûr qu'une telle distinction eût un sens.

Incapable de résister à l'ivresse de ce moment, Coburn sentit le plaisir enfler en lui. Baissant les yeux vers Diana, il avisa le reflet sur la prunelle de ses yeux et comprit qu'elle aussi approchait dangereusement du point de non-retour.

Il redoubla d'intensité, accélérant le rythme, et tous deux gravirent ensemble les dernières marches qui les séparaient encore de la libération. Puis le monde entier parut se disloquer autour d'eux, réduit à néant par une vague d'extase d'une violence inouïe.

Leurs cris se mêlèrent tandis que leurs corps retombaient sur le matelas, inextricablement enlacés et parcourus de tressaillements irrépressibles. Coburn avait l'impression de dériver dans un endroit qui n'avait pas de nom, un endroit qui n'était que plaisir et volupté.

Après quelques minutes, il trouva enfin la force de rouler sur le dos. Il resta allongé là, brisé, anéanti. Il ne sut combien de temps il demeura ainsi immobile.

— Coburn ? murmura alors Diana. Est-ce que ça va ?

Un nouvel accès de colère l'envahit. Comment pouvait-elle lui poser une question pareille alors qu'elle était sur le point de signer les papiers du divorce ?

— Parfaitement, répondit-il en prenant soin de s'exprimer d'une voix totalement détachée. On a eu raison : c'était la meilleure façon de nous dire au revoir.

Il roula sur le côté, lui tournant ostensiblement le dos.

— Je ne te raccompagne pas jusqu'à la porte, ajouta-t-il avec une ironie glacée. Je sais que tu connais le chemin...

3.

Au prix d'un effort dont elle ne se serait jamais crue capable, Diana atteignit sans fondre en larmes l'appartement qu'elle occupait désormais avec Beth, sa meilleure amie. Mais à peine avait-elle franchi la porte d'entrée qu'elle éclata en sanglots.

— Que se passe-t-il, ma chérie ? s'exclama Beth, alarmée.

Elle éteignit la télévision et se précipita vers elle pour la prendre dans ses bras. Diana posa le menton sur l'épaule de son amie.

— Je suis stupide, articula-t-elle d'une voix brisée. Tellement stupide...

Beth attendit qu'elle se calme un peu avant de la guider gentiment jusqu'au canapé sur lequel elle l'assit.

— Je vais nous préparer du thé, déclara-t-elle.

Diana attrapa un mouchoir qui dépassait de la boîte posée sur la table basse et s'essuya les yeux. Prenant une profonde inspiration, elle s'efforça de recouvrer un semblant de calme.

Qu'avait-elle donc espéré en se rendant à cette soirée puis en suivant Coburn jusque chez lui ? Que tous deux comprendraient brusquement qu'ils s'aimaient toujours ? Que leurs différends se seraient évaporés ? Qu'ils se réconcilieraient ?

C'était pathétique.

Comment pouvait-elle encore attendre quoi que ce soit de ce mariage ? Comment pouvait-elle continuer à se faire des illusions après tout ce temps ?

Coburn et elle n'avaient jamais été faits l'un pour l'autre, ils appartenaient à des mondes bien trop éloignés. Ils étaient bien trop différents l'un de l'autre et l'attraction physique indéniable qui existait entre eux n'était qu'une aberration, de la poudre aux yeux, une cruelle ironie du

sort qui les avait poussés dans les bras l'un de l'autre alors que rien ne les y destinait.

Alors qu'elle ne cessait de ressasser ces terribles vérités, Diana vit Beth revenir de la cuisine avec un plateau sur lequel étaient posées deux tasses fumantes. Elle le déposa sur la table et en tendit une à son amie.

— Raconte-moi tout, l'encouragea-t-elle simplement.

— Je l'ai revu, soupira Diana. Je me croyais prête à cela. J'étais sûre que je parviendrais à garder mes distances, à me montrer détachée et raisonnable...

— Ce n'est pas si facile lorsque l'on est amoureuse, remarqua Beth.

— Je ne suis pas...

Diana s'interrompit au beau milieu de sa phrase. A quoi lui servirait-il de nier l'évidence ?

— Je m'en suis relativement bien sortie jusqu'à ce qu'il prononce son discours de félicitations. Si on peut appeler cela comme ça...

— Qu'a-t-il dit ? lui demanda Beth, curieuse.

— Que le mariage était une chose difficile, qu'il était plus facile de tomber amoureux que de le rester... Ce genre de choses... Il était évident pour tout le monde que c'était de nous qu'il parlait.

— Mon Dieu...

— J'aurais probablement dû m'éclipser après ça. Mais au lieu de cela, nous avons discuté.

— De quoi ?

— Des raisons pour lesquelles je comptais partir. Comme l'endroit n'était pas vraiment propice à ce genre de conversation, il m'a invitée chez lui.

Son amie écarquilla grand les yeux, sidérée par l'audace de Coburn.

— J'espère que tu as dit non.

— J'aurais probablement dû, soupira Diana. Mais je ne voulais pas qu'il fasse un scandale devant tout le monde.

— De quoi voulait-il parler ? s'exclama Beth. Vous êtes sur le point de divorcer ! Il est un peu tard pour rouvrir le débat, non ? !

— Ce n'est pas ce qu'il cherchait à faire, répondit Diana. Du moins, je ne crois pas... Lui aussi semble penser que la fin de notre mariage était inéluctable. C'est même ce qu'il a dit durant son discours : que l'amour ne suffisait pas toujours...

— Pour une fois, je suis d'accord avec lui, acquiesça Beth. L'amour ne suffit pas toujours. Surtout un amour passionné comme le vôtre... Un mariage a besoin de plus que cela : de respect mutuel, de concessions, de confiance...

Diana ne pouvait nier la véracité de ce que lui disait Beth. C'était d'ailleurs précisément pour cela qu'elle avait quitté Coburn. Mais aucune forme de rationalité ne pouvait atténuer le mélange de douleur, d'humiliation et de regret qu'elle éprouvait en cet instant.

— J'étais avec toi, le soir où tu as rencontré Coburn, lui rappela alors Beth. Je me souviens parfaitement de ce que je me suis dit, à ce moment-là : il y avait quelque chose d'électrique entre vous, une sorte d'attirance irrésistible. Mais ce genre de passion est dangereux. Dans une telle relation, on peut rapidement perdre pied et ne plus voir la réalité en face...

— Tu as raison, admit Diana. Je me suis laissé prendre au piège, c'est vrai. Je vais tirer toutes les conséquences de ce qui s'est passé ce soir.

Malheureusement, la conviction qui perçait dans sa voix n'atténuait guère le trouble qui l'habitait. Elle tenta tant bien que mal de se convaincre qu'après plusieurs mois passés à l'autre bout du monde elle parviendrait à prendre un peu de distance et à se défaire une fois pour toutes de la fascination que Coburn exerçait sur elle.

* * *

— Je ne te savais pas si progressiste ! s'exclama Harrison lorsque son frère et lui sortirent enfin de la salle de réunions.

Coburn jeta un coup d'œil à sa montre et constata sans surprise qu'il allait être en retard pour son rendez-vous avec Diana et leurs avocats. La discussion avec les représentants des syndicats s'était éternisée, dépassant nettement le timing prévu.

— Si tu n'étais pas d'accord avec ma position, tu aurais pu me le dire au cours de la réunion, répondit-il à son frère.

— Ce n'est pas cela... A vrai dire, sur le fond, je partage ton avis. Il fallait réformer notre politique concernant les jours de congé. Je me demande juste ce qui se produira si plusieurs collaborateurs décident de prendre des vacances au même moment.

— Cela n'arrivera pas, lui assura Coburn. Tous les rapports que j'ai lus à ce sujet sont formels : plus les salariés d'une entreprise sont

responsabilisés, plus ils intègrent les contraintes de l'activité. Je suis même prêt à parier que cette mesure fera diminuer l'absentéisme.

— C'est sans doute vrai sur une année. Mais que se passera-t-il à Noël ?

— Noël est un jour férié, au cas où tu l'aurais oublié, railla Coburn.

— Tu vois très bien ce que je veux dire. Je comprends que tu veuilles moderniser les rapports de travail au sein de l'entreprise, mais tâche de ne pas aller trop vite. Il faut laisser le temps aux mentalités d'évoluer.

Coburn resta perplexe face à la remarque de son frère.

— Je croyais que tu comptais me laisser les rênes, remarqua-t-il.

— Telle est bien mon intention, lui assura Harrison. Mais il est de mon devoir de veiller à ce que la transition se fasse sans heurts. Grant Automotive est un véritable mastodonte, Cob, pas une start-up regroupant une poignée de salariés. La moindre décision peut avoir des conséquences incommensurables.

— J'en ai bien conscience, contrairement à ce que tu sembles penser.

Depuis qu'il avait endossé le costume de président-directeur général de leur société, il avait pris la mesure de la pression qui pesait sur ses épaules. Des dizaines de milliers de salariés dépendaient de lui. Une simple erreur de sa part pouvait les priver d'emploi et anéantir des années de travail acharné. Il lui arrivait d'en faire des cauchemars tant ses responsabilités étaient grandes.

— Franchement, reprit-il, je n'ai pas besoin que tu me rendes plus nerveux que je ne le suis déjà. Concentre-toi sur ta campagne électorale et je m'occupe de la boîte, d'accord ?

— Je comprendrais que tu aies besoin d'un peu de temps, tu sais.

— Que veux-tu dire ?

— Tu es en plein divorce..., expliqua son frère d'une voix hésitante. Cela ne doit pas être facile.

— Justement, répondit Coburn en feignant un certain détachement. J'ai rendez-vous pour signer tous les papiers et je suis déjà en retard.

Harrison hésita quelques instants avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres. Les deux frères n'avaient pas l'habitude d'aborder des sujets aussi personnels mais Harrison s'efforçait de combler le fossé qui s'était creusé entre eux depuis que leur père s'était suicidé.

— Est-ce que tu tiens toujours à elle ? demanda-t-il enfin.

Coburn aurait aimé pouvoir répondre par la négative. Cela aurait été tellement plus simple. Malheureusement, ses propres sentiments ne lui

avaient jamais semblé aussi troubles. Certes, il était plus ou moins parvenu à garder la face, la veille, devant Diana.

Mais cela ne suffisait pas à lui faire oublier l'absurdité du discours qu'il avait prononcé ou le fait qu'il avait couché avec celle qui était sur le point de devenir son ex-femme.

— Je crois que j'ai surtout besoin de tirer un trait sur cette relation, déclara-t-il prudemment. Cet entre-deux n'a que trop duré et il est temps que nous clarifiions les choses une bonne fois pour toutes.

— Je suis désolé que ça n'ait pas marché entre vous, soupira Harrison.

Coburn haussa les épaules.

— Il faut croire que je ne suis pas fait pour le mariage.

— C'est aussi ce que je pensais.

— Nous sommes très différents, toi et moi. Tu as toujours été le plus sérieux de nous deux. Moi, ce que je préfère, c'est la liberté et les sensations fortes !

— Je n'en suis pas si sûr, murmura pensivement Harrison.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien... J'ai parfois l'impression qu'en relevant tous ces défis tu cherches surtout à fuir la réalité. Tu te sers de l'adrénaline comme d'autres de la morphine ou de l'héroïne...

— Les risques que je prends sont calculés, protesta Coburn. Je n'en dirais pas autant de Diana.

Harrison lui jeta un coup d'œil interrogatif.

— Elle compte partir pour une zone de guerre en Afrique, expliqua-t-il.

Le matin même, il avait fait quelques recherches au sujet de la mission qu'elle avait acceptée. Il avait découvert qu'elle était bien plus dangereuse qu'il ne l'avait imaginé.

Le gouvernement local était complètement débordé par l'insurrection et parfaitement incapable de sécuriser les camps des ONG présentes dans la région. L'idée que Diana puisse être blessée ou prise en otage le rendait malade.

— En attendant que le divorce soit officiellement prononcé, tâche de réfléchir à ce que tu attends vraiment de l'existence, lui conseilla Harrison. On n'a qu'une vie, tu sais.

— Depuis quand es-tu devenu aussi philosophe ? se moqua Coburn.

— Depuis que j'ai à mes côtés une femme qui m'a appris à chérir chaque moment passé en sa compagnie, j'imagine, rétorqua son frère.

Sur ce, il le planta là et s'éloigna en direction de son bureau. Coburn le suivit des yeux avant de prendre la direction de la salle où devaient l'attendre Diana et les avocats.

La dernière remarque de Harrison avait éveillé en lui une pointe de jalousie. Son frère paraissait si sûr de lui et de ses choix. En comparaison, Coburn se faisait l'impression d'être un gamin capricieux incapable de passer plus de dix minutes sur la même activité.

— Je suis vraiment désolé, s'excusa-t-il en pénétrant dans la pièce.

Les avocats lui assurèrent que ce léger retard n'avait aucune importance. Il s'abstint d'ironiser sur le fait que tous étaient payés à l'heure et se tourna vers Diana. Elle garda les yeux résolument fixés sur ses mains jointes posées sur la table.

— Bien, s'exclama Jerry Simmons, l'avocat de son épouse. Je vous suggère de commencer par passer en revue les clauses du contrat de divorce en abordant en premier la question des biens.

Diana se contenta de hocher la tête tandis que Coburn se laissait tomber sur un siège, juste à côté de Chance Hamilton, son propre avocat. Il observa celle qui s'apprêtait à devenir son ex-femme et sentit sa gorge se nouer.

Elle n'avait pas pris la peine de se maquiller pour dissimuler la pâleur de son visage et ses traits tirés. Coburn comprit qu'elle n'avait pas dû dormir beaucoup, cette nuit. Cela n'aurait sans doute pas dû le perturber outre mesure et pourtant, il se sentit vaguement coupable.

— Concernant la maison de Key West, commença Jerry, il est entendu qu'elle deviendra la propriété exclusive de Diana.

Coburn répondit au coup d'œil interrogatif de l'avocat par un bref hochement de tête.

— L'appartement de l'Upper East Side sera vendu et les bénéfices de la vente seront répartis équitablement entre vous, poursuivit Jerry.

Coburn acquiesça de nouveau. L'avocat continua à égrener la liste des biens qui reviendraient à l'un ou à l'autre. Il y avait dans cette énumération quelque chose d'obscène, comme si leur mariage ne s'était réduit au fond qu'à l'acquisition de choses matérielles.

Comment avaient-ils pu en arriver là ? Comment la passion enflammée des débuts avait-elle pu déboucher sur ce catalogue stérile ?

Le souvenir de leur étreinte de la veille lui revint brusquement. Il n'arrivait pas à réconcilier la sensualité de leurs ébats et l'insupportable

froid de cet inventaire. Jerry égrenait à présent la liste interminable des objets qui se trouvaient dans leur appartement.

— Faisons simple, intervint-il d'une voix lasse. Je ne demande qu'une chose : le tableau que nous avons acheté dans les Pyrénées. Diana peut avoir tout ce qu'elle veut en dehors de ça.

— Tu es sûr ? intervint Chance d'un ton légèrement réprobateur.

Tout ce que voulait Coburn, en cet instant, c'était se trouver très loin d'ici.

— Certain, assura-t-il à son avocat.

— Bien, acquiesça Jerry en tournant quelques pages du contrat, dans ce cas, passons aux polices d'assurance-vie et aux plans d'épargne retraite...

Coburn soupira intérieurement. Cette déprimante autopsie de leur mariage ne tarderait pas à épuiser le peu de patience qui lui restait. Tout ceci était d'autant plus ridicule qu'ils avaient signé un contrat de mariage qui indiquait la répartition de leurs biens en cas de divorce.

Diana et lui disposaient chacun d'une fortune personnelle plus que conséquente qui les mettait à l'abri de tout besoin. A quoi servait-il donc d'entrer dans le détail de ces comptes d'apothicaire ?

Jetant un nouveau coup d'œil en direction de Diana, il constata que son regard était perdu dans le vague. De toute évidence, elle ne prêtait guère plus d'attention que lui à cette affligeante lecture.

— En ce qui concerne vos assurances habitation..., poursuivait Jerry d'une voix monocorde.

— Stop ! s'exclama Coburn.

Les avocats le considérèrent avec étonnement. Même Diana paraissait être brusquement sortie de sa torpeur.

— Quelque chose ne va pas ? lui demanda-t-elle.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Est-ce au sujet des assurances ? demanda Jerry, surpris.

— Non. Ce contrat est parfait tel quel. Je n'ai strictement rien à y redire. Simplement...

Il secoua doucement la tête.

— Je ne suis pas prêt à le signer, déclara-t-il enfin.

Diana sursauta violemment.

— C'est une blague ? balbutia-t-elle.

— Crois-moi, je n'ai vraiment pas l'esprit à plaisanter.

— Je ne comprends pas, protesta-t-elle. Tu as pourtant eu tout le temps d'étudier ce document...

— Je vous l'ai dit : ce n'est pas le contrat qui me pose problème.

— Alors que se passe-t-il ?

Coburn se posait la même question. Que lui arrivait-il ? Pourquoi attendre en repoussant la signature de ces papiers ?

— J'ai besoin d'un peu plus de temps.

Les trois autres le considéraient d'un air médusé. Pas plus que lui, ils ne s'étaient attendus à ce retournement de situation.

— Je pars dans trois semaines, lui rappela Diana d'une voix blanche. J'aimerais que ce soit réglé avant.

— Je suis vraiment désolé de perturber le déroulement de ce plan parfaitement huilé, railla Coburn.

Jerry se racla nerveusement la gorge.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il. Au point où nous en sommes, cette réunion ne devait être qu'une simple formalité.

— Mais ce n'en est pas une, justement, rétorqua Coburn.

— Lorsque Diana sera en Afrique, il nous sera probablement très difficile de la joindre.

— Qu'à cela ne tienne. S'il le faut, nous attendrons qu'elle repasse par New York. Elle a attendu douze mois avant de se manifester. Elle pourra bien attendre un peu plus longtemps...

Les deux avocats se gardèrent de tout commentaire mais leur embarras était plus qu'évident. Diana se tourna alors vers eux.

— Pourriez-vous nous laisser un instant ? leur demanda-t-elle d'une voix qui trahissait sa colère.

Les deux hommes acquiescèrent avec soulagement et quittèrent la pièce, les laissant seuls. Diana se leva et vint se placer devant lui, plantant son regard dans le sien.

— Tu ne penses pas que tu t'es suffisamment vengé hier soir ? lui demanda-t-elle.

— Sur le moment, tu n'as pas eu l'air de trouver cela désagréable, lui rappela-t-il, toujours aussi mesquin.

Hors d'elle, elle ne put s'empêcher de rougir.

— Pourquoi est-ce que tu fais ça ? s'écria-t-elle.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il.

— Ce n'est pas un jeu !

— Tu aurais peut-être dû y penser avant de disparaître pendant des mois sans donner la moindre nouvelle. Tu n’as répondu à aucun de mes coups de téléphone et de mes e-mails.

— J’ai pensé qu’il valait mieux que notre rupture soit franche et définitive, répondit-elle.

— Mais il ne t’est pas venu à l’idée que je pouvais avoir mon mot à dire ? Que je ne voyais peut-être pas les choses de la même façon ?

— Tu sais aussi bien que moi que nous n’avions plus rien à attendre de ce mariage. Tu n’étais pas plus heureux que moi.

— Mais ce n’est pas moi qui suis parti. A présent, ce sera à ton tour d’attendre mon bon vouloir tout comme j’ai attendu le tien pendant un an.

— Tu cherches à te venger, n’est-ce pas ?

Coburn réfléchit à cette question et ne tarda pas à en conclure que telle n’était pas son intention. Tout ce qu’il savait, c’était qu’il avait besoin de temps, même s’il aurait été incapable d’expliquer pourquoi.

— En faisant durer les choses de cette façon, tu risques de souffrir autant que moi, remarqua alors Diana.

— C’est un risque que je suis prêt à courir, répondit-il en se dirigeant à son tour vers la porte. Je te souhaite de trouver les réponses que tu cherches en Afrique, Diana.

Sur ce, il quitta la pièce, le cœur étrangement léger.

4.

— C'est une plaisanterie, j'espère ? s'écria le père de Diana, hors de lui.

Elle prit le temps de reposer sa cuillère en argent et de repousser son bol de bisque de homard à moitié plein. Le seul fait de penser à la conversation qui l'attendait suffisait à lui couper l'appétit.

Peut-être était-ce pour cela qu'elle avait attendu près de deux semaines avant de raconter à ses parents la façon dont s'était déroulée sa réunion avec Coburn.

— Malheureusement, non, répondit-elle. Il a dit qu'il avait besoin de temps.

— Mais tu lui as déjà laissé un an entier pour réfléchir ! s'exclama son père.

Elle haussa les épaules.— Ce n'est pas la façon dont il voit les choses.

— Ne me dis pas que tu le défends...

— Non. Mais je ne vais pas me battre non plus. Il est hors de question que je retarde mon départ. Divorcée ou non, je monterai dans cet avion vendredi prochain.

— Je vais charger David Price de négocier avec Coburn.

— C'est inutile. Jerry est tout à fait à la hauteur.

— Je ne doute pas de ses qualités d'avocat, mais il n'est pas aussi hargneux que Price. C'est un véritable pitbull et il finalisera ce divorce en l'espace de quelques jours.

— Ce n'est pas la peine, insista Diana.

Elle était convaincue que plus ils chercheraient à faire pression sur Coburn et plus ce dernier s'entêterait. Mieux valait le laisser parvenir seul à l'inexorable conclusion : il était temps pour eux de mettre un terme à ce mariage.

— Je ne suis pas sûr que tu t’y prennes de la bonne façon, déclara son père.

Cela n’avait rien d’étonnant. Malgré tout ce qu’elle avait pu accomplir au fil des années, il la considérait toujours comme une enfant irresponsable.

— Ton père cherche juste à t’aider, remarqua alors sa mère qui avait dû percevoir son agacement.

Diana n’en était pas totalement convaincue. Elle savait que son père détestait Coburn depuis le jour où les deux hommes s’étaient rencontrés, il ne l’avait jamais caché.

Pourtant, ils se ressemblaient étrangement par certains aspects. Ils avaient tous deux la fâcheuse tendance à se croire en permanence au centre du monde et ils n’hésitaient jamais à se servir des autres sans scrupule. Tout semblait leur être constamment dû.

Son père, par exemple, avait épousé sa secrétaire avant de la tromper pendant des années avec l’une de ses collègues, une chirurgienne aussi brillante que lui. Pas un instant il ne lui serait venu à l’idée qu’il lui fallait choisir.

Au moins, Coburn ne lui avait jamais été infidèle. Tant qu’ils avaient vécu ensemble, il avait ignoré les nombreuses avances qu’on ne manquait pas de lui faire.

Rory avait dit un jour de lui en riant qu’il était toujours fidèle aux femmes avec lesquelles il sortait — fût-ce l’espace d’une nuit.

Evidemment, depuis qu’elle l’avait quitté, elle était convaincue qu’il s’était rattrapé...

— Est-ce que tu es toujours sûre de vouloir partir ? reprit sa mère. L’idée de te savoir seule dans un pays aussi dangereux me fait froid dans le dos.

— Je ne serai pas seule, répondit Diana en souriant. J’aurai des tas de collègues sur place. Ils comptent vraiment sur moi et je me suis engagée à les rejoindre.

— Je me demande toujours pourquoi, intervint son père d’un ton réprobateur. Ce pays est une véritable poudrière. Les rebelles ont été repoussés mais tous les observateurs s’accordent à dire que ce n’est probablement qu’une situation temporaire. Tôt ou tard, ils repasseront à l’attaque.

— C’est justement pour cela qu’on a besoin de médecins sur place, déclara Diana.

Elle avait parfaitement conscience du risque qu'elle prenait en partant là-bas, mais c'était une décision qu'elle avait prise en toute connaissance de cause, longuement et mûrement réfléchie.

Durant bien trop longtemps, elle s'était contentée de la facilité en suivant des rails que d'autres avaient posés pour elle. Il était désormais grand temps de les quitter pour découvrir qui elle était réellement et de tracer son propre chemin.

— Tu ne changeras pas d'avis, n'est-ce pas ? lui demanda son père.

Elle secoua la tête.

— C'est bien ce que je pensais... Du coup, j'ai appelé quelqu'un que je connais dans la région. Il t'a réservé une chambre à l'hôtel Lione. Il est situé juste à côté de l'hôpital et possède un service de sécurité. Un garde du corps t'accompagnera chaque jour de l'hôtel à ton lieu de travail et retour.

Diana considéra son père avec stupeur.

— Je ne t'ai jamais demandé de faire une chose pareille, protesta-t-elle.

— Il faut bien que quelqu'un ait les pieds sur terre...

— Mais je ne peux pas vivre à l'hôtel alors que tous les autres médecins vivent à l'hôpital !

— Pas tous, répondit-il d'un air très satisfait de lui. Il y en a un qui est au Lione.

— Papa, tu ne peux pas continuer à interférer dans ma vie de cette façon ! s'exclama-t-elle.

Mais il en fallait plus pour ébranler les certitudes de son père.

— J'agis dans ton intérêt, répliqua-t-il. Sais-tu seulement combien d'étrangers ont été enlevés par les rebelles dans la région, au cours de ces six derniers mois ?

Elle ne répondit pas.

— C'est bien ce que je pensais. Il y en a eu dix, Diana ! Dix ! Tu te rends compte ? Et je ne veux pas que tu sois la onzième.

Avec une pointe de perfidie, elle se demanda si c'était par amour paternel ou parce qu'il redoutait d'avoir à verser une grosse rançon pour obtenir sa libération. Mais l'inquiétude qui se lisait dans les yeux de ses parents paraissait sincère et elle se radoucit légèrement.

— Très bien, soupira-t-elle. Si cela peut vous rassurer, je séjournerai dans cet hôtel... Dans un premier temps, du moins. Mais je veux que vous me promettiez de ne plus prendre d'initiatives de ce genre sans m'en parler avant.

— D'accord, concéda son père, satisfait de voir que sa fille redevenait raisonnable.

Elle s'en voulut un peu d'avoir cédé aussi facilement, mais elle ne tenait pas à se disputer avec sa famille quelques jours avant son départ.

Ils furent interrompus par la cuisinière qui leur apportait le plat de résistance, un gigot entouré de petits légumes. C'était un plat qu'elle aimait beaucoup, mais, curieusement, la vision et l'odeur du morceau de viande lui soulevèrent brusquement le cœur.

Luttant contre la nausée qui montait en elle, elle eut tout juste le temps de quitter la table et de gagner les toilettes les plus proches avant d'y rendre l'entrée qu'elle venait à peine d'avaler. Après s'être passé un peu d'eau sur la figure, elle regagna la salle à manger.

— Est-ce que ça va ? lui demanda sa mère, inquiète.

— Pas trop, avoua-t-elle. J'espère que je n'ai pas attrapé une gastro. Ce ne serait vraiment pas le moment.

Mais alors même qu'elle prononçait ces mots, une autre hypothèse lui vint à l'esprit, bien plus terrifiante que la perspective d'une gastro-entérite. Non, impossible. Coburn avait utilisé un préservatif et il n'y avait strictement aucune raison de penser qu'elle puisse être enceinte.

* * *

Au cours des deux jours qui suivirent, Diana s'efforça désespérément de se convaincre que les symptômes dont elle souffrait ne s'apparentaient pas à des nausées matinales.

L'idée qu'elle attende peut-être un enfant de Coburn était bien trop déroutante pour qu'elle puisse la considérer sérieusement. Ni leurs carrières respectives ni l'état de leurs relations ne permettaient d'envisager une telle perspective.

Hélas, elle dut bien finir par prendre rendez-vous avec Joanne Gibson, un médecin généraliste avec qui elle avait fait ses études et en qui elle avait toute confiance. Lorsqu'elle lui demanda d'ajouter un test de grossesse à son examen médical, le visage de Joanne s'illumina.

— Je suis ravie que tu te sois réconciliée avec Coburn ! s'exclama-t-elle joyeusement.

Avisant l'expression lugubre de Diana, elle rougit brusquement.

— Je suis désolée..., balbutia-t-elle, gênée. Ce n'est peut-être pas lui le père...

— Si je suis enceinte, si, répondit Diana, la mort dans l'âme. Mais nous sommes toujours séparés.

— Je vois, murmura Joanne. Quoi qu'il en soit, nous devrions commencer par nous assurer de ce qu'il en est réellement, d'accord ?

Diana hocha la tête et alla s'étendre sur la table d'examen. Joanne commença par lui faire une prise de sang. Pendant qu'elle allait tester l'échantillon, Diana demeura allongée, les yeux rivés sur le plafond immaculé.

Elle s'aperçut alors avec une pointe d'étonnement qu'elle était déjà convaincue du résultat que lui annoncerait son amie. En revanche, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle pourrait faire une fois la confirmation prononcée.

Son avenir, qui lui paraissait tout tracé quelques jours auparavant, semblait à présent se perdre dans un brouillard d'incertitude.

— Tu avais raison, déclara Joanne en revenant dans la pièce.

Diana prit une profonde inspiration. Le temps lui semblait se dérouler au ralenti tandis qu'elle s'efforçait désespérément de prendre la mesure de cet événement cataclysmique.

— La grossesse est très récente, ajouta son amie. Si tu décidais de ne pas garder cet enfant...

— Non ! s'exclama Diana sans même réfléchir.

Garder cet enfant était peut-être absurde, mais l'idée de s'en débarrasser lui était plus insupportable encore.

Elle avala difficilement sa salive.

Allait-elle vraiment devenir mère ? Cette perspective lui paraissait totalement surréaliste, presque absurde. Bien sûr, elle avait toujours su qu'elle voudrait un jour des enfants, mais lorsqu'elle y pensait, ce moment lui paraissait très lointain.

Elle avait toujours idéalisé cet événement, s'imaginant aux côtés de l'homme de sa vie, apaisée et tellement heureuse de ce nouveau tournant, pas sur le point de divorcer et de partir pour un pays en guerre...

— Je vais te faire passer une première échographie, déclara alors Joanne.

Diana se laissa faire. Elle avait toujours l'impression que son corps et son esprit étaient engourdis, comme s'ils cherchaient désespérément à se

protéger contre la réalité de ce qui l'attendait.

Malgré le grand vide qui venait de s'ouvrir devant elle, une chose était certaine : elle devrait affronter ce coup du sort seule, sans l'aide de personne. Son père verrait certainement cette grossesse d'un très mauvais œil et Coburn, elle en était sûre, ne jouerait pas le père divorcé.

Lorsqu'ils vivaient ensemble, jamais il n'avait évoqué la possibilité d'avoir un jour des enfants avec elle. A ses yeux, une telle éventualité devait être pire qu'une condamnation au bagne. Dans la vie, le plus important pour Coburn était de préserver sa sacro-sainte liberté.

Elle ne pouvait le lui reprocher car il avait toujours été très clair à ce sujet. Ce souci d'indépendance était parfaitement en accord avec son goût immodéré pour les activités à haut risque. Il était sûrement nettement plus difficile de frôler régulièrement la mort lorsqu'un enfant vous attendait à la maison.

Elle n'osait imaginer sa réaction lorsqu'il apprendrait la nouvelle. Sans doute lui demanderait-il d'interrompre sa grossesse. Après tout, c'était la solution la plus raisonnable, mais Diana savait déjà qu'elle en serait incapable.

Curieusement, cet enfant dont elle venait tout juste d'apprendre l'existence faisait déjà figure d'individu, à ses yeux. En dépit des circonstances qui avaient présidé à sa conception, elle était déjà attachée à lui — ou plutôt, à l'idée qu'elle se faisait de lui.

Elle se promet de ne rien exiger de Coburn, pas même une reconnaissance de sa paternité. Qu'il veuille s'impliquer ou non, elle respecterait sa décision.

En attendant, elle ne pouvait courir le risque de lui en parler avant d'être rentrée d'Afrique. Si son père ou Coburn apprenaient la nouvelle, ils feraient probablement tout ce qui serait en leur pouvoir pour l'empêcher de partir, et c'était bien la dernière chose dont elle avait besoin actuellement.

Ce qu'il lui fallait à cet instant-là, c'était du temps et de la distance pour faire le point sur sa vie et préparer son avenir, même s'il était devenu bien trouble depuis quelques heures...

5.

Coburn venait tout juste de quitter son bureau pour rentrer chez lui après une journée harassante lorsque la sonnerie de son téléphone portable se fit de nouveau entendre.

Au cours de ces derniers jours, elle avait retenti de façon presque continue. Tout le monde semblait s'être donné le mot pour le harceler : collaborateurs de l'entreprise, actionnaires, fournisseurs, sous-traitants, investisseurs, journalistes... Tous voulaient connaître les intentions du nouveau président-directeur général de Grant Automotive.

Leur inquiétude ne l'étonnait pas le moins du monde et ne le vexait pas non plus. Après tout, il avait passé le plus clair de ces dernières années à entretenir une image de dilettante plus préoccupé par son prochain saut en parachute que par le cours de l'action familiale.

Il aurait effectivement préféré pouvoir poursuivre l'existence insouciant et relativement oisive qu'il avait menée, mais Harrison comptait sur lui et il était bien décidé à ne pas le décevoir.

— Monsieur Grant ? fit une voix de femme lorsqu'il décrocha. Je suis Rebecca, la secrétaire médicale de Joanne Gibson.

Il fallut quelques instants à Coburn pour se rappeler pourquoi ce nom lui paraissait vaguement familier. Joanne était l'une des amies de Diana qu'il avait croisée de temps à autre au cours des soirées d'anciens étudiants en médecine où elle était invitée.

— Je suis désolée de vous déranger, reprit la secrétaire, mais votre nom figure sur le dossier médical de votre épouse. Je ne parviens pas à la joindre.

— Ce n'est pas étonnant, répondit-il. Elle est partie à l'étranger.

— C'est ennuyeux. J'espérais pouvoir la joindre avant son départ... Pourriez-vous me donner un numéro de téléphone auquel je puisse la contacter ?

— J'ai bien peur que non. C'est à quel sujet ?

— Il s'agit des résultats des tests sanguins qu'elle a passés lors de sa consultation prénatale.

— Prénatale ? s'exclama Coburn, sidéré.

Un silence gêné suivit cette interruption.

— Diana est enceinte ? reprit-il difficilement.

— Je suis désolée, murmura la secrétaire, terriblement embarrassée. Je pensais que vous étiez au courant.

— Pouvez-vous me passer le Dr Gibson, s'il vous plaît ?

— Elle est en consultation.

— Dans ce cas, je vais venir en personne.

— Attendez, je vais voir ce que je peux faire...

Les quelques minutes d'attente lui parurent durer des heures.

— Coburn ? fit enfin la voix de Joanne Gibson. Que puis-je faire pour vous ?

— J'imagine que votre secrétaire vous a mise au courant de la situation. Tout ce que je veux savoir, c'est si Diana vous a dit qui était le père.

— Rebecca a commis une erreur. Elle n'aurait jamais dû vous parler de la grossesse de Diana. C'est une violation du secret médical.

— Mais Diana et moi sommes toujours mariés, insista Coburn. J'ai le droit de savoir.

— Ecoutez, je pense que vous devriez en discuter directement avec elle...

Coburn raccrocha brusquement et se dirigea à grands pas vers le garage de l'immeuble où était garée sa voiture. Il s'y engouffra et démarra en trombe pour rejoindre le domicile des parents de Diana. Peut-être pourraient-ils lui en dire un peu plus.

Tandis qu'il progressait bien trop lentement à son goût à travers les rues embouteillées de la ville, il ne cessait de ressasser ce qu'il venait d'apprendre.

Diana était enceinte. Plus il y réfléchissait, plus il était convaincu que l'enfant qu'elle attendait était bien le sien. La connaissant, il ne l'imaginait pas se donner à lui comme elle l'avait fait le soir du mariage de Tony et Annabelle si elle avait été amoureuse de quelqu'un d'autre.

Coburn ne savait pas ce qui le rendait le plus furieux. Non seulement elle ne lui avait rien dit alors qu'elle savait pertinemment qu'elle était enceinte mais, de plus, elle était partie pour l'un des endroits les plus dangereux de la planète.

Lorsqu'il arriva enfin devant l'immeuble où habitaient les Taylor, Coburn s'efforça de maîtriser la colère qui bouillonnait en lui. Après tout, les parents de Diana n'étaient pas responsables de la bêtise que semblait aimer cultiver leur fille ces derniers temps. Tout ce qui importait, c'était qu'ils lui communiquent ses coordonnées.

Ignorant l'ascenseur, Coburn grimpa quatre à quatre les marches qui menaient au deuxième étage et sonna à la porte de l'appartement. Quelques instants plus tard, le père de Diana vint lui ouvrir.

— Coburn ! s'exclama-t-il d'un ton étonné. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

Coburn n'était absolument pas dupe de cette apparente cordialité : il savait que Wilbur Taylor ne l'avait jamais porté dans son cœur, le considérant comme un moins-que-rien et un coureur de jupons en qui l'on ne pouvait avoir aucune confiance.

— Est-ce que vous êtes au courant pour Diana ? lui demanda Coburn.

— Elle m'a dit que vous aviez changé d'avis au sujet du divorce, si c'est ce que vous voulez dire...

Coburn secoua la tête.

— Je ne parlais pas de notre mariage mais du bébé.

Wilbur le considéra d'un air interloqué.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? fit la voix de son épouse.

— Quel bébé ? demanda Wilbur.

— Le nôtre. Du moins, je le crois.

Le mélange de stupeur et de colère qui passa dans les yeux de Wilbur lui fit comprendre que Diana s'était bien gardée de mentionner leur récente aventure.

— Vous dites que ma fille est enceinte ?

— Je viens de l'apprendre par la secrétaire de son médecin. Vous n'étiez pas au courant non plus ?

— C'est pour cela qu'elle ne se sentait pas bien lorsqu'elle est venue déjeuner, l'autre jour ! s'exclama la mère de Diana qui les avait rejoints. Pourquoi ne nous a-t-elle rien dit ?

— Elle craignait sans doute que vous vous opposiez à son départ, répondit Coburn. Il faut absolument que vous me disiez où elle se trouve.

Wilbur le considéra gravement.

— Vous voulez la ramener ? lui demanda-t-il.

— Bien sûr ! Une femme enceinte n'a rien à faire dans un pays en guerre !

— C'est bien la première fois que nous sommes d'accord, vous et moi, lança Wilbur. Vous avez ma bénédiction, Coburn. Tâchez de lui faire entendre raison. Désormais, elle engage aussi la vie de son enfant si elle reste là-bas.

— Je la ramènerai de force s'il le faut. Où est-elle ?

— Elle séjourne à l'hôtel Lione, dans la capitale.

— Merci. Je vous tiendrai au courant dès que je serai arrivé.

Sans attendre, Coburn fit demi-tour et dévala l'escalier tout en composant le numéro de son assistante.

— Frankie, c'est moi. Je vais te demander l'impossible.

— Entre ton frère et toi, je commence à y être habituée, répondit-elle en riant. De quoi s'agit-il ?

— J'aimerais que tu repousses tous les rendez-vous que nous avons calés pour la semaine prochaine.

Un silence pesant suivit cette demande pour le moins inattendue.

— Que se passe-t-il ? lui demanda enfin Frankie, alarmée.

— Je ne peux pas encore t'en parler, soupira Coburn. Mais il s'agit d'un problème personnel assez grave.

— C'est en rapport avec Diana, n'est-ce pas ?

— Oui.

Frankie s'abstint de l'interroger davantage. Il lui donna toutes les instructions qui lui vinrent à l'esprit et lui indiqua qu'il resterait joignable par mail à tout moment. Il contacta ensuite son pilote pour lui demander de préparer le jet familial.

Il repassa par son appartement, le temps de réunir quelques vêtements et des affaires de toilette. Et tandis qu'il s'activait de la sorte, il s'étonna du calme étrange qui s'était progressivement substitué à sa colère initiale.

L'idée de devenir père ne lui paraissait pas aussi terrifiante qu'il aurait pu le croire. Certes, rien ne l'avait préparé à cela et il n'avait jamais éprouvé l'envie d'avoir un enfant. Mais il était intimement convaincu qu'il saurait se montrer à la hauteur. Etre mis face à cette situation bien réelle

l'avait poussé à prendre véritablement au sérieux une telle perspective, et il s'était surpris à sourire.

Ce qu'il ignorait, en revanche, c'était quelles relations Diana et lui pourraient désormais entretenir. Il lui paraissait absurde de divorcer d'une femme qu'il désirait toujours et qui allait devenir la mère de son enfant.

Mais seraient-ils vraiment capables de combler le gouffre qui s'était insidieusement creusé entre eux et avait eu raison de leur mariage ?

OceanofPDF.com

6.

Lorsque Diana émergea du bâtiment climatisé qui abritait l'hôpital, elle sentit tomber sur elle une chape brûlante et moite. Même à 8 heures du soir, alors que le soleil déclinait rapidement à l'horizon, la chaleur était toujours aussi accablante.

En temps normal, cela ne l'aurait pas dérangée plus que ça, mais bien qu'elle se refusât à l'avouer, ce début de grossesse l'affectait plus qu'elle ne l'avait imaginé. Si les nausées s'étaient de plus en plus espacées, elle se fatiguait beaucoup plus vite qu'à l'accoutumée et était parfois prise de vertiges.

Le rythme éreintant de son travail n'arrangeait rien, bien sûr. C'était une tâche d'autant plus éprouvante qu'elle était confrontée pour la première fois de son existence à toutes les horreurs qui résultaient de l'extrême pauvreté, de la violence quotidienne et de la guerre.

C'était bien plus dur que de lutter contre la maladie, comme elle l'avait toujours fait. Ici, la plupart des blessures dont souffraient ses patients avaient été directement causées par l'homme.

Cet après-midi-là, par exemple, elle avait opéré un vieillard qui avait marché sur une mine antipersonnel et s'était fait arracher une partie de la jambe.

Les conditions dans lesquelles ils opéraient étaient très précaires, ce qui ajoutait à la difficulté de leur mission. Ils manquaient cruellement de matériel et leurs stocks de médicaments étaient si limités qu'ils devaient tout rationner, y compris les analgésiques.

Elle savait déjà que les scènes auxquelles elle avait assisté la hanteraient durant de longues années. C'était d'ailleurs ce que lui avait prédit le

directeur de l'hôpital lorsqu'elle était arrivée. Il lui avait conseillé de faire preuve de détachement et de ne jamais s'impliquer émotionnellement.

Evidemment, c'était bien plus facile à dire qu'à faire...

Comme Diana s'avavançait dans la rue poussiéreuse, le garde du corps engagé par son père quitta l'ombre du porche sous lequel il était assis et vint se placer à quelques pas derrière elle.

L'homme était discret et silencieux mais il émanait de lui une impression de puissance contenue. Il lui faisait penser à un fauve : faussement nonchalant mais prêt à bondir à tout moment.

Il ne leur fallut que quelques minutes pour atteindre l'hôtel Lione. Ce luxueux quatre étoiles paraissait totalement déplacé dans cette ville en proie à la guerre civile.

Malgré tout, Diana ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine admiration pour le gérant et le personnel qui s'efforçaient de préserver les apparences en dépit de la pénurie et des restrictions de plus en plus importantes.

Après avoir donné rendez-vous à son garde du corps le lendemain à 7 heures, Diana salua l'employé de la réception et monta directement dans sa chambre.

Là, elle constata qu'il n'y avait toujours pas d'eau chaude. En revanche, la coupure d'électricité qui avait duré une bonne partie de l'après-midi était terminée et elle put profiter de l'air conditionné.

Elle commença par prendre une douche et enfila une robe légère avant d'aller dîner. Si elle s'était écoutée, elle serait allée se coucher sans attendre, mais elle devait penser au petit être qui grandissait en elle, à présent.

Elle descendit donc au restaurant et commanda une salade composée ainsi qu'un peu de poulet. Ce repas l'aida à recouvrer un semblant d'énergie et elle décida d'aller prendre un thé sur la terrasse avant de remonter dans sa chambre.

L'endroit était quasiment désert à cette heure. Le seul autre client présent était assis sur l'une des chaises longues qui entouraient la piscine. Il s'entretenait au téléphone dans une langue que Diana ne reconnut pas.

Elle alla s'installer à l'une des tables de fer forgé et sirota son thé. Lorsque l'homme eut terminé son appel, il se leva pour regagner la salle du restaurant. Désormais seule, elle ferma les paupières et se laissa bercer par le doux clapotis de l'eau.

Elle n'aurait su dire combien de temps elle était demeurée ainsi immobile, mais il lui sembla soudain percevoir une présence. Rouvrant les yeux, elle réprima un frisson en apercevant la silhouette d'un homme qui se dirigeait d'un pas décidé vers elle.

Avant qu'elle ait pu lui adresser la parole, il traversa une flaque de lumière. Un cri de stupeur échappa à Diana.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama-t-elle, se croyant presque victime d'une hallucination.

Coburn couvrit la distance qui les séparait et se laissa tomber sur la chaise qui lui faisait face.

— Quand comptais-tu me le dire ? lui demanda-t-il sans autre forme de procès. Combien de temps pensais-tu me cacher le fait que je suis sur le point de devenir père ?

— Comment l'as-tu découvert ? balbutia-t-elle, complètement déboussolée.

— La secrétaire de ton médecin ne doit pas lire la presse à scandale, répondit-il. Elle ignorait apparemment que nous étions séparés.

— Et comment as-tu su où me trouver ?

— J'ai posé la question à ton père. Lorsqu'il a compris la situation, il m'a chargé de te ramener.

— Tu lui as dit que j'étais enceinte ? murmura-t-elle.

— Tu ne m'as pas laissé le choix, répliqua-t-il. Quoi qu'il en soit, je te félicite : pour une fois, tu as réussi à nous mettre d'accord, lui et moi.

— C'est absurde, répliqua-t-elle. Je ne suis pas infirme ! Enceinte ou non, je suis parfaitement à même de mener à bien cette mission...

— Permets-moi d'en douter. Je viens juste de passer à l'hôpital pour lequel tu travailles. Le directeur ignorait tout de ta grossesse. Il m'a dit que s'il l'avait su il t'aurait sans doute déconseillé de venir. Il a ajouté que tu avais été malade, hier. Sur le coup, il avait mis cela sur le compte de l'émotion.

— Tu n'avais pas le droit de faire ça ! protesta-t-elle.

— Je suis désolé, Diana, mais je pense au contraire que c'était la seule chose à faire, tant pour notre enfant que pour les gens avec qui tu travailles. S'il arrivait quoi que ce soit au bébé, ils ne se le pardonneraient jamais.

Force était de reconnaître que Diana n'avait pas considéré les choses sous cet angle. Elle avait surtout pensé à se protéger elle-même en quittant

New York au plus vite. Mais Coburn avait raison : elle n'était pas la seule personne concernée par cette décision.

— Tu ne m'as toujours pas répondu, reprit-il. Quand comptais-tu me dire la vérité ?

— J'avais besoin de temps, soupira-t-elle.

— Ça, je peux le comprendre. Si tu me l'avais demandé, je t'aurais laissé tout le temps nécessaire pour réfléchir, et j'aurais probablement fait la même chose de mon côté. Mais cela n'a pas été le cas : tu es partie pour un pays en guerre, exposant ta vie et celle du bébé, et tu m'as caché son existence. Je ne sais pas si tu te rends compte... C'est la chose la plus égoïste que je t'aie jamais vue faire !

— Egoïste ? répéta-t-elle, luttant contre la culpabilité qui l'assaillait. De venir aider des gens qui ont tout perdu ? Des gens qui se retrouvent pris dans cette guerre alors qu'ils n'y sont pour rien ?

— Tu l'as dit : tu es venue ici pour te trouver toi-même, rétorqua Coburn d'un ton sarcastique.

— L'un n'empêche pas l'autre !

— De toute façon, je ne suis pas là pour discuter des raisons de ton départ : je suis venu te ramener.

— Je ne peux pas partir maintenant, protesta-t-elle vivement. Les gens de l'hôpital comptent sur moi.

— Le directeur m'a dit qu'il comprendrait parfaitement que tu préfères rentrer. Lui-même semblait penser que c'était la meilleure solution.

— Je ne suis pas d'accord ! s'exclama-t-elle, sentant la colère prendre le pas sur la culpabilité.

Comment Coburn pouvait-il s'arroger le droit de prendre ce genre de décision à sa place ?

— C'est ma dernière chance de mener à bien un tel projet ! poursuivit-elle avec emportement. Ensuite, il peut s'écouler des années avant que je ne puisse repartir. Je ne te laisserai pas gâcher ça aussi !

— Ne sois pas ridicule : tu auras toute ta vie pour partir en mission humanitaire ! Le faire au moment où tu es enceinte est une absurdité. Imagine que tu tombes malade et que tu perdes le bébé ! Tu te le reprocherais durant toute ta vie.

— Qu'est-ce que cela peut bien te faire ? protesta-t-elle. Tu n'as jamais voulu d'enfants, de toute façon.

Elle le vit pâlir brusquement.

— Cela ne veut pas dire que je serais prêt à laisser mourir le mien, maintenant que j'en ai un ! s'exclama-t-il, visiblement choqué qu'elle puisse en douter.

Il y avait dans sa voix une note de possessivité qui la toucha malgré elle. Elle n'avait jamais douté du fait qu'il assumerait sa paternité sur le plan légal et financier. En revanche, elle ignorait jusqu'alors si cette reconnaissance irait de pair avec un véritable investissement affectif.

De toute évidence, elle n'avait pas à s'inquiéter à ce sujet. C'était une bonne chose, même si cela ne ferait probablement que compliquer encore un peu plus leurs propres rapports...

— Nous devrions partir avant que les hostilités reprennent et que le gouvernement décide de fermer l'aéroport, déclara-t-il alors. Où se trouve ta chambre ?

Diana hésita encore quelques instants avant de capituler.

Elle ne pouvait nier le bien-fondé des inquiétudes de Coburn : si les combats faisaient de nouveau rage, la situation sanitaire se dégraderait. Toutes sortes d'épidémies pouvaient se déclarer, et si elle venait à perdre son bébé dans de telles conditions, elle ne se le pardonnerait effectivement jamais.

— Suis-moi, soupira-t-elle, vaincue.

Si Coburn exultait en cet instant, il eut la décence de cacher sa joie. Tous deux quittèrent la terrasse et allèrent chercher les affaires de Diana. Moins d'une heure plus tard, ils se retrouvèrent à bord du jet de la famille Grant.

Brisée par les émotions contradictoires qu'avait suscitées l'arrivée de Coburn, Diana s'endormit avant même que l'avion ait quitté la piste. Elle émergea brièvement de son sommeil tandis qu'ils faisaient escale en Espagne pour ravitailler l'appareil.

Lorsque Coburn la secoua doucement pour lui demander d'attacher sa ceinture de sécurité, elle fut stupéfaite de découvrir qu'ils étaient sur le point d'atteindre leur destination.

Jetant un coup d'œil à travers le hublot, elle chercha vainement les lumières de New York.

— On ne voit rien, remarqua-t-elle d'une voix ensommeillée. Est-ce à cause des nuages ?

— Non, répondit Coburn. Mais l'île n'est pas très éclairée.

— L'île ? répéta-t-elle en le regardant, sidérée. Où sommes-nous, exactement ?

— Dans les Caraïbes.

Diana le considéra avec un mélange de stupeur et de reproche.

— Mais je croyais que tu voulais me ramener chez moi, objecta-t-elle.

— Oui, bien sûr... Mais je n'ai pas dit quand ! En attendant, mon ami Arthur Kent m'a prêté la villa qu'il a achetée sur une île déserte. Qu'en dis-tu ?

Durant quelques secondes, elle demeura parfaitement silencieuse, espérant contre toute attente qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Lorsqu'elle comprit qu'il n'en était rien, elle s'énerva.

— Mais pourquoi ? lança-t-elle.

— Parce que nous n'allons pas tarder à devenir parents, répondit-il. Alors avant de jeter l'éponge et de nous résigner à divorcer, j'estime que notre enfant mérite que nous fassions un effort pour tenter de nous réconcilier.

— Il est trop tard pour cela, soupira-t-elle.

— Je n'en suis pas si sûr, objecta Coburn. Après tout, si nous n'éprouvions plus rien l'un pour l'autre, nous n'en serions pas là, à l'heure qu'il est...

— Comment ça ?

— Nous n'aurions pas fait l'amour et tu ne serais pas enceinte s'il n'y avait plus rien du tout entre nous.

— Cela n'a rien à voir ! protesta-t-elle. Une relation de couple ne se fonde pas uniquement sur le désir !

— Peut-être pas, concéda Coburn. Mais c'est déjà une première base sur laquelle nous pouvons reconstruire quelque chose, tu ne crois pas ?

En entendant ces paroles, Diana se mordit la lèvre, luttant contre la tentation qui commençait à monter en elle. Combien de fois s'était-elle fait avoir de la sorte ? Combien de fois avait-elle tenté de se convaincre qu'un avenir à deux était possible ?

A chacune de ces occasions, ses espoirs avaient été cruellement déçus.

— Il est trop tard, répéta-t-elle.

Le regard que lui lança Coburn était à la fois songeur et empreint de tristesse.

— Tu as peut-être raison, concéda-t-il. Peut-être est-il trop tard pour nous. Mais nous ne repartirons pas de cette île avant d'en avoir eu le cœur

net.

Diana le considéra avec étonnement. La gravité avec laquelle il venait de s'exprimer ne lui ressemblait guère. Elle avait soudain l'impression de découvrir une facette de sa personnalité qui lui était jusqu'alors inconnue.

Lorsqu'elle avait rencontré Coburn, elle avait été instantanément subjuguée par le mélange de charisme et d'humour qui émanait de lui. Il possédait une aisance naturelle qui mettait immédiatement ses interlocuteurs à l'aise et avait le don de ne jamais rien prendre au sérieux.

Mais lorsqu'ils avaient commencé à vivre ensemble, elle avait découvert que son apparente décontraction était une forme de protection, une façon pour lui de tenir le monde entier à distance. Rien ne pénétrait jamais cette armure : c'était comme si tout glissait sur lui.

Elle avait eu la naïveté de penser qu'elle ferait exception, qu'elle parviendrait réellement à le toucher, mais elle n'avait pas tardé à comprendre que toutes ses tentatives seraient vaines. Il lui semblait parfois qu'elle était pour lui une sorte d'accessoire qui ne comptait pas beaucoup plus à ses yeux qu'un simple objet de pacotille.

C'était ce qui avait eu raison de leur couple, en fin de compte. A présent, elle ne pouvait se permettre de l'oublier, cela lui avait fait trop de mal.

— Tu ne peux pas venir me chercher à l'autre bout du monde pour me conduire sur une île déserte, déclara-t-elle.

— Tu ne trouves pas cela romantique ? lui demanda-t-il avec un sourire ironique.

— Je trouve cela ridicule. Et illégal. C'est un enlèvement, tu sais.

— Je te rappelle que nous sommes toujours mariés.

— Uniquement à cause de toi, remarqua-t-elle.

— Il faut croire que j'ai eu une bonne intuition, le jour où nous avons rendez-vous pour signer ces papiers.

— Ecoute, soupira-t-elle, l'existence de cet enfant ne change rien à nos relations.

— Je ne suis pas d'accord. Il mérite une famille unie.

— Sans doute. Mais ce n'est pas quelque chose qui s'invente sur un coup de tête, Coburn. C'est quelque chose qui se construit, et nous avons été incapables de le faire.

— Je veux nous laisser une dernière chance, répondit-il.

— Il est trop tard, s'entêta-t-elle.

Coburn secoua la tête.

— J'ai beaucoup réfléchi à la question et je n'en suis pas si sûr. Cela fait un an que nous vivons séparés, Diana. Pourtant, aucun de nous n'avait encore songé à demander le divorce.

— Je l'ai fait, lui rappela-t-elle.

— Mais tu étais si peu sûre de toi que tu as eu besoin de t'enfuir jusqu'en Afrique.

— Je voulais juste tourner la page.

— Et pourtant, dès que nous nous sommes revus, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre.

— Tu l'as dit toi-même : c'était seulement une façon de nous dire au revoir.

Coburn la regarda droit dans les yeux et elle ne put réprimer un frisson de désir mêlé de crainte en avisant l'intensité de son regard.

— Je suis sûr que je pourrais te prouver le contraire ici et maintenant, lui dit-il d'une voix très douce.

Diana avala sa salive avec peine. Cette simple phrase avait suffi à éveiller en elle un brusque élan de désir.

— Une semaine, reprit Coburn, c'est tout ce que je te demande. Si d'ici là tu n'as pas changé d'avis, je te ramènerai à New York et je signerai les papiers du divorce. Qu'en dis-tu ?

Diana hésita longuement avant de lui répondre. Son instinct lui soufflait qu'en acceptant ce marché elle courait le risque de se faire briser le cœur, une fois de plus. Mais elle comprit aussi que si elle refusait sa proposition elle le regretterait peut-être toute sa vie.

— D'accord, lui dit-elle enfin. Laissons-nous une semaine.

7.

Le soleil s'élevait lentement à l'horizon, embrasant le ciel de mille feux et colorant la mer de reflets rose et or. C'était un spectacle féerique mais Coburn n'y prêtait qu'une attention distraite.

Lorsqu'ils s'étaient posés, Diana était allée directement se coucher. Coburn, lui, avait mis très longtemps à trouver le sommeil. En partant chercher sa femme jusqu'en Afrique pour la conduire dans cette île, il avait agi sous le coup d'une impulsion.

C'était ce qu'il faisait le mieux : se fier à son intuition et agir d'instinct. Cela lui avait permis de survivre dans les situations les plus délicates et de relever les défis les plus fous. Pourtant, il savait que, cette fois-ci, il ne pourrait uniquement se fier à son intuition.

Il n'avait aucune idée quant à la meilleure façon de procéder. Comment était-il censé convaincre Diana que tout n'était pas éteint entre eux et qu'ils avaient encore une chance de faire revivre les sentiments qui les avaient autrefois réunis ?

Lorsqu'elle l'avait quitté, un an auparavant, il avait été piqué au vif, mais il s'était montré trop fier pour faire le premier pas et avait préféré attendre qu'elle revienne vers lui. N'était-ce pas ce qu'elle avait toujours fait auparavant ?

Chaque fois qu'ils s'étaient disputés, c'était elle qui avait pris l'initiative de la réconciliation. Mais cette fois, elle n'était pas revenue. Au bout de quelques semaines, Coburn s'était enfin décidé à la contacter... sans jamais parvenir à lui faire décrocher le téléphone. Elle n'avait pas non plus répondu à ses messages et à ses e-mails.

Vexé et bien trop fier pour s'abaisser à l'implorer, il avait cessé d'appeler. Qu'avait-il espéré, au juste ? Qu'il finirait par l'oublier ? Que

l'indifférence succéderait à la rancœur et à la colère ? Coburn n'aurait su le dire.

Cela n'avait d'ailleurs rien d'étonnant. Depuis qu'il avait fait la connaissance de Diana, il avait l'impression de naviguer à l'aveugle. Leur relation ne s'apparentait à rien de ce qu'il avait pu connaître jusqu'alors. Elle était à la fois bien plus intense et bien plus douloureuse que toutes les liaisons qu'il avait eues dans le passé.

Peut-être était-ce justement pour cela qu'il n'avait jamais renoncé et qu'il était prêt à se battre aujourd'hui encore...

— C'est magnifique, fit une voix derrière lui.

Coburn se tourna vers Diana qui venait de le rejoindre dans l'immense véranda qui faisait face à la mer. Elle tenait à la main une tasse de thé qu'avait dû lui préparer Lucie, la cuisinière.

— J'étais sûr que l'endroit te plairait, lui dit-il. Comment te sens-tu ?

— Toujours un peu nauséuse le matin, lui avoua-t-elle. Heureusement, cela se dissipe assez rapidement. Les premiers jours, je faisais peine à voir.

— Tu as maigri, remarqua Coburn.

Diana haussa les épaules.

— Joanne dit que cela arrive souvent, au cours des premières semaines. Mais cela risque de changer très vite, si tu vois ce que je veux dire... Bientôt, je serai aussi énorme qu'une baleine !

Coburn la contempla d'un air songeur.

— Je suis sûr que tu seras magnifique, lui dit-il.

— La flatterie ne te mènera nulle part, répliqua-t-elle.

La tension qui perçait dans sa voix contrastait avec l'humour de la réplique.

— Je suis sérieux, tu sais, insista Coburn. Tu es née pour être mère.

— Et toi ? lui répondit-elle. Est-ce que tu t'imagines devenir père ?

— Jusqu'à ce que je découvre ta grossesse, je n'avais jamais vraiment envisagé sérieusement une telle éventualité, reconnut-il. Si tu m'avais posé la question à ce moment-là, je t'aurais probablement répondu que ce genre de responsabilités n'était pas pour moi...

— Et maintenant ?

Il hésita, cherchant ses mots pour exprimer fidèlement ce qu'il éprouvait.

— Lorsque j'ai appris la nouvelle, quelque chose a basculé en moi... J'ai su instantanément que je n'avais pas le choix : si j'avais un enfant, je

me devais d'être là pour lui. Je ne serai peut-être pas le meilleur des pères mais je suis bien décidé à faire tout ce que je pourrai pour être à la hauteur.

— Même si tu dois pour cela renoncer à certaines libertés ? lui demanda Diana, qui ne paraissait pas complètement convaincue.

Coburn soupira.

— Tu sais, en me retrouvant bombardé à la tête de Grant Automotive, j'ai déjà dû revoir à la baisse mes prétentions en matière de temps libre et de sports extrêmes. L'un de nos analystes financiers m'a même dit que si je ne renonçais pas à mes activités les plus dangereuses cela risquait d'affecter le cours de nos actions !

— Tu plaisantes ?

— Malheureusement, non. Il faut croire que le moment est venu pour moi de lever le pied.

— De là à préparer des biberons et à changer des couches, il y a un monde, objecta Diana.

— Honnêtement, ce n'est pas ce qui me fait le plus peur.

— Vraiment ?

Il hocha la tête.

— Ce qui m'inquiète le plus, c'est de savoir comment se passera notre cohabitation.

— A ce propos, j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit hier. Même si je suis toujours d'accord pour passer une semaine avec toi, il me semble que nous devrions établir certaines règles.

— Je t'écoute.

— La première et la plus importante : il n'est pas question que nous couchions ensemble.

Coburn la considéra avec une pointe d'amusement.

— Si je comprends bien, tu es prête à redonner une chance à notre mariage mais tu veux que nous fassions chambres séparées. N'est-ce pas un peu contradictoire ?

— Non, au contraire. Le sexe n'a jamais été un problème entre nous. Ce qui s'est passé la dernière fois en témoigne. Mais c'est aussi à cause de cela que nous n'avons jamais fait face aux véritables difficultés. Chaque fois que nous nous disputons, nous finissons par nous réconcilier sur l'oreiller...

— Ce n'était pas si désagréable que cela, remarqua Coburn.

— Mais cela ne résolvait strictement rien, objecta-t-elle. Dispute après dispute, nous avons accumulé les non-dits et les malentendus jusqu'à ce que

je finisse par jeter l'éponge et partir.

— Tu as peut-être raison, concéda Coburn à contrecœur. Mais je t'avoue que je n'imaginais pas tout à fait notre réconciliation de cette façon.

— Je m'en doute, répondit-elle avec un sourire triste, mais c'est à prendre ou à laisser. Si les choses fonctionnent entre nous, je veux que ce soit pour les bonnes raisons.

— D'accord. Mais j'espère que, dès que tu seras rassurée sur ce point, nous pourrons repartir sur des bases plus saines. Parce que cette semaine risque fort de s'apparenter à un véritable supplice.

Il se détourna et observa pensivement les vagues qui venaient déferler sur la grève.

— Qu'est-ce qui n'a pas marché ? demanda-t-il soudain.

— Il y avait trop de secrets entre nous, répondit-elle sans hésiter.

Il lui jeta un regard interrogatif.

— Lorsque j'ai fait ta connaissance, je me souviens m'être dit que tu étais la personne la plus franche et la plus directe que j'avais jamais rencontrée.

— Dois-je comprendre que ce n'est plus ce que tu penses ?

— Disons que je crois désormais que tu es l'une des personnes les plus secrètes que je connaisse, répondit-elle avec un petit rire chargé d'autodérision.

— Tu exagères ! protesta-t-il.

— Pas du tout. Tu ne laisses rien transparaître, Cob ! Je ne sais pas pourquoi ton frère et toi avez des rapports aussi distants. Je ne sais pas pourquoi tu évites autant que possible d'aller voir ta mère. J'ignore ce que tu peux bien fuir à force de parapente, de plongée en apnée, de sauts en parachute ou de rallyes automobiles...

— C'est toi qui parles de fuite ? s'exclama Coburn. Toi qui passais le plus clair de ton temps à l'hôpital ? Je te voyais si rarement que j'avais parfois l'impression d'avoir épousé un mirage !

— J'étais interne en médecine, rétorqua-t-elle. Je n'avais pas le choix.

— Ce n'était pas seulement une question de travail ! Je ne compte pas les week-ends où nous avions prévu de faire quelque chose et où tu annulais à la dernière minute.

— J'étais épuisée. Je travaillais nuit et jour et tout ce dont j'avais envie, en fin de semaine, c'était de rester tranquillement chez nous ou d'aller voir un film au cinéma. Mais toi, tu sortais presque tous les soirs, et quand tu ne

faisais pas la fête, tu voulais m’emmener faire du rappel dans les montagnes Rocheuses !

— Je voulais juste que nous fassions des choses *intéressantes* ensemble, répliqua Coburn. J’avais l’impression de n’être qu’une base arrière, la personne vers laquelle tu revenais lorsque tu étais trop fatiguée pour faire autre chose.

— Tu étais mon port d’attache, répondit-elle tristement. Celui vers qui je revenais lorsque je voulais me sentir en sécurité.

Coburn sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Il commençait tout juste à prendre conscience de l’ampleur des malentendus qui avaient pu exister entre eux.

— Peut-être l’aurais-je compris si tu me l’avais dit, remarqua-t-il en s’efforçant de réprimer sa propre amertume. Mais toi non plus, tu ne laissais pas transparaître grand-chose.

Un éclair douloureux passa dans les yeux de Diana.

— J’en suis désolée, lui dit-elle. Je pensais que je pouvais me reposer sur toi, je pensais que tu comprendrais... J’avais besoin d’un peu de temps pour terminer mes études.

— Il ne s’agissait pas seulement de cela : lorsqu’elles ont été terminées, tu as commencé à travailler comme une folle à l’hôpital parce que tu voulais intégrer le service de Moritz !

— Tout le monde n’a pas la chance de pouvoir jouer les dilettantes, rétorqua-t-elle.

— Ne me fais pas rire, protesta-t-il. Tu es issue d’une famille presque aussi fortunée que la mienne. Alors ne viens pas jouer celle qui s’est faite toute seule à la force du poignet !

— L’un n’empêche pas l’autre. Je ne me suis jamais reposée sur mon héritage. Et je ne me suis jamais servie des contacts qu’avait mon père dans la profession. Je voulais me prouver que je pouvais devenir quelqu’un par moi-même.

— Nous y voilà ! s’exclama Coburn. Tu as toujours été si occupée à démontrer que tu valais aussi bien que ton père que tu étais prête à sacrifier tout le reste pour cela. Y compris moi, bien sûr...

Diana pâlit brusquement et il comprit qu’il avait vu juste.

— Tu as peut-être raison, concéda-t-elle. Mais si cela te rend malade, c’est parce que toi, au contraire, tu as toujours refusé de prendre tes responsabilités. Tu as laissé ton frère gérer l’entreprise familiale, te

contentant d'un rôle de second plan de peur d'avoir à te comparer à lui. J'imagine que la pratique de tous ces sports à risque te permettait d'exister et de te convaincre que tu n'étais pas un lâche...

Coburn ne savait pas quoi répondre. C'était la première fois depuis qu'ils se connaissaient que Diana s'en prenait à lui de façon aussi frontale, et l'attaque était d'autant plus douloureuse qu'elle était en partie fondée.

— N'ai-je pas raison ? lui demanda-t-elle d'un air de défi. N'est-ce pas pour cela que ma propre ambition te déplaisait autant ?

— Dans ce cas, il faut croire que nous avons détruit notre mariage pour rien, rétorqua-t-il durement. Parce que, aux dernières nouvelles, tu avais renoncé à tes fameuses ambitions pour partir en Afrique ! Quant à moi, que je le veuille ou non, je me retrouve aujourd'hui à la tête de Grant Automotive.

Un sourire amer se dessina sur les lèvres de Diana.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle. On dirait bien que les rôles sont inversés, à présent. Mais je ne compte pas rester sur la touche indéfiniment. Puisque je ne peux pas effectuer cette mission en Afrique comme j'en avais l'intention, il faudra bien que je trouve un travail.

— Rien ne presse, remarqua Coburn.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Si tu t'imagines que je vais rester à la maison pour jouer les bonnes petites femmes au foyer, tu te trompes. Je n'ai pas fait toutes ces années d'études pour cela.

— Tu pourrais attendre que notre enfant entre en primaire avant de retourner travailler.

Diana secoua la tête.

— Tu me l'as dit toi-même au mariage d'Annabelle : si je fais une chose pareille, c'en sera fini de ma carrière !

— Tu préfères que notre enfant soit élevé par une nourrice ?

Il la vit hésiter.

— J'ai été élevé par le personnel de mes parents, reprit-il. Je peux t'assurer que ce n'est pas ce dont un enfant a besoin. Il doit sentir que son père et sa mère sont là pour lui.

— Je suis d'accord, mais ce n'est pas une raison pour renoncer complètement à travailler.

— Théoriquement, non. Mais je suis bien placé pour savoir que lorsque tu travailles tu as du mal à te limiter. Que se passera-t-il lorsque tu recevras

un coup de fil à 2 heures du matin ? Ou lorsqu'on te demandera de rester une heure ou deux de plus, le soir ?

— Cela fait partie de mon métier, répondit-elle. Et mon métier fait partie de moi. J'espère que notre enfant le comprendra mieux que toi.

Coburn fut tenté de protester mais elle l'interrompit d'un geste.

— J'ai déjà renoncé à l'Afrique, lui rappela-t-elle. Je suis prête à faire des sacrifices pour cet enfant, mais je préfère te prévenir : il y a des choses sur lesquelles je ne transigerai pas, et mon travail en fait partie. Si tu ne peux pas l'accepter, nous ferions mieux de rentrer directement à New York.

— D'accord, dit-il. Nous nous arrangerons, le moment venu. En attendant, ajouta-t-il, que dirais-tu de profiter un peu de la journée magnifique qui s'annonce ?

— Que suggères-tu ?

— Une petite promenade en mer, si cela te tente. Arthur a mis à notre disposition un magnifique voilier que j'ai très envie d'essayer.

Coburn la prenait par les sentiments : il savait qu'elle avait toujours adoré la voile et qu'elle ne manquerait jamais une telle occasion.

— Pourquoi pas ? acquiesça Diana. Laisse-moi juste le temps d'aller me changer.

— Parfait. J'ai déjà demandé à Lucie de nous préparer un pique-nique.

— Je te retrouve sur le ponton.

Coburn hocha la tête et la regarda pensivement s'éloigner. Cette première conversation avait été plus tendue encore qu'il ne l'avait imaginé. Pour la première fois depuis qu'ils sortaient ensemble, ils avaient abordé sans détour ce qui les divisait.

Paradoxalement, il trouvait cela assez encourageant : non seulement ils étaient parvenus à ne pas se disputer mais, de plus, ils s'accordaient sur les raisons de l'échec de leur mariage.

Tous deux s'étaient montrés trop égoïstes, trop absorbés par leurs propres problèmes pour se soucier des répercussions que leurs choix de vie pouvaient avoir sur leur conjoint. Au lieu de faire face à leurs difficultés, ils s'étaient réfugiés respectivement dans le travail et dans une quête stérile d'émotions fortes.

Toute la question était de savoir s'ils étaient prêts l'un et l'autre à prendre un nouveau départ...

Alors qu'il se posait cette question, la sonnerie de son téléphone portable lui apprit qu'il venait de recevoir un e-mail. Par réflexe, il le lut et

resta bouche bée devant le message qui venait de lui être adressé.

L'espace de quelques instants, il en oublia presque ses problèmes de couple. L'article de presse que venait de lui envoyer Frankie ne pouvait signifier qu'une chose : Grant Automotive s'apprêtait à traverser l'une des pires crises de son histoire.

OceanofPDF.com

8.

— Barre à tribord ! s'écria Coburn pour couvrir le bruit des vagues et du vent.

Diana s'exécuta et leur embarcation s'inclina légèrement. Il émanait du voilier d'Arthur Kent une impression de grâce et de puissance irrésistible.

Diriger un tel bateau avait quelque chose de terriblement grisant, et tandis qu'il prenait de la vitesse, Diana sentit les battements de son cœur s'emballer dans sa poitrine. Cela faisait très longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi libre, aussi vivante.

Cette exaltation lui faisait momentanément oublier toutes ses inquiétudes, tous ses doutes. Elle était heureuse de retrouver un peu de cette complicité qui la liait autrefois à Coburn, au début de leur relation.

Sur ce bateau, au moins, ils agissaient en parfaite intelligence : Coburn se chargeait du gréement tandis qu'elle tenait la barre et à eux deux, ils se jouaient des éléments avec une aisance presque insolente.

— Redresse légèrement !

Arrachée à ses réflexions, Diana ramena le voilier face au vent de façon qu'il ralentisse un peu. Ils venaient de pénétrer dans l'anse naturelle d'un petit îlot désert. Coburn affala les voiles et jeta l'ancre.

Jetant un coup d'œil à sa montre, Diana constata qu'il était presque 1 heure. Depuis qu'elle était enceinte, ses nausées matinales l'empêchaient souvent d'avaler son petit déjeuner et elle était affamée quand arrivait le repas de midi.

— Excellent choix, déclara-t-elle en admirant la plage de sable blanc qui s'étendait sous leurs yeux.

— A moins que nous ne nous fassions dévorer par les moustiques, comme la fois où nous étions partis naviguer dans les Keys, en Floride.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Diana. Elle avait complètement oublié cette désastreuse expédition. Après cette déconvenue, pourtant, ils avaient découvert un charmant petit hôtel où ils avaient partagé un repas délicieux et passé une soirée particulièrement torride.

En avisant l'expression de Coburn, elle comprit que lui aussi repensait à cette nuit-là. Le désir qu'elle lut dans ses yeux la fit frissonner.

— J'espère que tu n'as pas oublié le pique-nique, lui dit-elle pour faire diversion.

— Ne t'inquiète pas pour ça, répondit-il en allant récupérer la glacière. Lucie a prévu de quoi nous nourrir pendant au moins trois jours.

Tous deux descendirent le long de l'échelle et sautèrent à l'eau. Quelques instants plus tard, ils étaient étendus sur le sable brûlant face à un monceau de provisions. Sous le regard amusé de Coburn, Diana entreprit de s'y attaquer avec enthousiasme.

— Dis-moi, lui dit-elle enfin, il y a une question que je voulais te poser...

— Cette semaine est faite pour ça, lui rappela-t-il. Demande-moi tout ce que tu veux. J'essaierai de te répondre en toute honnêteté.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis, au sujet de la présidence de Grant Automotive ? Tu m'as toujours dit que pour rien au monde tu ne voudrais du poste de ton frère.

— C'est vrai, reconnut-il. Mais pour être honnête, je ne m'étais jamais vraiment dit qu'on me le proposerait un jour. Harrison était le P-DG de l'entreprise depuis la mort de notre père et je ne voyais aucune raison pour que cela change. Quant à moi, comme tu me l'as fait remarquer ce matin, j'étais plutôt ravi de pouvoir rester tranquillement sur la touche pendant qu'il faisait le plus gros du travail.

— Mais... ?

— Mais Harrison s'est mis en tête de devenir président. Il était dès lors évident qu'il ne pouvait pas conserver son poste.

— Vous auriez pu choisir quelqu'un d'autre pour le remplacer.

— En effet. Mais curieusement, cela ne m'a pas effleuré l'esprit. Il m'a semblé que c'était une affaire de famille. Je ne regrette pas d'avoir joué les dilettantes, comme tu dis. Mais il m'a semblé qu'il était temps pour moi de prendre mes responsabilités.

— Est-ce que tu le regrettes ?

— C'est encore un peu tôt pour le dire. Mais pour le moment, non. J'ai découvert que je n'étais pas obligé de marcher dans les traces de mon père et de Harrison, que je pouvais faire les choses à ma façon. C'est un défi assez excitant.

Diana se surprit à admettre que Coburn avait changé depuis qu'elle était partie. Jusqu'alors, il avait toujours cultivé un certain détachement amusé vis-à-vis de tout. Mais elle percevait désormais en lui un mélange de sérieux et de droiture qui ne lui était pas familier.

Elle n'aurait su dire si c'était à cause de leur rupture ou de sa récente prise de fonction, mais elle aimait assez l'homme qu'il était devenu.

— Il ne doit pas être facile de succéder à quelqu'un comme Harrison, remarqua-t-elle.

De fait, Clifford Grant, le père de Coburn, et Harrison avaient tous deux eu la réputation d'être de brillants hommes d'affaires. Chacun d'eux avait contribué à développer Grant Automotive et à en faire l'un des acteurs majeurs de son secteur.

— C'est bien pour cela que je n'essaie même pas, répondit-il. Je fais les choses à ma façon, au risque de m'attirer quelques inimitiés. Les membres du conseil d'administration me considèrent comme un dangereux révolutionnaire et les financiers ne savent pas sur quel pied danser. Mais ça me plaît. Au moins, de cette façon, je suis libre de mes choix, et je compte bien en profiter pour réformer notre manière de fonctionner.

— Harrison devrait être trop occupé par sa campagne pour passer son temps à surveiller ce que tu fais.

— C'est bien là-dessus que je mise, affirma Coburn en riant.

Diana croqua à pleines dents dans le sandwich qu'elle venait de prendre dans le sac avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis tant d'années.

— Pourquoi vous ne vous entendez pas, tous les deux ?

— Harrison et moi ? A vrai dire, ce n'est pas vraiment que nous ne nous entendons pas... Mais nous fonctionnons de manière très différente l'un de l'autre. Mon frère a fait certains choix que je n'approuve pas forcément.

— Quel genre de choix ?

— Est-ce important ?

— Tu as dit que cette semaine devait nous servir à mieux nous connaître, lui rappela-t-elle.

— C'est vrai, soupira-t-il.

Il avala une gorgée de bière fraîche.

— Tu sais que notre père était maniaco-dépressif. Cela n’a pas été facile pour notre famille. Mais on se serrait les coudes, mon frère et moi. Et puis, papa s’est suicidé et tout a changé...

Comme tout le monde, Diana avait entendu parler de ce suicide. Clifford Grant s’était donné la mort alors qu’il paraissait être à l’apogée de sa carrière : non seulement il avait hissé son entreprise aux tout premiers rangs de l’industrie automobile mondiale mais, de plus, il était pressenti pour devenir le prochain gouverneur de New York.

Personne n’avait jamais compris les raisons de ce geste et c’était la première fois que Coburn faisait directement allusion devant elle à cette période sombre de son existence.

— Ce que les gens ignorent, reprit-il, c’est que mon père venait de conclure un accord avec un homme d’affaires nommé Anton Markovic. Le rachat de son entreprise devait nous permettre de prendre pied sur les marchés d’Europe de l’Est où nous n’étions que très peu présents, à l’époque. En apparence, c’était une très bonne affaire. Mais mon père a vite découvert que les comptes de la société dissimulaient une dette abyssale qui plomberait nos propres finances.

— C’est pour cela qu’il s’est suicidé ? demanda Diana.

— Il se sentait terriblement coupable. Il savait que, lorsque cela se saurait, il n’aurait plus aucune chance de devenir gouverneur. Ça n’a fait qu’accentuer la dépression sévère qu’il traversait à ce moment-là et il n’a pas su s’en sortir...

— Je suis désolée, murmura Diana.

— Ça a été très dur, reconnut Coburn, mais celui qui a le plus accusé le coup, c’est Harrison. Au lieu de pleurer ou de se mettre en colère, il a réagi de façon très froide, presque inhumaine. Il s’est juré de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour détruire Anton Markovic. J’ai essayé de le raisonner, de lui dire que cela ne ramènerait pas notre père, mais il ne voulait rien entendre. Cette obsession est devenue le but principal de son existence.

Perdu dans ses pensées, Coburn contemplait la mer.

— Il a passé sept ans de sa vie à reconstruire et à consolider Grant Automotive, mais son véritable objectif ne m’est apparu qu’avec le temps : une par une, il a racheté toutes les entreprises qui travaillaient avec Markovic. Pour éviter d’attirer l’attention de ce dernier, il mettait en place

des montages financiers complexes. Son idée était qu'en contrôlant tous les sous-traitants de son adversaire il pourrait du jour au lendemain assécher ses approvisionnements et l'acculer à la faillite.

— Et il a réussi ?

— En partie. Il a effectivement pris le contrôle de tout le réseau de sociétés sur lequel s'appuyait Markovic. Et il est parti pour Washington pour annoncer à ce dernier qu'il était ruiné.

— Mais... ?

— Mais au dernier moment, il a changé d'avis. Il n'a pas porté le coup de grâce qu'il préparait depuis plus de sept ans.

— Pourquoi ? s'exclama Diana, sidérée.

— J'aimerais te dire que c'est parce qu'il a fini par tenir compte de mes sages conseils mais la vérité, c'est que c'est Frankie qui l'a convaincu qu'en agissant comme Markovic il se rabaisserait à son niveau.

Diana réfléchit à ce qu'il venait de lui dire. Ces révélations inattendues l'aidaient à comprendre ce besoin de fuite qui avait toujours animé Coburn. Elles expliquaient aussi la distance qu'il avait toujours gardée vis-à-vis de l'entreprise familiale.

— Tu m'as demandé pourquoi Harrison et moi avons été si éloignés l'un de l'autre pendant longtemps, reprit-il. Mon frère ne comprenait pas que je ne veuille pas me venger, que je ne soutienne pas ses projets contre Markovic. Il estimait que je manquais de loyauté envers notre père et notre famille. Quant à moi, j'étais convaincu qu'il n'y avait rien à attendre d'une telle vengeance. En m'y associant, j'aurais eu l'impression de perdre mon âme.

— Mais pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de tout cela ? demanda Diana, étonnée.

— Je ne voyais pas l'intérêt de te raconter les secrets peu glorieux de ma famille.

— Mais cela m'aurait permis de comprendre pas mal de choses, remarqua-t-elle. Et puis, n'est-ce pas précisément ce que sont censés faire les époux ? Partager leurs secrets pour s'aider mutuellement à aller de l'avant ?

Un sourire ironique naquit sur les lèvres de Coburn.

— Tu es mal placée pour me faire ce genre de reproches. Au lieu de venir me parler, lorsque les choses sont devenues difficiles entre nous, tu es partie sans dire un mot.

— Tu as raison, reconnut Diana en soupirant. Nous aurions certainement dû communiquer davantage, du temps où nous vivions ensemble. Cela nous aurait peut-être permis de nous disputer un peu moins...

— C'est précisément la raison pour laquelle j'ai pensé que cette retraite dans les îles s'imposait, lui rappela-t-il. Et tant que nous y sommes, moi aussi j'ai une question difficile pour toi. Quelque chose que je n'ai jamais compris... Pourquoi ta mère n'a-t-elle pas quitté ton père ? Il est de notoriété publique qu'il la trompe. Pourquoi le laisse-t-elle l'humilier de la sorte ?

— Je lui ai posé la question, un jour, répondit tristement Diana. Elle m'a répondu que leur mariage n'était peut-être pas conforme à ce dont elle avait rêvé mais que c'était la vie et qu'on n'y pouvait rien...

— Je ne comprends pas, dit Coburn en secouant la tête. Pourquoi se montre-t-elle aussi défaitiste ? C'est une femme très séduisante et je suis sûr qu'elle n'aurait eu aucun mal à retrouver quelqu'un si elle avait décidé de quitter ton père.

— Je crois qu'elle avait peur de la solitude, expliqua Diana. Elle a renoncé à sa carrière pour son mari et aurait eu beaucoup de mal à retrouver du travail. Elle ne tenait pas non plus à quitter mon père pour un autre homme au risque de tomber dans une situation encore pire.

— C'est une vision des choses bien triste.

— C'est ce que j'ai longtemps pensé, reconnut Diana. J'en voulais presque à ma mère de se montrer aussi soumise, mais j'ai compris que les raisons qu'elle m'opposait étaient surtout une façon de rationaliser la situation. En réalité, je crois qu'elle aime toujours mon père.

— Cela me dépasse tout autant, ironisa Coburn.

— Je sais que tu ne l'apprécies pas beaucoup mais il n'a pas que des défauts. C'est un homme brillant et très charismatique. Il y a des tas de gens qui le vénèrent, notamment dans le milieu médical.

— En tout cas, je comprends mieux à présent pourquoi tu es si attachée à ton travail : c'est un moyen pour toi de garantir ton indépendance, n'est-ce pas ? De ne jamais te retrouver piégée comme ta mère...

Une fois de plus, Diana s'étonna du changement qui s'était opéré en Coburn. Il faisait preuve d'une perspicacité nouvelle, d'un sens de l'écoute et de la psychologie qu'elle ne lui connaissait pas.

Jamais elle ne s'était sentie aussi tentée de déposer les armes, de lui dire qu'elle était prête à réessayer, à donner une nouvelle chance à leur mariage. Mais elle se rappela alors toutes les fois où elle avait cédé pour découvrir par la suite que rien n'avait vraiment changé et que tous deux se heurtaient encore et toujours aux mêmes obstacles.

Cette fois-ci, elle était déterminée à bien faire les choses, à prendre tout son temps de façon à être certaine que sa décision serait la bonne.

OceanofPDF.com

9.

Au cours des trois jours qui suivirent leur arrivée sur l'île, Coburn se montra totalement fidèle à l'engagement qu'il avait pris : pas une seule fois, il n'eut à l'égard de Diana le moindre geste ambigu ou déplacé.

Il se conduisait envers elle comme l'aurait fait un ami très proche, avec un mélange de camaraderie et de détachement qui avait le don de la rassurer et de la mettre à l'aise. Elle put ainsi profiter pleinement de ces vacances improvisées.

Ils passèrent une bonne partie de leurs journées à explorer l'île et ses alentours, tant à pied qu'en bateau ou à la nage. Lorsqu'ils rentraient à la villa, Lucie leur préparait de délicieux repas créoles. Le reste du temps, Diana lisait ou dessinait tandis que Coburn travaillait dans le bureau d'Arthur Kent.

Elle aurait très bien pu se laisser complètement aller aux plaisirs simples de cet endroit paradisiaque mais, curieusement, ces jours de détente se révélèrent propices à la réflexion. Elle ne tarda pas à parvenir à une conclusion qui lui paraissait aussi évidente qu'inquiétante.

Si elle repoussait Coburn et refusait de leur laisser une dernière chance, elle le regretterait jusqu'à la fin de son existence. A contrario, si elle décidait de revenir vers lui et qu'il trahissait sa confiance, elle ne s'en remettrait probablement jamais.

Son seul espoir était qu'ils parviennent effectivement à renouer le lien qui s'était brisé entre eux, qu'ils retrouvent les sentiments qui prévalaient aux premiers temps de leur union. C'était un pari terriblement périlleux mais elle n'avait pas d'autre choix que de courir ce risque.

Ce matin-là, en se levant, elle décida donc de faire part de ses réflexions à Coburn, mais il ne la rejoignit pas pour le petit déjeuner et demeura

enfermé dans son bureau pendant la majeure partie de la journée.

Lorsqu'il en émergea enfin, il arborait de nouveau l'expression lointaine et préoccupée qu'elle avait déjà remarquée à plusieurs reprises au cours de ces derniers jours.

— J'ai bien cru que tu ne sortirais jamais de ton antre, lui dit-elle.

— Je suis ravi de voir que je t'ai manqué, répondit-il en se forçant à sourire.

— Des problèmes ? lui demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Disons qu'il se passe pas mal de choses ces temps-ci. Mais je ne vais pas t'embêter avec ça. Que puis-je pour toi ?

— J'ai beaucoup réfléchi à notre situation au cours de ces derniers jours. J'ai pris une décision.

Il se figea et la regarda attentivement. Diana sentit les battements de son cœur s'accélérer dans sa poitrine.

— Je suis prête à donner une nouvelle chance à notre mariage, déclara-t-elle. Mais j'ai aussi décidé que ce serait la dernière. Si nous n'y arrivons pas, je partirai de nouveau mais cette fois, ce sera pour de bon.

— Je suis d'accord, déclara Coburn sans hésiter.

Il esquaissa un pas dans sa direction mais elle l'arrêta d'un geste.

— Ce n'est pas tout, ajouta-t-elle gravement. Je veux que les choses soient parfaitement claires entre nous : quoi qu'il arrive, je ne renoncerai pas à mon travail. C'est une partie trop importante de mon existence pour que je tire un trait dessus.

— Je comprends, dit Coburn. Mais il faut me jurer que tu ne laisseras plus ta vie professionnelle cannibaliser notre vie commune.

— Je te promets de rester vigilante, répondit-elle prudemment. Je sais que c'est un sujet sensible pour toi.

Ils se contemplèrent quelques instants en silence, conscients tous deux de la solennité de ce moment.

— Alors ? s'exclama enfin Diana avec un enthousiasme un peu forcé. Est-ce que tu vas te décider à m'embrasser, oui ou non ?

Ces mots suffirent à dissiper la tension et Coburn éclata de rire. S'avancant vers elle, il la prit dans ses bras. Dès que ses lèvres rencontrèrent les siennes, Diana sentit un flot de tendresse et de désir la submerger.

Comment avait-elle pu se passer durant si longtemps de lui ? se demanda-t-elle en lui rendant son baiser avec une passion décuplée par la frustration qu'avait fait naître en elle leur chaste cohabitation de ces derniers jours.

Elle avait brusquement l'impression de renaître, de renouer avec une partie d'elle-même qu'elle avait perdue durant tous ces mois. Malgré leurs différends et leurs incompréhensions, Coburn demeurait l'homme de sa vie.

Et tandis que leurs langues s'enlaçaient de façon terriblement érotique, son corps tout entier s'enflamma. Le désir qu'elle ressentait à cet instant-là était absolu. Elle voulait s'offrir à lui, le sentir pénétrer au plus profond d'elle-même jusqu'à ce que tout disparaisse, ne laissant place qu'à l'ultime plaisir qu'ils savaient si bien se donner l'un à l'autre.

Mais au lieu de cela, Coburn s'arracha à leur étreinte et recula d'un pas. La déception qui la submergea alors n'avait d'égal que le désir qu'elle avait de lui.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-elle.

Coburn étouffa un juron.

— J'ai bien peur que notre timing soit désastreux, une fois de plus, lui dit-il avec un mélange d'humour et de frustration. J'aurais bien aimé que nous puissions célébrer dignement nos retrouvailles, mais Arthur m'a appelé un peu plus tôt dans l'après-midi pour me prévenir qu'il viendrait dîner avec nous ce soir.

Coburn jeta un coup d'œil à sa montre et hocha la tête.

— Sa femme et lui devraient être là dans moins d'une heure.

— Ça nous laisse un peu de temps, remarqua Diana d'un ton presque suppliant.

— Pas assez, répondit Coburn. Cela fait trop longtemps que j'attends ce moment et je veux qu'il soit parfait. Je te promets que dès ce soir nous rattraperons le temps perdu.

Il y avait dans sa voix une promesse qui la fit frissonner de la tête aux pieds.

— J'espère que je pourrai tenir jusque-là, répondit-elle malicieusement.

Coburn éclata de rire et effleura ses lèvres d'un baiser très doux qui ne fit qu'accroître son trouble.

— Va te préparer avant que je renonce à mes grands principes.

Diana lui lança un regard enflammé.

— Ne te gêne surtout pas pour moi, lui dit-elle de sa voix la plus aguicheuse.

— File ! s'exclama-t-il en riant de plus belle.

* * *

Une demi-heure plus tard, après s'être douchée et avoir enfilé la plus belle robe qu'elle avait pu trouver dans son armoire, Diana rejoignit Coburn au salon. Lui aussi s'était changé, optant pour un pantalon de lin noir et une chemise d'un blanc immaculé.

La simplicité de sa tenue ne diminuait en rien le charme qui émanait de lui, bien au contraire. Diana ne pouvait s'arrêter de le dévorer du regard et de voir dans cette sobriété vestimentaire un des nombreux signes qui prouvaient qu'il avait bel et bien changé.

— Tu es magnifique, lui dit-il.

Elle ne put s'empêcher de rougir. C'était ridicule, bien sûr, mais la promesse que lui avait faite Coburn au sujet de leur soirée conférait à la situation un érotisme presque insoutenable.

— A quelle heure nos hôtes doivent-ils arriver ?

— Ils ne devraient pas tarder, je suppose.

Quelques instants plus tard, Lucie vint les prévenir que le bateau des Kent approchait. Comme Diana faisait mine de se diriger vers la porte, Coburn la retint par le bras.

— Tu oublies quelque chose, lui dit-il.

Elle lui jeta un regard interrogatif et il sortit de sa poche un anneau qu'il lui tendit. Stupéfaite, elle constata qu'il s'agissait de son alliance, celle qu'elle avait laissée sur la table basse, le jour où elle était partie de leur appartement, un an auparavant.

— Tu l'as gardée ? dit-elle étonnée.

— Il faut croire que j'espérais secrètement te voir revenir, répondit-il en souriant.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies pensé à l'emporter ! Tu étais vraiment si sûr que tu parviendrais à me convaincre ?

Coburn secoua la tête.

— Je m'étais promis que si je n'y arrivais pas je lancerais cette bague à la mer avant de rentrer à New York. Je savais que c'était notre dernière chance.

Une étrange émotion envahit Diana. Elle se demanda avec une pointe d'angoisse ce qui se serait passé dans ce cas. Il lui sembla alors voir défiler devant ses yeux les images de la vie d'une femme qui lui ressemblait à s'y méprendre.

Serait-elle rentrée à New York ou repartie en mission humanitaire ? Comment auraient-ils partagé la garde de leur enfant ? Aurait-elle fini par retomber amoureuse ? Un frisson la saisit et elle songea qu'elle avait fait le bon choix.

Main dans la main, ils sortirent pour aller accueillir leurs invités dont le bateau venait tout juste d'accoster. Ils virent descendre un couple vêtu de façon élégante et décontractée.

Ils rayonnaient de bonheur et leur joie de vivre était si communicative qu'elle déteignait visiblement sur les deux têtes blondes qui les accompagnaient.

— Bienvenue chez toi, Arthur ! s'exclama Coburn en serrant chaleureusement la main de ce dernier. Merci encore pour la maison, c'est un endroit absolument fabuleux.

— Je suis d'accord, acquiesça son ami. Nous pensons d'ailleurs y venir plus souvent. Tu ne nous présentes pas à cette charmante personne ?

— Si, bien sûr. Claire, Arthur, je vous présente mon épouse, Diana Taylor Grant. Diana, voici Claire, Arthur et leurs enfants, Maciah qui est âgé de neuf ans et James qui a six ans...

— Sept ! s'exclama fièrement le petit garçon. Je viens juste de fêter mon anniversaire !

— Vraiment ? dit Coburn en lui ébouriffant affectueusement les cheveux. Dans ce cas, il va falloir que je te trouve un cadeau !

— Je suis enchantée de faire votre connaissance, déclara Diana.

En discutant, ils gagnèrent tous les six la maison devant laquelle les attendait Lucie. Celle-ci fit la bise à Arthur et à Claire auxquels elle vouait une évidente affection. Elle entraîna ensuite les deux enfants vers la cuisine en les bombardant de questions sur tout ce qu'ils avaient pu faire depuis leur dernier séjour dans l'île.

Les quatre adultes passèrent au salon où Coburn déboucha une bouteille de champagne. Diana se contenta quant à elle d'un verre d'orangeade, ce qui n'échappa pas à leurs hôtes. Par politesse, ils se gardèrent bien de faire la moindre allusion.

— Papa ! s'exclamèrent soudain les deux enfants qui déboulaient en courant dans le salon. Lucie a dit que Coburn avait joué dans une équipe de football américain professionnelle ! C'est vrai ?

— Vous n'avez qu'à lui poser la question, répondit Arthur en riant.

— C'est vrai, répondit Coburn. J'ai joué pendant deux ans avec les Giants, en sortant de l'université. Mais, au risque de vous décevoir, je passais beaucoup plus de temps sur le banc de touche que sur le terrain !

Cette précision ne suffit pas à saper l'admiration que lui vouaient les deux enfants.

— Tu peux nous apprendre des trucs de footballeur ? lui demanda James.

— Vous avez apporté un ballon ?

— Oui !

— Tu n'es pas obligé, tu sais, intervint Claire.

— Je ne renoncerais pour rien au monde à une occasion de former de futurs champions, lui assura Coburn.

Les garçons poussèrent un hurlement de joie avant de partir chercher leur ballon. Quelques minutes plus tard, ils rejoignirent la pelouse où Coburn entreprit de leur enseigner quelques-uns de ses trucs.

Diana et les Kent s'étaient installés dans la véranda pour les observer.

— Coburn a vraiment un bon feeling avec les enfants, remarqua Claire. Il ferait un père formidable.

Diana lui jeta un coup d'œil étonné. C'était la première fois qu'elle entendait quelqu'un dire cela de son mari. Mais alors qu'elle se faisait cette réflexion, elle s'aperçut que Coburn et elle avaient toujours été entourés de gens qui n'avaient pas d'enfants.

— C'est parce qu'il leur ressemble qu'il les comprend si bien, se moqua gentiment Arthur.

Diana éclata de rire.

— Je crois que c'est la meilleure définition de Coburn que j'aie jamais entendue, déclara-t-elle.

Et pour cause, c'était ce qui l'avait immédiatement séduite, chez lui : il avait su conserver intacts l'enthousiasme et l'intrépidité de l'enfance. Coburn n'avait peur de rien, il ne reculait devant aucun défi et sa joie de vivre était extrêmement communicative.

En réfléchissant à ce que venaient de lui dire leurs hôtes, elle ne pouvait qu'être d'accord avec eux : Coburn ferait certainement un excellent père.

Avec lui, chaque instant serait une prodigieuse aventure.

Cette perspective l'emplit d'une joie profonde qu'elle sentit rayonner doucement en elle.

* * *

— Ils sont infatigables, déclara Coburn en rejoignant les adultes.

Ils venaient de mettre un terme à leur partie de football et Lucie avait emmené les enfants dans la cuisine pour les faire manger avant de les mettre au lit.

— Tu n'imagines pas à quel point, approuva Arthur en lui tendant sa coupe de champagne. Ils m'épuisent !

— Au moins, avec eux, tu n'as pas besoin d'aller faire de la gym tous les matins.

— Tu t'astreins toujours au même entraînement drastique ? s'enquit Arthur, curieux.

Lorsque Coburn et Diana avaient commencé à sortir ensemble, elle avait été stupéfaite par la rigueur de la préparation physique à laquelle il se soumettait. Non seulement il fréquentait chaque jour la salle de sport de son entreprise mais, de plus, il courait deux fois par semaine et faisait régulièrement de la natation et de l'escalade en salle.

— J'ai dû lever le pied, malheureusement, soupira Coburn. Mon travail me prend beaucoup trop de temps.

— Je connais ça, dit Arthur en riant.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! s'exclama Claire. Si je le laissais faire, il passerait ses nuits au siège de son entreprise.

— Je compatis, répondit Coburn. Ma femme est pareille.

— Vous travaillez ? demanda Claire, curieuse.

— Je suis chirurgienne, dit Diana.

— Ça alors ! C'est incroyable... Je suis sûre que vous êtes une chirurgienne exceptionnelle !

Diana se força à sourire. Ce genre de remarque ne la surprenait plus. Pourtant, si un homme lui avait posé la question, cela ne lui aurait probablement valu qu'un petit hochement de tête approbateur.

Dans leur milieu bourgeois, rares étaient les femmes qui travaillaient. Elles s'occupaient de leurs maisons, de leurs enfants, jouaient au bridge et

au tennis. Les plus actives rejoignaient une association d'historiennes amateurs ou une œuvre caritative quelconque.

Les femmes qui travaillaient apparaissaient vulgaires ou, tout du moins, excentriques.

— Diana est trop modeste pour l'avouer, intervint Coburn. Mais c'est une chirurgienne brillante. Je suis très fier d'elle.

Elle lui jeta un coup d'œil en coin, s'attendant à déceler un brin d'ironie dans son regard, mais il paraissait parfaitement sincère.

— Ravissante et intelligente, commenta Arthur d'un air approuvateur. Tu ne la mérites vraiment pas, Cob !

— C'est ce que je ne cesse de me répéter, murmura Coburn.

En avisant le regard passionné qu'il posait sur elle en cet instant, elle se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Je suis désolée de vous interrompre, intervint alors Lucie en passant la tête par l'embrasement de la porte, mais le dîner est prêt. Les enfants sont au lit, si vous voulez aller leur dire bonsoir.

— Nous n'en avons pas pour longtemps, s'excusèrent Claire et Arthur.

— Prenez tout votre temps, répondit Coburn.

Diana et lui gagnèrent la salle à manger. Mais alors qu'elle faisait mine d'aller s'asseoir, il l'attrapa par le poignet et l'attira vers lui pour l'embrasser. Prise de court, elle lui rendit néanmoins son baiser avec fougue. Cette étreinte réveilla le désir lancinant qu'elle ressentait pour lui, le transformant en un besoin vital.

— J'avais très envie de faire ça depuis tout à l'heure, murmura-t-il contre ses lèvres.

Sans un mot, elle prit sa main et la guida sous sa jupe. Un sourire carnassier se dessina sur les lèvres de Coburn. Elle sentit ses doigts se glisser sous l'élastique de sa culotte et effleurer les courbes de son sexe. Un gémissement lui échappa et elle se raccrocha d'une main à l'épaule de Coburn de peur que ses jambes ne se dérobent.

Du bout de l'index il effleura son entrejambe, la faisant frémir instantanément. Encouragé par cette réaction, il laissa son doigt glisser entre les lèvres de son sexe, et elle posa le front contre sa poitrine. Les caresses de Coburn se faisaient plus audacieuses et elle commençait à perdre pied.

Un désir brûlant prenait le contrôle total de son corps, lui faisant oublier que leurs invités étaient juste à côté. Coburn la guida jusqu'à l'extase et le

cri de plaisir qu'elle poussa se perdit dans un nouveau baiser.

Haletante, tremblant de tous ses membres, elle demeura quelques instants appuyée contre lui, immobile.

— Ce n'est qu'un avant-goût de ce qui nous attend ce soir, lui promit Coburn.

Ils entendirent Arthur et Claire qui descendaient l'escalier en discutant. Diana arrangea rapidement ses vêtements. Il s'en était vraiment fallu de peu qu'ils soient surpris dans une situation compromettante.

Fort heureusement, le couple ne s'aperçut de rien et ils prirent place autour de la table. Il fallut quelques minutes à Diana pour se remettre de ses émotions et apprécier pleinement la qualité de la cuisine et celle de la conversation.

Les Kent n'étaient pas seulement des gens charmants : ils étaient aussi très cultivés et pleins d'esprit. Si Claire ne travaillait pas, elle peignait, et ses tableaux se vendaient apparemment très bien.

— Il faudra absolument que vous veniez chez nous, à New York, déclara son époux qui avait remarqué l'intérêt de Diana pour la peinture. Vous pourrez voir son atelier.

— Ils habitent une très jolie petite maison dans Greenwich Village, précisa Coburn. C'est exactement le genre d'endroit qu'il nous faudrait.

— Vous comptez déménager ? demanda Claire, curieuse.

— Nous n'en avons pas encore discuté mais je pense que ce serait une bonne idée, déclara Coburn. Diana et moi venons de prendre un nouveau départ. Il semblerait normal de le faire dans une nouvelle maison. Qu'en penses-tu ? ajouta-t-il à l'intention de Diana.

— Excellente idée, répondit-elle, agréablement surprise.

Coburn avait raison : une nouvelle maison serait un symbole fort du renouveau de leur mariage. Ce serait un lieu qu'ils pourraient imaginer ensemble, un projet commun qui leur permettrait de se retrouver et de préparer l'arrivée du bébé.

Ils discutèrent longuement du meilleur endroit où acheter une maison à New York et des avantages des différents quartiers de la ville. Mais peu de temps après que Lucie leur eut apporté le dessert, Maciah arriva en courant dans la pièce.

Visiblement paniqué, il se lança dans un monologue incohérent. Diana pensa tout d'abord qu'il avait fait un cauchemar, mais lorsqu'il parvint enfin à se calmer, elle comprit que la situation était beaucoup plus grave.

— James est blessé ! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda son père. Vous étiez au lit, non ?

Maciah secoua la tête de gauche à droite.

— Nous avons envie d'aller jouer. Mais je lui avais dit de ne pas s'approcher de la falaise...

Claire laissa échapper un cri d'angoisse.

— Il est tombé, reprit le petit garçon. Il y a plein de sang partout...

Instantanément, les réflexes professionnels de Diana prirent le relais.

— Appelez tout de suite l'hôpital, ordonna-t-elle à Claire. Dites-leur d'envoyer un hélicoptère. Maciah, ajouta-t-elle, emmène-nous là où se trouve ton frère, d'accord ?

Le petit garçon hocha la tête. Ils le suivirent en direction de la falaise qui surplombait une petite plage. En avisant la hauteur de cet à-pic, Diana comprit qu'un enfant de l'âge de James n'avait aucune chance de survivre à une telle chute.

Fort heureusement, il avait été arrêté par une corniche située à quelques mètres en contrebas, mais l'angle que formait sa jambe avec le reste de son corps prouvait qu'elle était cassée. Dans son malheur, il avait eu un peu de chance car il était inconscient et ne risquait donc pas de basculer par accident.

— Il nous faut de la lumière et une corde, déclara-t-elle.

— Je vais en chercher, répondit Coburn qui s'élança en direction de la maison.

Il revint quelques minutes plus tard avec ce qu'elle avait demandé.

— Coburn, fixe la corde à cet arbre, lui demanda-t-elle en désignant celui qui poussait le plus près du bord de la falaise. Je vais descendre.

— Mais nous ne savons même pas si cette corniche pourra supporter ton poids, objecta-t-il en commençant à arrimer la corde. J'ai l'habitude de l'escalade. Je vais descendre en premier et m'en assurer.

— Nous perdrons un temps précieux, dit-elle.

— Mais nous risquons de perdre deux vies, si tu tombes de la falaise. Tu es la seule qui puisse aider James.

— D'accord, soupira Diana, vaincue par ses arguments. Passe en premier.

Coburn s'exécuta. En alpiniste chevronné, il ne lui fallut que quelques secondes pour atteindre la corniche.

— C'est bon ! s'exclama-t-il. Elle est solide. On peut même y tenir à deux. Commence à descendre, je vais t'assurer.

— Comment va-t-il ? demanda Arthur qui paraissait être en état de choc.

— Il respire, répondit Coburn. Je suis sûr que tout ira bien. Diana, c'est quand tu veux !

Le cœur battant à tout rompre, elle s'approcha de la falaise et s'agenouilla au bord. Sujette au vertige, elle détestait l'escalade, mais tant qu'elle n'aurait pas vu James de près, elle ne pouvait prendre le risque de demander à Coburn de le remonter.

Se rappelant ses cours de gymnastique au lycée, elle s'agrippa à la corde avec les mains et les pieds et commença à se laisser glisser lentement vers le bas.

— C'est parfait, l'encouragea Coburn d'une voix rassurante. Tu y es presque. Encore un peu. Ne regarde pas en bas.

Elle sentit enfin les mains de son mari se refermer sur sa taille et il l'aida à prendre pied sur l'étroite saillie de pierre. Se forçant à ne pas regarder la plage en contrebas, elle se concentra sur James. Son visage était blanc comme un linge et le pantalon de son pyjama était imbibé de sang.

A genoux à son côté, elle chercha la blessure et comprit rapidement que l'artère fémorale était touchée. Si elle n'intervenait pas très rapidement, il risquait de se vider complètement de son sang.

— Ta ceinture ! demanda-t-elle à Coburn.

Il l'ôta sans discuter et elle en fit un garrot pour freiner l'hémorragie.

— Ta chemise, enchaîna-t-elle.

Il ne prit pas la peine de la déboutonner et arracha les boutons avant de la lui tendre. Diana improvisa une compresse. Alors qu'elle faisait pression sur la plaie, James ouvrit soudain les yeux, réveillé par la douleur. Un cri de terreur et de souffrance lui échappa.

— Du calme, lui dit Diana d'une voix à la fois douce et ferme. Tu es tombé et tu t'es fait très mal à la jambe. Mais je suis docteur. Je vais m'occuper de toi, d'accord ?

Le petit garçon hocha la tête et la panique qui se lisait dans ses yeux reflua légèrement.

— Surtout, il ne faut pas bouger, lui dit-elle. Est-ce que tu sais compter ?

Les larmes aux yeux, il hocha la tête.

— Montre-moi, l'encouragea-t-elle. Commence à compter.

— Un, deux, trois..., commença le petit garçon.

— Continue, lui demanda-t-elle. Je vais remettre ta jambe bien droit pour qu'elle se répare plus vite. Ça va faire un peu mal mais je ne veux pas que tu arrêtes de compter, d'accord ?

James hocha la tête sans cesser d'égrener les chiffres. Cette occupation l'aidait à tenir la douleur à l'écart. Diana prit une profonde inspiration et plaça les mains sur sa jambe. Sachant qu'il allait avoir très mal, elle s'efforça de faire vite.

Lorsqu'elle redressa sa jambe, il poussa un hurlement qui lui déchira le cœur. Mais, courageusement, il se remit aussitôt à compter.

— C'est bien, le félicita-t-elle. Tu es un vrai héros, James. Encore plus fort que Spiderman !

Un éclair de fierté passa dans les yeux du petit garçon.

— Appuie sur la compresse, demanda-t-elle à Coburn.

Il obéit immédiatement mais, pour la première fois de sa vie, elle lut dans son regard quelque chose qui ressemblait beaucoup à de la peur.

— Tout ira bien, le rassura-t-elle. Il va s'en sortir.

Elle arracha des bandes de tissu à la chemise de Coburn de façon à pouvoir maintenir la jambe de James, ce qui aiderait à le transporter. Commença alors l'interminable attente. Pendant qu'ils guettaient la venue des secours, elle parla à James sans s'arrêter, lui racontant toutes sortes de petites histoires qu'elle inventait à moitié.

Au bout de ce qui lui parut être une éternité, ils entendirent un ronronnement qui se rapprochait.

— Est-ce que tu es déjà monté dans un hélicoptère, James ? lui demanda Diana.

Le petit garçon secoua la tête.

— Tu vas voir, c'est génial. Tes amis seront trop jaloux lorsque tu leur raconteras !

L'appareil approchait et Diana fit signe au sauveteur qui se tenait au niveau de la porte arrière. Par gestes, elle lui indiqua qu'elle avait besoin d'une civière, et l'hélico se stabilisa juste au-dessus d'eux avant d'en faire descendre une.

— Aide-moi à le placer dessus, demanda Diana à Coburn.

Il lui jeta un regard inquiet.

— Prends les épaules, je m'occupe de ses jambes. Vas-y très doucement.

Il fit ce qu'elle lui demandait et ils installèrent précautionneusement James sur la civière. Elle déposa un baiser sur la joue du petit garçon.

— Tout ira bien, lui assura-t-elle. Tu as été très courageux. On se revoit très bientôt à New York, d'accord ?

— D'accord, répondit-il.

— Cette fois, on n'oubliera pas ton cadeau d'anniversaire, ajouta-t-elle.

La civière remonta lentement jusqu'à l'hélicoptère qui alla ensuite se poser près de la falaise pour qu'Arthur puisse monter à bord.

Ce n'est qu'à cet instant que Diana prit réellement conscience qu'elle se trouvait sur un minuscule bout de rocher surplombant le vide.

— Il ne nous reste plus qu'à remonter, lança-t-elle fébrilement.

— Ça, c'est ma partie, répondit Coburn en faisant une boucle sur la corde. Je vais passer le premier. Ensuite, tu n'auras qu'à mettre ton pied dans cet étrier et te tenir, je me chargerai de te remonter, d'accord ?

Elle hocha la tête. Quelques minutes plus tard, ils se retrouvèrent tous deux en sécurité au sommet de la falaise.

— Et dire que j'ai le vertige ! s'exclama-t-elle.

— Je sais, lança Coburn.

Croisant son regard, elle comprit à quel point il l'admirait.

— Est-ce que ça va ? lui demanda-t-il d'une voix très douce.

Elle lui décocha un sourire timide. L'adrénaline venait de retomber et elle se sentait totalement vidée, épuisée.

— Ce dont j'aurais besoin, c'est d'un bon verre, marmonna-t-elle. Mais bien sûr, c'est toujours dans ces moments-là qu'on s'aperçoit qu'on est enceinte...

Coburn éclata de rire et la prit par les épaules. Diana saisit la main de Maciah et tous trois revinrent vers la maison où Claire et Lucie les attendaient, folles d'inquiétude. La vue du sang qui maculait les vêtements de Diana ne contribua guère à les rassurer.

— Tout va bien, leur assura-t-elle aussitôt. James s'est cassé la jambe mais nous sommes parvenus à limiter l'hémorragie. Il est parti pour l'hôpital avec son père.

Quelque peu réconfortée, Claire décida néanmoins de se rendre directement auprès de son fils. Ils raccompagnèrent donc Maciah et sa mère jusqu'au bateau et prirent congé d'eux. Tandis que l'embarcation

s'éloignait, Coburn prit la main de Diana et la serra affectueusement dans la sienne.

— Tu as été une vraie héroïne, ce soir, déclara-t-il.

— Il ne faut pas exagérer, objecta-t-elle modestement. Je n'ai fait que mon travail.

— Sur une corniche, en pleine nuit, avec une chemise et une ceinture en guise de pansements, précisa-t-il.

Ils reprirent le chemin de la villa.

— Tu comprends maintenant pourquoi je ne veux pas renoncer à mon travail. Ce n'est pas uniquement une question d'indépendance...

— Je comprends, murmura-t-il. Jusque-là, lorsque je pensais à ton métier, je voyais surtout les contraintes qu'il faisait peser sur notre couple. Mais ce que tu fais est extraordinaire, Diana !

A ces mots, elle sentit grandir l'espoir qu'avaient semé en elle ces quelques jours passés auprès de Coburn. Ce soir, il avait touché du doigt la magie de son métier de chirurgienne. Chaque jour, chaque semaine, il lui était donné de sauver des vies, et c'était l'une des sensations les plus exaltantes qui existaient au monde.

Une autre était de sentir la tendresse, le respect et l'admiration qui émanaient en cet instant des yeux de son mari. De retour dans la maison, il l'entraîna directement jusqu'à sa chambre.

Là, il la guida vers la salle de bains où il dégrafa sa robe maculée de sang avant de la pousser doucement vers la douche. Elle ouvrit le robinet et laissa un flot d'eau brûlante se déverser sur elle. Coburn s'était déshabillé, lui aussi, et il la rejoignit.

Lorsqu'il posa les mains sur ses épaules et commença à la masser doucement, elle ferma les yeux et s'abandonna au bien-être qu'il lui procurait. Coburn connaissait parfaitement son corps et savait comment soulager la tension et la crispation qu'avait fait naître en elle leur récent sauvetage.

Ses doigts trouvaient d'instinct chaque contracture qu'il dénouait. Elle éprouva rapidement une douce sensation de chaleur qui se répandait dans tout son être, partant de ses épaules et parcourant l'ensemble de son corps.

Coburn se saisit ensuite du savon qu'il fit mousser avant de l'appliquer sur son dos. Il descendit jusqu'à ses reins, s'attarda sur ses fesses et poursuivit son chemin le long de ses jambes. Ses gestes étaient doux et

méthodiques, comme s'il tenait à couvrir chaque centimètre carré de sa peau.

Il la fit ensuite se retourner pour passer à l'autre partie de son corps. Tandis qu'il savonnait ses épaules, ses seins, son ventre puis ses cuisses, le bien-être céda la place à un trouble délicieux, l'esquisse d'un désir qui montait lentement en elle.

Il se savonna rapidement avant de se rincer avec elle. Il la repoussa doucement de façon qu'elle se retrouve adossée au mur de la douche et l'embrassa avec une tendresse telle qu'elle se sentit fondre intérieurement.

Le brasier de ce baiser langoureux mua cette tendresse en passion. Délaissant alors ses lèvres, il caressa l'un de ses seins, lui arrachant un petit gémissement sourd.

Il s'agenouilla ensuite face à elle pour atteindre la partie la plus intime de son anatomie. Soulevant l'une de ses cuisses qu'il posa sur son épaule, il plaqua la bouche contre son sexe qu'il effleura du bout de la langue.

Diana ferma les yeux et se laissa aller à son exploration toujours plus audacieuse. Le plaisir qu'il provoquait en elle était si intense que seule semblait exister en cet instant cette onde brûlante qui pulsait dans chacun de ses membres, gagnant en intensité à chaque seconde.

Elle submergeait tout : la peur qu'elle avait éprouvée sur la falaise, la fatigue qui s'était accumulée, la tension de ces derniers jours, ses incertitudes au sujet de leur couple...

Balayant tout cela, un bonheur suprême semblait l'envahir, un bonheur bien plus intense encore que le plaisir physique que lui procurait Coburn. C'était une sensation d'évidence, une sorte d'accomplissement, car tandis qu'elle s'abandonnait aux tendres soins de son mari, elle prenait conscience du fait qu'ils étaient véritablement faits l'un pour l'autre.

Par-delà leurs différends, leurs choix de vie, leurs envies ou leurs angoisses, ils s'appartenaient mutuellement. Aucune dispute n'avait pu changer cela. Leur séparation n'avait pas altéré ce lien et elle était convaincue que même leur divorce ne pourrait effacer ce qui les unissait.

Elle n'aurait su expliquer cette soudaine conviction, mais elle semblait décupler le plaisir que Coburn lui procurait. Plongeant les mains dans ses cheveux, elle se cambra pour mieux s'offrir à lui et se laissa guider inexorablement jusqu'à un orgasme si intense qu'il manqua la faire défaillir.

Avant même qu'elle ait pu se remettre de ses émotions, Coburn se redressa et la souleva entre ses bras comme si elle ne pesait pas plus lourd

qu'une plume. Quittant la salle de bains, il l'emporta jusqu'à la chambre à coucher et l'étendit sur le lit.

Il s'allongea auprès d'elle et l'embrassa de nouveau. Elle pouvait sentir l'intensité du désir qu'il éprouvait pour elle, et cette certitude suffit à faire renaître sa propre envie. S'arrachant à ses lèvres, elle descendit le long de son corps pour lui rendre les caresses qu'il venait de lui prodiguer.

Coburn gémit et ses doigts se crispèrent sur le dessus-de-lit tandis qu'elle le guidait entre ses lèvres. Le goût de sa peau accentua encore son trouble. Elle commença à le flatter de la langue et des doigts, le sentant frémir à chaque caresse. Ce tremblement se propageait en lui et ses hanches ondulaient en rythme.

En cet instant, elle semblait le posséder corps et âme. C'était pour elle le plus puissant des aphrodisiaques, une sorte d'impression de toute-puissance.

— Arrête, Diana, la supplia-t-il enfin. Je ne pourrai plus tenir très longtemps...

Elle conclut par une dernière caresse du bout de la langue avant de le laisser recouvrer un semblant de self-control. Lorsqu'elle vit renaître le désir ardent dans ses yeux, elle se plaça au-dessus de lui, le guidant en elle.

Elle le laissa pénétrer jusqu'à la garde, l'enserrant de toute part. Fermant les yeux, elle se concentra sur cette sensation magique et fit abstraction de tout le reste. Lentement, très lentement, elle commença à onduler du bassin, utilisant son corps tout entier pour le guider vers le plaisir.

Il se redressa alors pour la prendre dans ses bras et se serra contre elle comme s'il voulait sentir son corps tout entier se presser contre le sien. Jamais elle ne s'était sentie si proche de lui. Elle avait l'impression qu'ils ne formaient plus qu'un seul être, unis par cette joie primale qui montait inexorablement.

Leurs bouches se rejoignirent enfin, parachevant cette union. Leurs mouvements se faisaient plus précipités, plus urgents à mesure qu'approchait le point de non-retour. Emportée par un véritable maelström de sensations vertigineuses, Diana n'était plus que désir.

Comme elle parvenait aux ultimes limites de sa résistance, ils furent brusquement balayés par une lame de fond qui les emporta tous deux. Elle semblait ne jamais devoir s'arrêter, les conduisant au-delà de tout ce qu'ils avaient connu auparavant.

Diana avait l'impression que son corps et son esprit se disloquaient sous l'effet de cette extase. Cela dépassait tout ce qu'elle avait pu connaître jusqu'alors, tout ce qu'elle avait même cru possible. C'était une communion pure et parfaite avec cet homme qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer et qu'elle aimerait probablement à jamais.

En retombant sur le matelas, le souffle court et le cœur battant à tout rompre, elle sentit monter en elle une immense allégresse.

— C'était extraordinaire, dit-elle d'une voix à laquelle le plaisir conférait une étrange sonorité.

Coburn se redressa sur un coude pour la regarder droit dans les yeux. Dans son regard, elle distingua une expression qui ne lui était pas familière. Ce n'était ni de la tendresse, ni de l'admiration, ni même du désir. C'était tout cela à la fois et bien plus encore. Quelque chose qui la toucha en plein cœur et la transperça de part en part.

— Je t'aime, Diana, lui dit-il d'une voix saturée d'émotion à peine contenue. Je ne veux plus jamais que tu partes. Nous sommes faits l'un pour l'autre.

— Je sais, murmura-t-elle. Je l'ai senti moi aussi.

— Rentre avec moi à New York, lui demanda-t-il. Là, nous réapprendrons à vivre ensemble en attendant l'arrivée de cet enfant, ajouta-t-il en posant doucement la main sur le ventre de Diana.

Elle comprit que Coburn avait raison. La tentation était grande de prolonger leur séjour sur cette île paradisiaque, mais il était temps pour eux de retrouver la réalité, de se confronter au monde réel.

Comment aurait-elle pu refuser de le faire alors qu'elle éprouvait encore jusque dans sa chair l'intime conviction que tous deux ne faisaient qu'un ?

— D'accord, lui répondit-elle d'un ton presque solennel. Rentrons à la maison.

10.

Diana avait toujours adoré New York en automne.

Elle aimait les longues promenades à Central Park, lorsque les feuilles des arbres viraient à l'or et au rouge. Elle aimait la façon dont la ville se parait à l'approche de Halloween. Elle aimait aussi le vent frais qui soufflait parfois dans les rues en forme de canyon, lui donnant des envies de bagel et de chocolat chaud.

La bonne humeur que lui inspirait invariablement sa saison préférée se doublait cette année-là d'un bonheur plus profond encore. Depuis que Coburn et elle étaient rentrés à Manhattan, une semaine auparavant, le pari qu'ils avaient fait semblait porter ses fruits.

Jamais ils n'avaient été aussi proches. Peut-être était-ce parce qu'ils mettaient désormais en pratique la leçon qu'ils avaient apprise durant leur séjour aux Caraïbes. Ils parlaient beaucoup plus qu'avant et bien plus librement.

Ils avaient d'ailleurs eu maintes occasions de le faire lorsqu'ils s'étaient mis en quête d'une nouvelle maison. Cette recherche avait monopolisé une bonne partie de leur temps jusqu'à ce que Diana tombe sur la perle rare : une petite maison à Chelsea qui possédait un jardin minuscule mais charmant.

C'était l'endroit idéal pour élever un enfant tout en vivant au cœur même de New York, non loin du siège de Grant Automotive et des hôpitaux pour lesquels elle était susceptible de travailler.

Elle était résolue à retrouver très rapidement du travail, c'était vital pour son équilibre. Comme elle l'avait expliqué à Coburn, la médecine faisait véritablement partie d'elle. Elle en avait eu l'éclatante confirmation

lorsqu'elle avait porté secours à James, sur la falaise : elle était née pour cela et l'ambiance survoltée de l'hôpital lui manquait cruellement.

Elle en venait presque à regretter les coups de téléphone au beau milieu de la nuit qui rendaient Coburn fou. Mais ce n'était que partie remise. Dès que possible, elle se mettrait à la recherche d'un nouvel emploi.

En attendant, elle s'occupait de décorer leur nouveau foyer en s'efforçant de créer un environnement qui plairait autant à Coburn qu'à elle-même. Cela aussi, c'était nouveau. Lorsqu'elle était venue habiter chez lui, la première fois, elle s'était coulée dans son univers, renonçant à lui imposer ses goûts.

Rétrospectivement, elle comprenait que si elle s'était conformée aux siens c'était parce qu'elle avait eu peur de le décevoir, peur de le perdre. Elle ne s'expliquait pas vraiment comment elle avait pu se montrer si timorée sur le plan émotionnel, elle qui faisait preuve d'une telle audace dans sa vie professionnelle.

Peut-être ressemblait-elle plus à sa mère qu'elle ne voulait bien se l'avouer. Mais elle était décidée à ne plus laisser ses angoisses lui dicter ses actions. Elle était persuadée que c'était pour cette raison qu'elle avait fini par craquer et prendre la fuite, un an auparavant.

— Diana ?

Une voix vaguement familière la tira de sa rêverie et elle s'arracha à la contemplation de la vitrine qu'elle regardait sans la voir depuis plusieurs minutes. Avisant la personne qui venait de sortir de la boutique d'antiquités devant laquelle elle se trouvait, elle ne put réprimer un petit cri d'étonnement.

— Docteur Moritz !

— Vous pouvez m'appeler Frank, lui dit-il. Quelle surprise de vous trouver ici. Je croyais que vous vous étiez envolée pour l'Afrique !

— C'est le cas, mais j'ai malheureusement dû renoncer à poursuivre la mission.

— Vraiment ? Pourquoi n'avez-vous pas déposé une candidature pour le poste qui s'ouvre dans mon service ? J'ai été très surpris de ne pas voir votre nom sur la liste des candidats.

— Pour être tout à fait honnête, je n'avais pas envie de me lancer dans l'une de ces petites guéguerres internes que se livrent les médecins de l'hôpital chaque fois qu'un poste se libère.

Un sourire chaleureux se dessina sur les lèvres du chirurgien.

— C'est tout à votre honneur, déclara-t-il. Cette ambiance est parfois délétère, j'en conviens. Mais en l'occurrence, vous n'avez pas à vous inquiéter de cela. Aucun des autres candidats ne possède le profil requis, selon moi. Si ce travail vous intéresse toujours, il est à vous.

A ces mots, elle sentit monter en elle un mélange de joie et de fierté. Frank Moritz était incontestablement le meilleur chirurgien pédiatrique des Etats-Unis et peut-être même du monde. Et parmi tous les médecins qui se disputaient le privilège de le seconder, c'était elle qu'il avait choisie.

— Alors ? lui demanda-t-il en souriant. Qu'en dites-vous ?

Elle hésita quelques instants avant de lui répondre. Car si Coburn avait accepté l'idée qu'elle puisse retourner travailler, il lui avait clairement fait comprendre qu'il comptait sur elle pour être plus présente qu'autrefois, tant pour lui que pour leur enfant.

Il allait de soi que le poste que venait de lui proposer Moritz exigerait d'elle un engagement total. Celui qui l'accepterait devrait se dévouer corps et âme à son travail et se rendre disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre en cas de besoin.

Diana ne se faisait aucune illusion : si elle donnait son accord, Coburn considérerait certainement qu'elle avait trahi leur pacte, et elle ne pourrait lui donner complètement tort.

— J'ai besoin d'un peu de temps pour réfléchir, répondit-elle enfin, déchirée entre l'envie d'accepter sans attendre et la promesse qu'elle avait faite à Coburn.

Frank Moritz leva un sourcil étonné. De toute évidence, il s'était attendu à ce qu'elle accepte sans hésiter.

— Vous, au moins, vous savez vous faire désirer, commenta-t-il d'un ton mi-amusé, mi-réprobateur. Je ne vais malheureusement pas pouvoir faire patienter le comité de direction éternellement, ajouta-t-il. Vous avez jusqu'à la fin du mois pour vous décider. Ensuite, je serai obligé de prendre l'un des autres candidats.

— Je vous promets d'y réfléchir, dit-elle.

— J'espère bien ! Mais je vais devoir vous laisser, à présent. Je suis déjà très en retard. En tout cas, je suis ravi de vous avoir croisée. J'espère que vous prendrez la bonne décision.

Sur ce, il la salua d'un petit signe de la tête et s'éloigna à grands pas. Tout en le suivant des yeux, Diana se prit à songer que cette rencontre était

probablement un signe du destin. Mais son instinct lui soufflait aussi que Coburn ne verrait probablement pas les choses de la même façon.

* * *

Ce soir-là, ils avaient invité Harrison et Frankie à dîner. Diana avait décidé de faire la cuisine elle-même. Elle était en pleine préparation quand Coburn rentra du bureau. Il lui suffit d'un coup d'œil pour comprendre que la journée ne s'était pas aussi bien passée que prévu.

Abandonnant la tarte qu'elle était en train de décorer de quartiers de pomme et de poire, elle traversa la pièce pour aller embrasser son époux. L'intensité avec laquelle il lui rendit son baiser lui confirma qu'il avait grand besoin de se changer les idées.

— Ça ne va pas ? lui demanda-t-elle d'un ton empli de sollicitude.

— Ce n'est rien, répondit-il en se forçant à lui sourire. Je suis juste un peu sous pression, en ce moment. Ne t'en fais pas pour moi... Parle-moi plutôt de ta journée.

Diana hésita à lui raconter sa rencontre avec Moritz. Mais elle estima que le moment était mal choisi pour cela. Coburn paraissait déjà suffisamment préoccupé comme cela sans qu'il fût besoin d'en rajouter.

— Très bien, éluda-t-elle. Je suis allée me promener à Central Park avant d'aller chiner du côté d'East Village. Mais va plutôt te changer, nos invités ne devraient plus tarder.

Harrison et Frankie sonnèrent à la porte quelques minutes plus tard. Diana venait tout juste d'enfourner sa tarte et alla leur ouvrir.

Elle connaissait déjà bien Harrison. En revanche, elle n'avait croisé que très rarement Francesca, sa fiancée, qui se trouvait être l'assistante de Coburn.

Elle découvrit rapidement que Frankie, ainsi qu'elle se faisait appeler, était quelqu'un qui n'avait pas sa langue dans sa poche. Elle était aussi franche que directe et dotée d'un solide sens de l'humour.

Diana remarqua également que Harrison paraissait éperdument amoureux d'elle. Ces sentiments semblaient avoir sur lui un effet des plus salubre : jamais elle ne l'avait vu aussi enjoué et détendu.

Diana avait toujours pensé que Harrison était beaucoup trop sérieux. Il semblait ne jamais penser qu'à son travail et aux obligations qu'il avait vis-à-vis de sa famille et de ses employés.

Mais l'homme qu'elle avait devant les yeux ce soir-là était comme transfiguré. Il se montrait plein de verve et de gaieté, les régaland d'anecdotes truculentes sur le petit monde de la politique qu'il était en train de découvrir.

Sa campagne s'annonçait assez prometteuse et nombre de commentateurs estimaient qu'il avait de réelles chances d'emporter les primaires. Le fait qu'il ne soit pas un professionnel de la politique était plutôt bien perçu par les électeurs.

Evidemment, la route serait encore longue avant la convention nationale du parti qui officialiserait le choix du candidat démocrate, mais Harrison avait bon espoir.

Au cours du dîner, Diana put également constater que Coburn ne lui avait pas menti : les deux frères s'étaient effectivement rapprochés au cours de ces derniers mois. Même si leur complicité retrouvée avait encore quelque chose d'un peu maladroit, elle faisait plaisir à voir.

Lorsque Coburn annonça à leurs invités que Diana attendait un enfant, Harrison les félicita chaleureusement. L'enthousiasme que paraissait lui inspirer la nouvelle semblait sincère et il ne fit pas la moindre allusion au fait que le couple sortait tout juste d'une longue séparation.

Après le repas, Coburn et Harrison s'installèrent sur la terrasse pour discuter affaires tandis que Francesca et Diana se préparaient une tisane dans la cuisine.

— Je suis si heureuse pour vous, déclara Frankie avec sa franchise habituelle. Coburn était si malheureux lorsque vous vous êtes séparés ! Je ne l'avais jamais vu comme cela, lui assura-t-elle. Il paraissait n'avoir plus goût à rien...

— Ce n'est pas l'impression que cela donnait dans les journaux, remarqua Diana.

Frankie lui jeta un regard amusé.

— Il ne faut pas croire tout ce qui est écrit dans la presse à scandale, dit-elle avec un sourire malicieux. J'en ai eu maintes fois la confirmation depuis que je sors avec Harrison.

Diana laissa échapper un soupir dubitatif.

— N'oubliez pas que je suis l'assistante de Coburn, insista Frankie. Je suis bien placée pour savoir ce qu'il fait de son temps. Je peux vous jurer que toutes les liaisons qu'on a pu lui prêter depuis votre séparation sont de pures affabulations.

Diana sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Même si c'était elle qui avait pris l'initiative de leur rupture, elle n'avait pu réprimer complètement la jalousie et la déception que lui avaient inspirées ces articles.

— On ne peut pas en vouloir aux journalistes, ajouta Frankie en haussant les épaules. Lorsqu'on a appris votre départ, des tas de filles se sont dit que c'était le moment idéal pour mettre le grappin sur Coburn. Toutes rêvaient d'être celle qui lui ferait oublier ses malheurs et deviendrait la nouvelle Mme Grant. Il s'est littéralement fait harceler, mais je savais qu'elles perdaient leur temps. Coburn n'a jamais eu d'yeux que pour vous.

Diana ne chercha même pas à réprimer le sourire béat qui lui venait aux lèvres.

En dépit de tout ce qui s'était passé au cours de ces dernières semaines, elle n'avait pu se départir complètement d'un doute lancinant. Elle était désormais convaincue que si Coburn avait fait tout son possible pour les réunir ce n'était pas uniquement parce qu'elle attendait un enfant.

— Merci, Frankie, murmura-t-elle d'une voix légèrement étranglée par l'émotion.

— Il n'y a pas de quoi. En tout cas, votre réconciliation tombe vraiment à point nommé !

Diana lui jeta un coup d'œil interrogatif et Frankie haussa les épaules.

— Sans vous, je ne sais pas comment Coburn aurait supporté la pression que le conseil d'administration fait peser sur lui au sujet de ce rappel...

Le visage de Diana devait trahir son incompréhension car Frankie s'interrompit et la considéra avec étonnement.

— Il ne vous en a pas parlé ? demanda-t-elle.

Diana secoua la tête. Frankie fronça les sourcils.

— C'est bizarre, dit-elle.

— De quoi s'agit-il, exactement ?

— De l'un des plus gros scandales auxquels l'entreprise ait jamais été mêlée, répondit Frankie. Mais il vaut sans doute mieux que ce soit Coburn qui vous en parle. Après tout, c'est lui qui se trouve en première ligne...

Elles furent interrompues par l'arrivée des deux frères Grant qui venaient de quitter la terrasse pour les rejoindre. Harrison leur annonça alors qu'il avait un meeting le lendemain à l'autre bout du pays et qu'il préférerait ne pas rentrer trop tard. Frankie et lui prirent congé et tous se promirent de se revoir très vite.

Lorsque Coburn eut refermé la porte derrière eux, Diana put enfin lui poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis plusieurs minutes.

— Pourquoi ne m’as-tu rien dit ?

Coburn lui lança un regard perplexe.

— Rien dit ? répéta-t-il. A quel sujet ?

— Au sujet de ce rappel dont Frankie m’a parlé...

Le sourire de son mari disparut brusquement, remplacé par une moue qu’elle reconnut aussitôt. C’était celle qu’elle n’avait surprise que trop souvent sur son visage depuis qu’ils étaient rentrés des Caraïbes.

— Je ne voyais pas de raison de t’embêter avec cela, soupira-t-il.

— Je te rappelle que nous nous sommes promis d’être honnête l’un envers l’autre. Je vois bien que ce sujet t’obsède depuis un certain temps...

— C’est le moins que l’on puisse dire, murmura Coburn.

— Alors pourquoi me l’as-tu caché ?

Il passa nerveusement la main dans ses cheveux.

— Je ne sais pas, Diana, reconnut-il. Peut-être parce que je n’avais pas envie de gâcher notre bonheur retrouvé.

— Tu aurais dû m’en parler.

— C’est vrai ! s’exclama-t-il en levant les mains en signe de reddition. J’aurais dû le faire. Je suis désolé.

Il paraissait sincère.

— Est-ce que c’est grave ? lui demanda-t-elle, d’une voix plus calme.

— Que t’a dit Frankie ?

— Elle n’a pas eu le temps de me dire grand-chose.

Coburn se dirigea vers la cuisine et elle lui emboîta le pas. Là, il lui resservit une tisane et se prépara un café.

— J’ai appris la nouvelle pendant que nous étions sur l’île. Le lendemain de notre arrivée, on m’a signalé que plusieurs accidents avaient eu lieu au cours des derniers mois. Tous semblaient avoir été causés par un dysfonctionnement du système ABS présent sur certains de nos modèles.

— Est-ce qu’il y a eu des victimes ? s’enquit Diana.

— Dans la plupart des cas, ce ne sont que des incidents mineurs. C’est pour cette raison que l’information n’est pas immédiatement remontée jusqu’à nous. Mais il y a une semaine, cinq personnes sont mortes et tout s’est accéléré...

— Mon Dieu...

— Nous avons commencé par rappeler toutes les voitures de cette série, poursuivit Coburn d'une voix sourde. Mais le bureau d'études a rapidement mis en évidence le fait que le problème touchait un nombre bien plus important de véhicules.

— Combien ?

— Plusieurs millions. Ce pourrait être l'un des rappels les plus importants de l'histoire de l'automobile.

Diana le dévisagea d'un air incrédule.

— Mais comment as-tu pu me cacher une chose pareille ? balbutia-t-elle.

— Qu'aurais-tu pu y faire ?

— Te soutenir, répondit-elle sans hésiter. Etre là pour toi...

— Tu étais là, dit-il avec un pâle sourire. C'est tout ce qui compte.

Touchée par cette réponse, elle se rapprocha de lui et le serra contre son cœur.

— J'ai passé la majeure partie de cette semaine à préparer ce rappel qui doit s'étaler sur plus de six mois, expliqua-t-il. Crois-moi, c'est l'une des choses les plus déprimantes que j'aie jamais eu à faire. La presse et les associations de consommateurs exigent que des têtes tombent. Au sein de l'entreprise, tout le monde cherche à se couvrir, ce qui est compréhensible. Du coup, c'est à moi que revient le privilège de désigner les responsables de ce fiasco.

— Je n'aimerais pas être à ta place, murmura Diana.

— Le plus rageant, dans tout ça, c'est que nous devons prendre tellement de précautions sur le plan de la communication que nous perdons un temps précieux. Si je m'écoutais, nous aurions déjà commencé à rappeler beaucoup plus de véhicules que nous ne l'avons fait jusqu'ici. Mais les gourous de la com estiment que cela aurait un effet désastreux sur notre image. Pendant ce temps, des gens risquent leur vie au volant de voitures qui ne sont pas fiables.

— Et qu'en pense le conseil d'administration ?

— Ils voudraient que nous fassions porter le chapeau à l'un de nos sous-traitants et je dois me battre pour que nous assumions cette erreur dont nous sommes les seuls véritables responsables.

— C'est tout à ton honneur.

— Il ne s'agit pas seulement de bonnes pratiques, reconnut Coburn. Je suis convaincu qu'en prenant nos responsabilités nous bénéficierons d'une

meilleure image aux yeux de nos clients. Malheureusement, mon opinion est très minoritaire.

Il secoua la tête d'un air accablé.

— Mais le pire, avoua-t-il, c'est de penser à ces gens qui sont morts par notre faute. Cette idée me hante jour et nuit...

— C'était un accident, protesta Diana. Vous n'avez pas voulu que cela se produise. Tu ne peux être tenu pour responsable de la moindre erreur technique. Tu n'étais même pas à la tête de l'entreprise lorsque celle-ci a été commise !

— C'est ce que m'a encore dit Harrison ce soir même, soupira-t-il. Rationnellement, je *sais* que vous avez raison. Mais cela ne change rien. C'est mon entreprise, ce sont mes ouvriers, mes voitures et mes clients. Et je ne peux pas ne pas me sentir concerné.

— C'est parfaitement normal, acquiesça-t-elle. Mais tu n'es pas responsable pour autant de ce qui s'est produit. En revanche, tu l'es de ce qui va se passer désormais. Je n'ai aucun doute sur le fait que tu seras à la hauteur, Cob. Tout ce que tu as à faire pour cela, c'est d'écouter ce que te dicte ton cœur. Ne te laisse pas faire par le conseil d'administration : impose ta vision des choses. De cette façon, tu n'auras aucun regret.

Coburn s'écarta légèrement d'elle pour la contempler attentivement.

— Tu as raison, Diana, lui dit-il d'une voix empreinte de gravité. J'aurais dû te parler de tout cela avant. J'avais besoin d'entendre des mots comme ceux-là.

Elle lui décocha un sourire complice.

— Il faut bien que cela serve à quelque chose d'être marié, répliqua-t-elle d'un ton amusé.

— Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, dit-il malicieusement. Je te rappelle que je suis allé jusqu'à te kidnapper pour t'en persuader.

Diana recouvra brusquement son sérieux.

— Pourquoi ? lui demanda-t-elle.

Il lui jeta un regard étonné.

— Pourquoi l'as-tu fait ? Est-ce à cause du bébé ?

— Non, répondit-il sans hésiter. L'existence de cet enfant m'a plus servi de prétexte qu'autre chose. J'ai compris que je ne pouvais pas te laisser partir le jour où nous nous sommes retrouvés pour signer les papiers du divorce. Mais je crois qu'au fond de moi je le savais bien avant cela...

— Mais je t'ai quitté. Tu aurais dû m'en vouloir.

— Oh, mais je t'en voulais ! s'exclama-t-il en riant. Je t'en voulais énormément ! J'ai même essayé de te détester. Mais je n'y suis pas arrivé. Je ne cessais de penser à toi.

Diana se rappela ce que lui avait dit Frankie au sujet de son célibat prolongé.

— Pourquoi ? lui demanda-t-elle de nouveau.

— N'est-ce pas évident ? répondit-il. Je t'aime, Diana. Je suis tombé amoureux de toi dès le soir où je t'ai rencontrée à cette soirée, et j'ai bien peur que cela dure encore très longtemps.

Eperdue de joie, Diana se serra contre lui pour lui offrir le plus doux, le plus passionné et le plus intense des baisers. Jamais encore elle ne s'était sentie aussi heureuse.

11.

— La secrétaire de Jack Nieman vient de m'envoyer un message, annonça Frankie en passant la tête par l'embrasure de la porte du bureau. Il devrait avoir entre dix et quinze minutes de retard.

Coburn dut faire un effort pour contenir la colère et la frustration qu'il sentait monter en lui. Le représentant du conseil d'administration cherchait sans doute à lui faire comprendre qu'il se savait en position de supériorité.

Coburn se força à se détendre. Cette sorte de tactique était monnaie courante dans le genre de négociations qui l'attendait. Il ne pouvait se permettre de se laisser intimider.

— Lorsqu'il sera là, fais-le attendre dix minutes dans la salle de réunions, répondit-il. Apporte-lui du café et dis-lui que tu es vraiment désolée mais que je suis très occupé pour le moment, d'accord ?

Un sourire complice se dessina sur les lèvres de Frankie.

— C'est compris, lui dit-elle. J'en profite pour te souhaiter bonne chance, Coburn.

— J'en aurai bien besoin.

Il s'apprêtait à annoncer à Nieman la décision qu'il avait prise la veille au soir, à la suite de sa discussion avec Diana. Elle lui avait conseillé d'écouter ce que lui dictait son cœur et c'était précisément ce qu'il comptait faire, que cela plaise ou non au conseil d'administration.

Si sa stratégie se révélait désastreuse, les membres du conseil exigeraient probablement sa démission et Coburn n'aurait d'autre choix que de la leur remettre. Mais au moins, il aurait sa conscience pour lui.

On frappa de nouveau à sa porte.

— Entrez, lança-t-il.

Il s'attendait à voir Frankie mais ce fut son frère qui pénétra dans son bureau. Comme à son habitude, Harrison était tiré à quatre épingles, mais Coburn n'était pas dupe : il discernait clairement la fatigue qui se lisait dans ses yeux.

— Comment s'est passé ce meeting ? lui demanda-t-il.

— Il apparaît de plus en plus évident qu'il n'y a que deux possibilités, répondit Harrison d'une voix lasse. Soit je suis élu président à l'unanimité, soit je ne recueille pas une seule voix...

— N'est-ce pas un peu extrême ? lui demanda Coburn en riant.

— Pas si on écoute les commentateurs politiques : les démocrates trouvent que je ressemble trop à un républicain. Quant aux républicains, ils me reprochent d'être démocrate.

— Il faut croire que tu te trouves au centre de l'échiquier, dit Coburn. Te connaissant, cela ne me surprend pas outre mesure.

— Justement, le centre est une position très inconfortable, remarqua Harrison. Ne dit-on pas que Dieu n'aime pas les tièdes ?

— Fort heureusement, il n'a pas le droit de vote, rétorqua Coburn. De toute façon, ma nouvelle politique, c'est de suivre mon cœur. Il paraît que de cette façon je n'aurai rien à regretter. Tu devrais faire de même.

— Depuis quand es-tu devenu aussi philosophe ? lui demanda Harrison en riant.

— C'est drôle. Je t'ai posé la même question, il y a quelque temps, et je me rappelle parfaitement ta réponse : depuis que j'ai à mes côtés une femme qui m'a appris à chérir chaque moment passé en sa compagnie.

— J'ai vraiment dit ça ?

— Oui. Sur le moment, je me suis demandé si Frankie ne t'avait pas fait perdre le peu de neurones qu'il te restait. Mais aujourd'hui, je suis dans le même cas.

— Est-ce que je suis censé te féliciter ou me sentir désolé pour toi ? ironisa Harrison.

— Un peu des deux, sans doute.

— Quoi qu'il en soit, ta nouvelle conseillère en communication a apparemment une grande influence sur toi. Frankie m'a dit que tu allais rappeler tous les véhicules d'un seul coup...

— Et assumer la pleine et entière responsabilité de cette catastrophe, oui.

— C'est courageux. Je crois que cela peut s'avérer payant.

— Vraiment ? s'exclama Coburn, surpris.

Son frère inclina la tête.

— Les gens ne sont plus des moutons, déclara-t-il. On ne les manipule plus aussi facilement qu'avant. Les informations se transmettent très rapidement et ceux qui essaient de les dissimuler finissent tôt ou tard par les voir resurgir, généralement au plus mauvais moment. Je suis convaincu que la transparence et l'honnêteté sont les seules politiques viables en matière de communication.

— Je n'ose imaginer ce que penseraient les responsables de communication de la Maison Blanche en entendant cela dans la bouche du futur président...

Harrison éclata de rire.

— Tu vas un peu vite en besogne.

— Ce que je ne comprends pas, déclara plus sérieusement Coburn, c'est pourquoi le conseil d'administration refuse obstinément de considérer cette possibilité.

Un sourire rusé illumina le visage de son frère.

— Oh ! ils l'ont considérée, lui dit-il. Mais ils sont assez malins pour savoir que c'est ce que tu brûles de faire. Ils te laissent donc assumer seul cette responsabilité. Si les choses tournent au vinaigre, ils auront beau jeu de dire que tu leur as forcé la main, qu'ils n'étaient pas d'accord et que tu es le seul coupable. Si tout fonctionne bien, au contraire, tu les verras se féliciter publiquement de l'éthique infaillible dont Grant Automotive sait faire preuve...

— Quelle bande de salopards, murmura Coburn, ne sachant s'il éprouvait du dégoût ou de l'admiration à l'égard de Nieman et de ses associés.

— Ils cherchent juste à défendre leurs intérêts, expliqua Harrison. Tant que tu gardes cela en tête, ils sont relativement faciles à manipuler.

— Malheureusement, je n'ai pas ton sens aigu de la diplomatie, soupira Coburn.

— Je suis sûr que tu t'en tireras à merveille. Tu apprends vite, Cob. Papa me répétait souvent que c'était ta plus grande qualité.

Coburn sentit son cœur se serrer. Jamais les frères Grant ne faisaient allusion à leur père. C'était une règle aussi tacite qu'infrangible. Et le fait que Harrison l'ait enfreinte constituait en soi une véritable révolution.

— Que crois-tu qu'il aurait fait, à ma place ? demanda-t-il gravement.

— Je pense qu'il aurait fait comme moi : il se serait contenté de minimiser la casse, d'opter pour un rappel graduel en croisant les doigts pour qu'aucun autre accident ne se produise. Mais nous aurions eu tort. Il faut parfois prendre des risques pour réaliser de grandes choses. C'est précisément ce que tu as fait durant toute ton existence en accomplissant tous ces exploits sportifs insensés. L'entreprise a besoin d'un homme comme toi, aujourd'hui : un visionnaire et non un gestionnaire, si brillant soit-il. C'est à ce prix seulement que nous franchirons un nouveau cap.

— Et moi qui avais déjà l'impression d'être sous pression, ironisa Coburn. Merci d'en rajouter une couche...

Malgré l'ironie dont il faisait preuve, il se sentait touché par la confiance que lui témoignait son frère. Il se promit alors que, quoi qu'il puisse arriver, il saurait s'en montrer digne.

* * *

Le traditionnel bal de la chambre de commerce de la ville de New York se tenait cette année-là dans le grand hall du Foundation Building, l'un des bâtiments les plus emblématiques de Lower Manhattan.

Ce n'était pas la première fois que Diana assistait à une telle soirée mais elle ne manquait jamais de s'interroger sur le contraste qui existait entre le faste et l'élégance de ces grandes réceptions mondaines et les causes en faveur desquelles elles étaient organisées.

Mais les gens qui y assistaient ne venaient pas uniquement par charité. Ce genre d'événement leur donnait l'occasion d'entretenir et de développer leur réseau de relations et de contacts.

Comme la plupart des riches industriels présents ce soir-là, Coburn était très courtisé. Nombre de personnes demandaient à lui être présentées et Diana avait serré des dizaines de mains depuis qu'ils étaient arrivés.

— T'ai-je dit à quel point tu étais radieuse, ce soir, lui chuchota son mari lorsqu'ils réussirent enfin à s'extraire de la foule.

— Non, mais je suis ravie que tu le fasses, répondit-elle en souriant. Comment s'est passé ton entretien avec Nieman ?

— Moins mal que je ne le redoutais, déclara-t-il pensivement. Grâce à Harrison, j'ai compris qu'il ne servait à rien de le convaincre. Du coup, je n'ai même pas essayé. En revanche, j'ai obtenu qu'il me laisse faire ce que je voulais tant que je ne l'impliquais pas.

— En d'autres termes, tu acceptes de jouer les fusibles, commenta Diana.

— Précisément. Mais c'était la seule façon pour moi d'avoir le champ libre.

— Tu comptes toujours aller jusqu'au bout ?

— Plus que jamais, affirma-t-il.

— Bien, approuva-t-elle, très fière de lui. Tu sais ce que l'on dit : à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

— C'est ce que semblait penser Harrison, lui aussi. Il m'a donné sa bénédiction.

— Cela ne m'étonne pas.

Coburn secoua la tête d'un air vaguement amusé.

— J'ai l'impression que tu es passée d'un extrême à l'autre, remarqua-t-il malicieusement.

— Que veux-tu dire ?

— Que tu as peut-être un peu trop confiance en moi.

— N'est-ce pas ce que tous les époux devraient éprouver les uns pour les autres ? lui demanda-t-elle. Une confiance inconditionnelle ?

— Si. Mais on peut dire que dans notre cas cela aura pris du temps !

Ils furent interrompus par l'un des serveurs qui leur indiqua que le dîner allait être servi et leur demanda de bien vouloir rejoindre leurs places, ce qu'ils firent sur-le-champ. Lorsqu'ils découvrirent enfin leur table, ils s'aperçurent que Frank Moritz y était déjà installé.

— Quelle surprise ! s'exclama-t-il à l'intention de Diana. On dirait que nous sommes destinés à nous croiser, vous et moi !

Coburn lança un regard interrogateur en direction de Diana qui se garda bien de répondre à cette question implicite. La chair de poule la saisit. Sans qu'elle sache trop pourquoi, la présence de Moritz lui paraissait être de mauvais augure.

Fort heureusement, Coburn venait de se faire aborder par un vieil ami de son père qui le connaissait apparemment depuis sa plus tendre enfance. Diana se détendit légèrement : tandis que tous deux évoquaient leurs souvenirs communs, elle avait le temps de glisser discrètement à Moritz qu'il valait mieux éviter de mentionner l'offre qu'il lui avait faite.

Elle se tourna vers ce dernier mais, avant même qu'elle ait pu ouvrir la bouche, il la devança.

— Alors ? demanda-t-il. Est-ce que vous avez réfléchi à ma proposition ?

— Coburn et moi n'avons pas encore eu le temps d'en parler, répondit-elle en lui jetant un regard insistant.

Mais il était déjà trop tard.

— Quelle proposition ? s'enquit son mari, curieux.

— J'ai proposé à Diana de rejoindre mon équipe, expliqua Moritz. Elle m'a promis d'y réfléchir, donc je voulais savoir si sa décision était prise.

Elle sentit Coburn se raidir brusquement.

— J'ai bien peur que le moment ne soit mal choisi, étant donné que Diana est enceinte, répondit-il d'une voix tendue.

— Je ne savais pas ! s'exclama Moritz. Félicitations à tous les deux.

— Merci, murmura Diana.

Elle ne parvenait pas à croire que Coburn ait pu annoncer cela à la cantonade alors qu'elle n'en était qu'à quelques semaines de grossesse.

— Quoi qu'il en soit, je suis sûr que nous pourrons nous arranger, déclara Moritz. Je préfère m'assurer le concours du meilleur chirurgien que je connaisse, même si elle doit prendre quelques semaines de congé maternité.

— Impossible, déclara Coburn brusquement. Je sais comment vous traitez vos collaborateurs, docteur Moritz. Si ma femme venait travailler pour vous, vous l'obligeriez à opérer ses patients jusqu'en salle d'accouchement !

Moritz haussa un sourcil amusé.

— Vous exagérez, objecta-t-il. Mais de toute façon, il me semble que c'est à votre épouse de prendre cette décision, vous ne pensez pas ?

Il se tourna vers Diana qui se sentait profondément mortifiée par l'attitude de son mari.

— Si vous n'êtes pas intéressée, dites-le-moi tout de suite, lui lança-t-il. Cela me laissera le temps de m'organiser différemment...

Elle se força à prendre une profonde inspiration pour tenter de maîtriser la colère qui bouillonnait en elle.

— Je peux commencer dès demain si vous voulez, déclara-t-elle.

Moritz la considéra avec stupeur. A son côté, Coburn laissa échapper un petit cri de surprise.

— Vous êtes sérieuse ? lui demanda Moritz.

— Parfaitement. Dites-moi à quelle heure vous voulez que je sois là.

— Eh bien, disons 10 heures, si cela vous convient.

— C'est parfait.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Si ça ne vous ennuie pas, je vais vous laisser. Je tiens à être en forme demain.

Sur ce, elle se leva et, sans un regard pour Coburn, se dirigea à grands pas vers l'imposante double porte qui permettait de quitter la salle.

Elle se trouvait au milieu du grand hall lorsque son mari la rattrapa. Il la saisit par le bras, la forçant à lui faire face.

— Est-ce que tu as perdu la tête ? lui demanda-t-il d'une voix vibrant de rage à peine contenue.

— J'ai plutôt l'impression que c'est toi qui la perds, répliqua-t-elle d'un ton glacial en le défiant du regard. Ne t'ai-je pas entendu répondre à ma place à une offre d'emploi ?

— Nous en avons déjà discuté, protesta-t-il vivement. Moritz est un véritable tyran qui considère que ses collaborateurs sont corvéables à merci !

— C'est aussi quelqu'un avec qui je rêve de travailler depuis que j'ai commencé mes études de médecine, rétorqua-t-elle. C'est l'un des plus grands spécialistes du monde en matière de chirurgie pédiatrique. Et il m'a choisie pour le seconder alors que des dizaines de médecins parfaitement qualifiés se disputent ses faveurs.

— Je vois, dit Coburn, hors de lui. Et depuis quand as-tu décidé de travailler pour lui ?

Diana se dégagea et croisa les bras.

— Figure-toi que je comptais décliner son offre.

— Je n'en crois pas un mot.

— Que veux-tu que ça me fasse ?

— Si tu avais eu l'intention de refuser, tu le lui aurais dit d'entrée de jeu. Quand l'as-tu rencontré ?

— Hier.

— Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

— Parce que, quand tu es rentré, tu n'avais pas l'air très en forme. Et ensuite, nous avons discuté de ton rappel.

— Je croyais que nous nous étions compris, Diana. Ne m'as-tu pas dit que tu étais prête à m'accorder plus de temps ? A te consacrer à notre

enfant ? Comment comptes-tu faire en travaillant pour quelqu'un comme Moritz ?

— La question ne se serait pas posée si tu ne t'étais pas conduit comme un rustre, répondit-elle durement. As-tu déjà oublié ce que tu m'as dit après l'accident de James ? Que tu admirais ce que je faisais ? Que tu étais fier de moi ?

— C'est le cas et je le suis, répondit-il. Mais je sais aussi que si tu acceptes ce poste tu anéantiras tout ce que nous avons rebâti. Tout recommencera comme avant. Ce sera même pire, cette fois, parce que nous aurons un enfant... Je ne veux pas te perdre une fois de plus, Diana.

Le cœur serré par un mélange de tristesse et de résignation, elle recula d'un pas comme pour se protéger de lui.

— Tu ne comprends pas, Coburn. C'est en agissant comme tu l'as fait il y a quelques minutes que tu vas me perdre. Je ne suis pas ta chose. Tu ne peux pas me garder sous cloche ou me condamner à jouer indéfiniment les bonnes petites ménagères. Si tu m'aimes vraiment, moi et pas l'idée que tu te fais de moi, tu dois me laisser faire mes propres choix. Je rêvais d'être médecin bien avant de te connaître, tu sais...

— Et c'est plus important que notre mariage, c'est ça ? s'exclama-t-il.

Elle rageait face à une question aussi idiote.

— Tu es ridicule ! lui dit-elle. Est-ce que je te demande de choisir entre moi et ton entreprise ?

— Ce n'est pas pareil...

— Pourquoi ? Parce que je suis une femme ?

— Parce que tu es sur le point de devenir une mère.

— Et alors ? s'emporta-t-elle. Des tas de femmes gèrent de front leur carrière et leur maternité. Cela ne fait pas des enfants plus malheureux que les autres. Ce n'est pas de moi dont tu parles, en fait. C'est de toi — du fait que tu t'es senti abandonné par ta propre mère !

Elle le vit pâlir brusquement.

— T'es-tu seulement dit que ta mère ne travaillait pas, justement ? Qu'elle aurait parfaitement pu se consacrer totalement à votre éducation ? Le sentiment d'abandon n'a rien à voir avec le temps que l'on passe en compagnie de ses enfants. Toute la question est de savoir ce que l'on fait avec eux et quel degré d'attention on leur porte.

Elle prit une profonde inspiration pour tenter de maîtriser le débit précipité de ses paroles.

— Ce n'est pas moi que tu veux, Coburn. C'est une femme suffisamment brillante pour pouvoir te stimuler intellectuellement mais suffisamment dénuée d'ambition et de curiosité pour que tu puisses être son seul et unique centre d'intérêt.

Diana secoua la tête.

— Je suis désolée de te décevoir, lui dit-elle, mais une telle femme n'existe pas. C'est un pur fantasme. Alors je vais te laisser le temps de réfléchir à ce qui est vraiment important à tes yeux : partager ta vie avec une femme de chair et de sang ou continuer à pourchasser un mirage.

— Tu ne vas pas partir comme cela, protesta-t-il.

— Si, répondit-elle gravement. Rappelle-toi ce que nous nous sommes dit, sur l'île : si nous ne parvenons pas à trouver un terrain d'entente, mieux vaut partir chacun de son côté plutôt que de nous faire du mal.

— Tu ne peux pas faire ça ! s'exclama-t-il.

— Au contraire, c'est peut-être la seule façon de sauver notre relation après ce que tu as fait ce soir. Ne me contacte que lorsque tu te seras décidé à te conduire comme quelqu'un de raisonnable, mais surtout, de respectueux.

Craignant de ne pas être aussi forte qu'elle le prétendait, Diana préféra ne pas lui laisser le temps de répondre. Elle se remit donc en marche en direction de la sortie. Mais cette fois-ci, Coburn ne fit pas mine de la suivre.

Et tandis qu'elle hélait un taxi pour se rendre à son ancien appartement, elle se demanda si elle n'était pas allée trop loin. Qu'importe, il était trop tard pour regretter ce qu'elle avait fait. Il ne lui restait qu'à espérer que l'amour de Coburn l'emporterait sur sa fierté.

12.

Jamais Coburn ne s'était senti aussi seul de toute sa vie.

C'était absurde, bien sûr. Après tout, il avait passé un an sans même voir Diana...

A l'époque, il pouvait puiser dans la rancœur qui l'habitait la force de combattre son chagrin. Cette fois-ci, en revanche, c'était moins contre elle que contre lui-même qu'il était en colère.

Il ressentait également de la honte, un sentiment qu'il n'avait quasiment jamais éprouvé. En s'étant conduit de la sorte, il avait bien conscience d'avoir outrepassé les bornes. Au point où il en était, pourquoi n'avait-il pas carrément agrippé Diana par les cheveux pour la ramener chez eux de force ? Il avait l'impression de n'être qu'une brute épaisse.

Jamais il ne s'était comporté de cette façon avec une femme. Il se targuait généralement d'être quelqu'un de respectueux, mais quelque chose chez Diana éveillait en lui un instinct protecteur totalement disproportionné.

A plusieurs reprises, il avait été tenté de la rappeler pour la supplier de lui pardonner son attitude, mais il s'était toujours ravisé. Il voulait d'abord accomplir quelque chose dont il pourrait être fier, quelque chose qui restaurerait son image à ses propres yeux, et il savait très bien comment il allait s'y prendre : devant des millions de spectateurs à travers le monde, rien que ça.

Coburn prit une profonde inspiration pour chasser la nervosité croissante qui montait en lui. Jetant un coup d'œil en direction de la pendule qui était accrochée au mur de la salle de maquillage, il constata qu'il ne lui restait plus que quelques minutes à patienter.

Pour en arriver là, il s'était battu sans relâche contre les membres du conseil d'administration et contre les responsables des départements

juridique et communication de Grant Automotive.

Tout au long de ces interminables discussions, dans chaque moment de doute, il s'était raccroché à ce que lui avait dit Diana : tant qu'il agirait selon son cœur, il n'aurait rien à regretter.

C'était devenu son leitmotiv, le dogme sur lequel il se reposait pour combattre les arguments parfaitement raisonnables que lui opposaient ceux qui lui conseillaient de temporiser pour protéger coûte que coûte Grant Automotive.

Clifford Grant devait se retourner dans sa tombe. Contrairement à lui, son père avait tout sacrifié pour son entreprise : sa vie personnelle, sa famille et même sa santé mentale. Jamais il n'aurait compris ce que son fils s'apprêtait à faire.

Mais Coburn avait beaucoup réfléchi à ce que lui avait dit Harrison, et il était bien décidé à relever le défi lancé par son frère. Jusque-là, il s'était plus ou moins laissé porter par les événements. Il était désormais temps pour lui de cesser de fuir et de prendre ses responsabilités. Il ne voulait plus continuer à défier la mort juste parce qu'il avait peur de vivre.

N'était-ce pas cela qui le terrifiait, au fond, chaque fois que Diana parlait de son travail ? Le fait que, contrairement à lui, elle savait précisément ce qu'elle attendait de l'existence ? Elle avait toujours rêvé d'être médecin et elle s'était donné les moyens d'y parvenir.

Au lieu de la soutenir, au lieu de l'encourager comme elle-même l'avait toujours fait, il avait voulu la priver de cette chance unique de faire ce qu'elle aimait.

— Coburn ?

Arraché à ses sombres réflexions, il leva les yeux vers Tracey, son attachée de presse.

— Je suis prêt, dit-il pour la rassurer. Nous avons répété des dizaines de fois et je ne vois pas quelle question nous aurions pu négliger.

— Moi, si, répondit-elle d'un air préoccupé. Les familles des victimes viennent tout juste de publier une déclaration dans la presse.

Elle lui tendit son téléphone portable et il parcourut l'article qui venait de paraître. A mesure qu'il en prenait connaissance, il sentit une sourde angoisse l'envahir. La somme qu'entendaient réclamer les avocats des familles était astronomique.

— J'imagine que c'est une façon de négocier, dit-il en rendant l'appareil à Tracey. Ils espèrent faire pression sur nous avant que nous passions à

l'antenne.

— Effectivement. Mais il va vous falloir faire preuve de beaucoup de tact, et nous n'avons que quelques minutes pour rédiger une réponse.

Coburn jeta un nouveau coup d'œil en direction de la pendule et hocha la tête.

— Dans ce cas, ne perdons pas de temps ! s'exclama-t-il.

* * *

Coburn prit une profonde inspiration et s'avança sur le plateau de télévision qui devait accueillir la conférence de presse dont dépendait l'avenir de Grant Automotive. Il fut frappé par le nombre impressionnant de journalistes qui étaient rassemblés.

Il alla se placer derrière le pupitre et jeta un coup d'œil en direction du présentateur. Ce dernier lui adressa un petit signe d'encouragement avant de commencer.

— Mesdames et messieurs, bonsoir. Nul besoin de présenter Grant Automotive, l'une des plus grandes multinationales du secteur automobile mondial, implantée dans plus de cent pays. Après plusieurs années de prospérité presque indécente, l'entreprise a connu voici une semaine un coup d'arrêt brutal à la suite de déclarations mettant en cause la fiabilité des voitures de la marque. Nous avons invité ce soir Coburn Grant, petit-fils du fondateur de Grant Automotive et P-DG de l'entreprise. Monsieur Grant, je vais tout d'abord vous laisser présenter votre version des faits.

L'espace de quelques secondes, Coburn fut tenté de jeter l'éponge. Il serait si facile de prétendre que Grant Automotive n'était pour rien dans cette affaire, que l'entreprise était victime d'une erreur commise par l'un de ses sous-traitants, qu'elle ne travaillerait plus jamais avec lui et que tout rentrerait dans l'ordre.

La plupart des gens se féliciteraient probablement de cette décision. Il leur suffirait ensuite de faire traîner en longueur le procès qui les opposerait à la famille, de multiplier les appels jusqu'à ce que les plaignants désespèrent et finissent par accepter un règlement à l'amiable.

Mais alors même que cette idée lui traversait l'esprit, il songea que Diana, elle, connaîtrait la vérité, et qu'il ne pourrait plus jamais la regarder en face.

— Nous avons commis une erreur, commença-t-il d'une voix sourde. Une tragique, une regrettable, une irréparable erreur. Nos ingénieurs comptent parmi les meilleurs du monde. Ils ont développé plus d'innovations techniques que tous nos concurrents. Mais ils sont humains et comme tous les humains, hélas, il leur arrive de se tromper...

Coburn poursuivit son mea culpa, expliquant de façon détaillée comment l'erreur avait été commise, comment elle avait échappé aux organismes de contrôle internes et externes et comment elle avait causé le décès de cinq innocents.

Il énuméra la liste exhaustive de tous les modèles susceptibles d'être concernés par ce défaut de fabrication et indiqua que tous seraient rappelés au cours du mois à venir.

Il laissa entrevoir le défi technique et logistique que représentait un tel rappel mais indiqua qu'il espérait, en le relevant, convaincre les clients de Grant Automotive de la probité et de la compétence de l'entreprise.

Il termina en présentant ses condoléances et ses excuses aux familles des victimes. Il se garda néanmoins à ce stade de parler de compensations financières.

— C'est une triste page de l'histoire de notre entreprise, conclut-il enfin. Mes collaborateurs et moi-même sommes profondément affectés par cet accident. Mais nous sommes également décidés à faire tout ce qui sera en notre pouvoir pour regagner la confiance de nos clients.

Un profond silence accueillit cette intervention.

— Si vous le voulez bien, nous allons maintenant passer aux questions des journalistes, déclara le présentateur.

Tracey l'avait prévenu que ce serait la partie la plus difficile et qu'il ne devait pas s'attendre à être ménagé. Il se prépara donc au pire.

— A votre avis, lui demanda un journaliste de l'une des principales chaînes d'information continue, qu'est-ce que votre père aurait pensé de cette affaire ?

— Je peux vous répondre sans hésiter : passé les premiers moments d'émotion légitime, il aurait dit que ce tragique accident devrait nous rappeler qu'il ne faut jamais se reposer sur ses lauriers, qu'il faut toujours se remettre en cause et se montrer plus exigeant vis-à-vis de ses propres méthodes de travail.

— Pensez-vous que ce problème puisse compromettre l'avenir de l'entreprise ? demanda un autre reporter.

Les questions s'enchaînèrent ainsi impitoyablement. Les journalistes avaient fait leur travail et ils passèrent en revue toutes les conséquences de ce désastre : chute du cours de l'action, problèmes de recapitalisation, crise de confiance des consommateurs, difficultés de trésorerie... Rien ne lui fut épargné.

Chaque fois qu'une nouvelle question était formulée, Coburn s'efforçait d'y répondre de la façon la plus honnête et la plus transparente possible.

Chaque fois qu'il était sur le point de flancher, il s'imaginait que Diana était peut-être en train de le regarder, en cet instant même. Cette possibilité lui donna la force d'aller jusqu'au bout de ce calvaire.

* * *

Tétanisée, Diana n'avait pu détacher les yeux de l'écran de télévision pendant l'heure qu'avait duré la conférence de presse de Coburn. Jamais elle ne s'était sentie aussi tendue de toute sa vie. Et jamais elle n'avait à ce point admiré l'homme qu'elle avait épousé.

Il ne s'était laissé désarçonner par aucune des questions qui lui avaient été posées. Tout au long de cette épreuve, il avait témoigné d'un calme, d'un sang-froid et d'un sens de la pédagogie incroyables.

Mais elle connaissait suffisamment le monde des affaires, désormais, pour savoir qu'elle ne pouvait se fier à son propre jugement. Lorsque l'antenne rebascula sur les studios où était réuni un comité d'experts, elle demeura rivée à son poste, attendant leur analyse.

Après un rapide rappel de la situation, le présentateur de l'émission interrogea l'un des économistes présents sur la prestation de Coburn.

— Indéniablement, le nouveau P-DG de Grant Automotive a choisi de prendre des risques, déclara-t-il. Il vient de reprendre les rênes de l'entreprise et est encore peu connu des différents acteurs. Pourtant, il n'a pas hésité à revendiquer sa pleine et entière responsabilité. Ce faisant, il a démontré un mélange d'audace et d'honnêteté qui devrait rassurer non seulement les clients de la marque mais aussi le marché. C'est une bonne chose, car après un rappel d'une telle envergure, Grant Automotive va avoir rapidement besoin d'argent frais. De beaucoup d'argent frais...

Quelques coups frappés à la porte d'entrée firent sursauter Diana qui alla ouvrir en pensant que sa colocataire avait encore oublié ses clés. Mais elle eut la surprise de se retrouver nez à nez avec Coburn.

— Comment as-tu fait ça ? s'exclama-t-elle, sidérée.

Il la fixa d'un air interdit.

— Fait quoi ? lui demanda-t-il enfin.

Elle désigna le poste de télévision qui était allumé derrière elle.

— Tu étais en conférence de presse, il y a quelques instants...

Un pâle sourire se peignit sur les lèvres de Coburn.

— L'émission est passée avec un léger différé, expliqua-t-il. Cela fait un peu plus d'une demi-heure que je suis sorti de cet enfer. Tu as regardé ?

— Bien sûr ! s'exclama-t-elle, choquée qu'il puisse seulement en douter. Je savais combien cette conférence de presse était importante pour toi. Tu t'en es très bien tiré.

— C'est en grande partie grâce à toi, tu sais.

— A moi ? Mais pourquoi ?

— Pendant qu'ils me posaient toutes ces questions, je ne cessais de me répéter ce que tu m'avais dit : que je devais agir selon mon cœur, que tant que je resterais honnête envers moi-même je n'aurais rien à regretter.

Il poussa un profond soupir.

— Je regrette seulement de ne pas avoir suivi ce sage conseil sur le plan personnel...

Le cœur battant, Diana attendit qu'il poursuive. En cet instant, elle sentait confusément que leur avenir dépendrait en grande partie des paroles qu'il s'apprêtait à prononcer.

— Je n'ai pas été honnête envers toi, reprit-il. Mais c'est avant tout parce que je ne l'étais pas non plus vis-à-vis de moi-même. Je me suis persuadé que si nous nous étions éloignés l'un de l'autre c'était surtout à cause de ton travail. Mais je crois que c'était une façon pour moi de ne pas regarder la réalité en face...

— Ne reste pas sur le palier, lui dit-elle en se poussant pour le laisser passer. Entre !

Il s'exécuta et la suivit jusqu'au salon. Diana éteignit le poste de télévision et lui fit signe de s'asseoir. Il prit place sur le canapé.

— Tu veux boire quelque chose ? lui demanda-t-elle.

Il secoua la tête et elle s'installa en face de lui, dans un fauteuil. Elle préférait maintenir entre eux une certaine distance, de peur qu'une fois encore le désir qu'elle ressentait pour lui ne vienne fausser son jugement.

— Quelle était donc cette réalité que tu ne voulais pas voir en face ? lui demanda-t-elle enfin.

— Je crois que ta passion pour ton travail me renvoyait surtout à mon propre dilettantisme, expliqua-t-il. Cela me faisait prendre conscience de la vanité de mon existence.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? protesta vivement Diana.

— C'est la vérité, insista-t-il. Je passais mon temps à fuir. C'était devenu une seconde nature, chez moi, à tel point que je ne m'en apercevais même plus.

Il passa nerveusement la main dans ses cheveux et elle comprit combien cette confession devait lui coûter.

— Je crois que ça a commencé avec la maladie de papa, poursuivit-il. Je ne supportais pas ses sautes d'humeur inexplicables, ses périodes de dépression durant lesquelles il se montrait souvent très dur envers nous. Puis il s'est donné la mort et j'ai continué à fuir. Je fuyais l'ambiance macabre qui régnait à la maison, je fuyais ma mère pour qui je n'avais plus la moindre tendresse, je fuyais le désir de vengeance morbide de mon frère... Je fuyais surtout mes responsabilités vis-à-vis de ma famille et de l'entreprise.

— Tu ne crois pas que tu es un peu dur envers toi-même ? objecta Diana.

— Je t'assure que je n'exagère pas. C'était la même chose dans le domaine amoureux : avant de te rencontrer, je passais d'une petite amie à l'autre, prenant la poudre d'escampette dès que je courais le risque de m'attacher. Et puis, je suis tombé amoureux de toi...

Il lui décocha un pâle sourire qui trahissait autant de tendresse que de résignation.

— Je ne voulais pas m'avouer que je t'aimais, bien sûr. J'étais trop habitué à me protéger... Mais la vérité, c'est que j'avais peur. Peur que tu ne m'aimes pas, que tu me quittes, que tu t'intéresses plus à ton travail — ou à Frank Moritz — qu'à moi-même.

— C'est absurde, protesta Diana.

— Je sais. Mais c'est quelque chose que je ne contrôlais pas. Je t'ai dit que ma mère ne nous aimait pas vraiment. Ce n'est pas tout à fait vrai : nous avons été proches d'elle, autrefois. Mais elle s'est désintéressée de son rôle de mère. Puis mon père s'est suicidé. Mon frère s'est alors consacré corps et âme à sa vengeance. Avec un tel bagage, il n'est pas étonnant que j'aie eu continuellement peur de te perdre...

Diana l'écoutait, sidérée par ces révélations qui lui permettaient soudain de comprendre tant de choses au sujet de l'homme qu'elle aimait.

— Je crois que j'ai pensé qu'en te gardant auprès de moi je risquerais moins de te perdre. Mais j'ai compris au cours de ces derniers jours que c'était un contresens total. En cherchant à te contrôler, je ne faisais que t'étouffer. Il ne te restait plus dès lors que deux possibilités : partir, comme tu l'as fait, ou rester en sacrifiant tout ce que tu étais. Tu as fait le bon choix, évidemment.

— Mais je nous ai rendus tous les deux très malheureux...

— Aurions-nous été plus heureux si tu avais renoncé à la médecine et que j'avais transformé une chirurgienne brillante et ambitieuse en femme au foyer soumise et terne ?

— Alors, tu es vraiment prêt à ce que j'aie travailler avec Moritz ? lui demanda-t-elle.

— Pas du tout, répondit-il avec un sourire plein d'autodérision. Je veux que tu restes auprès de moi tout le temps, que tu me soutiennes et que tu m'aimes de façon exclusive et inconditionnelle. Mais je sais à présent que ce que je veux n'est pas forcément ce qui est le mieux pour toi comme pour moi.

Il se pencha en avant et prit doucement sa main gauche entre les siennes.

— Le plus important, à mes yeux, c'est que tu sois vraiment heureuse, lui dit-il. Et tu ne le seras que si tu peux t'épanouir librement.

Diana s'efforça de contenir la joie qui l'envahissait.

— Je suis allée voir Moritz, ce matin, lui dit-elle.

— Est-ce qu'il est toujours d'accord pour te prendre avec lui ?

— Oui. Et j'en ai profité pour poser mes conditions. Je lui ai dit que je pouvais commencer dès qu'il voudrait seulement s'il acceptait de m'accorder six mois de congé maternité : un mois avant la naissance et cinq mois après, ce qui devrait amplement me laisser le temps de trouver une bonne nounou et d'opérer avec elle une transition tout en douceur.

— Ce serait parfait, approuva Coburn.

Il n'y avait aucune hésitation dans sa voix : il était évident que, cette fois, il avait réellement pris la mesure de la situation.

— Je lui ai dit aussi que quoi qu'il arrive je voulais avoir un week-end sur deux de libre, ajouta-t-elle. De cette façon, je serai sûre de ne jamais laisser échapper ce qui est le plus important pour moi. Car tu as raison sur

un point : si je n'y prends garde, j'ai tendance moi aussi à perdre de vue mes priorités. A force de vouloir égaler mon père et gagner son respect, j'ai parfois oublié qu'il n'y avait pas que le travail dans la vie. Mais je compte sur toi pour me le rappeler chaque fois que ce sera nécessaire.

— Je laisserai notre enfant s'en charger, dit-il en riant. Je suis sûr qu'il ou elle sera beaucoup plus diplomate que je ne le serai jamais. Et probablement plus convaincant encore...

Il serra doucement ses doigts et la regarda droit dans les yeux.

— Je t'aime, Diana, lui dit-il gravement. Je t'ai toujours aimée, même lorsque nous avons été séparés. Il n'y a jamais eu personne d'autre que toi depuis que nous nous sommes rencontrés.

— Je sais, murmura-t-elle d'une voix étranglée. Je t'aime aussi, Coburn. Je ne veux plus jamais être obligée de te quitter comme je l'ai fait.

— Je te promets que je ferai tout ce que je pourrai pour que ça n'arrive plus. Mais en échange, je veux que tu me promettes de partir si je trahis un jour ce serment.

— Je le ferai, acquiesça-t-elle.

Curieusement, cette réponse sonnait moins comme une menace que comme un engagement éternel.

Coburn sortit alors de la poche de sa veste un petit écrin recouvert de velours rouge qu'il ouvrit avant de le lui présenter. L'anneau qu'il contenait était d'une pureté et d'une simplicité magnifiques.

— J'ai déjà une alliance, lui rappela-t-elle en désignant celle qu'il lui avait rendue sur l'île et qu'elle n'avait pas eu le cœur d'enlever depuis.

— Celle-ci symbolise notre nouvel engagement, expliqua Coburn.

Il s'agenouilla devant elle.

— Diana, lui dit-il d'un ton solennel, est-ce que tu acceptes de rester ma femme ?

— Oui, dit-elle en riant et pleurant à la fois. Je le veux.

Coburn lui passa l'anneau de platine orné d'un diamant aux reflets légèrement bleutés. Elle prit ses joues entre les mains et approcha le visage du sien pour le regarder droit dans les yeux.

— Je t'aime plus que tout, lui dit-elle avant de l'embrasser avec passion.

Elle se redressa ensuite et le prit par la main pour l'entraîner vers sa chambre. Là, dans l'intime clair-obscur qui y régnait, ils se déshabillèrent l'un l'autre en prenant tout leur temps. C'était comme s'ils se découvraient

pour la première fois. D'une certaine façon, songea Diana, c'était un peu le cas.

Ce qui s'était produit au cours de ces dernières semaines — au cours de cette dernière année, peut-être — les avait profondément transformés, faisant d'eux des êtres nouveaux. Ils étaient aujourd'hui à la veille d'un grand voyage qu'ils commenceraient à deux et poursuivraient bientôt à trois.

— Ton petit locataire se fait déjà remarquer, lui dit Coburn lorsqu'elle se retrouva entièrement nue devant lui.

Du bout des doigts, il effleura la petite protubérance qui commençait à bomber légèrement son ventre plat.

— Salut, murmura-t-il à l'intention de leur enfant. C'est moi. Je voulais te promettre que ta maman et moi ne nous disputerions plus, à présent. Je crois qu'il est temps pour nous de devenir des adultes. Et je te jure aussi que j'essaierai d'être un meilleur père pour toi que le mien ne l'a été pour moi.

— Je suis sûre que tu seras parfait, murmura Diana qui avait du mal à retenir ses larmes.

Coburn la souleva alors pour l'emporter jusque sur le lit. Ses caresses ne tardèrent pas à dissiper les ultimes doutes de Diana. Elle savait désormais que plus rien ne s'opposait à leur bonheur.

TITRE ORIGINAL : REUNITED FOR THE BILLIONAIRE'S LEGACY

Traduction française : FABRICE CANEPA

© 2015, Jennifer Drogell.

© 2016, HarperCollins France pour la traduction française.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-5499-8

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

OceanofPDF.com



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.



Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :
Osez
la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



OceanofPDF.com

JENNIFER HAYWARD

Une brûlante étreinte

Diana enrage. Que lui a-t-il pris d'accepter de se rendre au mariage de son amie Annabelle? Elle savait pourtant que Coburn, son futur ex-mari, s'y trouverait aussi, et que la simple vue de cet homme qui lui a brisé le cœur lui serait insupportable. D'autant que Coburn semble s'amuser de la situation, joue avec elle comme un lion avec sa proie, la provoque... et finit par l'attirer dans son lit. Diana comprend alors que c'est peut-être ce qu'elle est venue chercher ici, ce soir : la terrible confirmation de l'emprise absolue qu'il exerce, aujourd'hui encore, sur ses sens. Car Coburn la connaît trop bien pour ne pas lire en elle et profiter de la situation...